

LA MONNAIE DU BONHEUR

PAR
CORIOLA



★ Collection **2^F** Ste

453-I



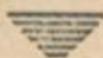
Madame,
Mademoiselle,

Puisque
vous aimez
les ROMANS



abonnez-vous à

MES ROMANS



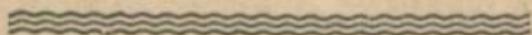
Dans chaque numéro :

Deux Romans inédits

en cours de publication.



CHRONIQUES, JEUX
ET RÉCRÉATIONS



Demandez 5 spécimens gratuits
assortis en vous recommandant de
la **Collection "STELLA"** à

MES ROMANS, 1, rue Gazan, Paris-14^e



c92833 453

LISTE DES DERNIERS VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

* * *

391. **J'ai deux amours**, par M. de Crisenoy.
392. **Au pays du soleil**, par Pierre Claude.
393. **La fiancée perdue**, par Guy de Novel.
394. **La chance**, par René Daumière.
395. **Vaincre!** par J.-G. Chenavéry.
396. **La petite fille au fantôme**, par Isabelle Sandy.
397. **Mission secrète**, par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).
398. **Le bien-marié**, par Georges Beaume.
399. **Droit son chemin**, par Jean de Lapeyrière.
400. **Noémi bon-cœur**, par Antony Dreyer.
401. **Au gré du destin**, par Y. de Saint-Céré.
402. **La femme au miroir**, par Paul Cervières.
403. **En face de la vie**, par Marthe Fiel.
404. **L'homme est le maître**, par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).
405. **Le voyageur inattendu**, par Germaine Verdat.
406. **Un mari par surcroît**, par J. Dorlhis.
407. **Deux fiancées**, par Ch. Garvice (trad. O'Nèvés).
408. **Le mobile secret**, par H. Lauvernière.
409. **Davia**, par Jean Rosmer.
410. **Un cœur renaît** par Marie de Wailly.
411. **Quand il revint...**, par H. de Marçillet.
412. **Moute et les deux cousins**, par Guy de Téraumont.
413. **En plein mystère**, par Eymery Stuart.
414. **Anne-Marie**, par Jean Marçlay.
415. **Prise au piège**, par Brada.
416. **Deux visages, un amour**, par Paul Bergh.
417. **Fleurs exotiques**, par L. de Maureilhaç.
418. **La 35-45 R. J.**, par M.-A.-E. Séonzia.
419. **Le mal que fit une femme**, par L. Gestelys.
420. **Quand l'amour parle**, par M. de Crisenoy.
421. **Gilbert et l'ombre**, par Lita Guérin.

(Suite au verso.)

453-I

Delattre
la nouvelle

Derniers volumes parus dans la Collection (suite).

422. **Cœur fermé**, par H.-A. Dourliac.
423. **Dramatique amour**, par Louis Candray.
424. **Dolly Dollar**, par M.-M. d'Armagnac.
425. **Le manoir menacé**, par Jean de Lapeyrière.
426. **La revanche du passé**, par A. de Beaufranchet.
427. **L'Eternelle Chanson**, par Claude Chauvière.
428. **Le Roman de Jo**, par Lise de Cère.
429. **L'Étrangère**, par Claude Renaudy.
430. **La gamme de « Do »**, par Marie Barrère-Affre.
431. **Beautés Rivaies**, par Louis d'Arvers.
432. **L'Aventure de M. Wellac**, par Dominique.
433. **Gisèle Reporter**, par Edouard de Keyser.
434. **Les deux Mariages**, par A. Cantegrive.
435. **Immortelle Jeunesse**, par Marie de Wailly.
436. **Vers l'Oasis**, par Lucienne Chantal.
437. **Sa Fiancée**, par H.-A. Dourliac.
438. **La Maison du mensonge**, par R. Dombre et C. Péronnet.
439. **Ame de femme**, par Victor Féll.
440. **Le Témoignage imprévu**, par Jean Jégo.
441. **Au Petit Paris**, par Georges Baume.
442. **Pour ne pas mourir**, par R. M. Pierazzi.
443. **Marquise de Maulgrand**, par M. Maryan.
444. **Masque et Visage**, par M. de Crisenoy.
445. **A-t-elle du Cœur?** par Esme Stuart.
446. **Messagère de Bonheur**, par Andrée Vertiol.
447. **Château en Provence**, par Nany Arssy.
448. **Folle Jeunesse**, par H. Lauvernière.
449. **La Maison des Epaves**, par Françoise Chevigné.
450. **Soir d'Eté**, par Jean Mauclère.
451. **Dix-sept ans**, par Ruby M. Ayres.
452. **Quand elle partit**, par Gabrielle Leclère-Lefèvre.

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : **2 francs**; franco : **2 fr. 25**.
Cinq volumes au choix, franco : **10 francs**.

C92833

CORIOLA

La Monnaie du Bonheur

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

La Monnaie

du Bonheur

I

M^{me} Larnois plia son ouvrage et le mit dans un sac de toile basque.

— Allons, Danièle, il est temps de rentrer; la fraîcheur tombe.

— Je vous en prie, Madame, attendons que le dernier rayon de soleil ait disparu. Regardez ce ciel embrasé; c'est tellement beau!

— Je vous l'accorde; mais, si vous prenez un rhume, ce sera amusant. Il nous faudra rester enfermées à l'hôtel...

— Non, non, il n'en est pas question, et puis tout pâlit déjà! Encore quelques secondes et il fera nuit.

Etendue dans sa voiture de malade, Danièle Guibert regardait avec extase le ciel couleur de perle, poudré d'or rouge. Devant elle, le tapis mouvant de la mer charriait de la pourpre,

de l'argent et mille reflets changeants. La pointe de la Napoule, qui ferme à l'ouest la plage de Cannes, passait du grenat au violet sombre. Cependant un croissant de lune commençait à se montrer et mêlait à cette magnificence la douceur de son regard.

La nature sensible de Danièle ressentait si vivement la beauté divine de ce spectacle que les larmes lui vinrent aux yeux. Il lui semblait assister à une fête dont elle entrevoyait la splendeur. La vie se plaisait, ce soir-là, à étaler devant elle tous ses trésors; elle voulait en profiter.

A ses côtés, M^{me} Larnois, sa dame de compagnie, rangeait nerveusement les objets dont elle s'était servie pour coudre, mais elle ne trouvait pas son étui à lunettes. Plusieurs fois de suite elle vida le contenu de son sac sur ses genoux; ses mains rêches, aux doigts noueux, fouillèrent parmi les laines et mousselines; enfin, elle le retrouva dans une des poches de son manteau, soupira d'aise, et, quittant brusquement le pliant bas sur lequel elle était assise, elle apparut toute droite et sombre dans le ciel encore clair, près de la voiture de la jeune fille. Le charme fut rompu.

— Allons, dit-elle encore, cette fois il n'y a plus de soleil qui tienne. Il faut rentrer. Le thé nous attend, et, si la femme de chambre a été ponctuelle, il sera trop fort et les rôties froides.

Accrochant à l'arrière de la voiture son pliant, elle appela une femme qui louait des fauteuils de toile sur la plage. A elles deux, poussant et tirant, elles amenèrent le chariot de

la petite malade sur la route qui bordait la longue étendue de sable.

— Au revoir, Madame, Mademoiselle, dit la bonne femme, et à demain donc. Si ce temps-là continue, il y aura bientôt autant de baigneurs que de mouches sur la plage. Ce sera plus gai, mais il faut attendre Pâques pour que la saison batte son plein.

Elle suivit du regard la lourde silhouette de M^{me} Larnois qui s'en allait à grandes enjambées, poussant devant elle la voiture de Danièle. Avec un geste désabusé elle retourna aux quelques clients que l'humidité du soir n'effrayait pas.

Danièle se laissait emmener. Les yeux mi-clos sur le beau spectacle dont elle venait de jouir, elle songeait à la longue soirée qui l'attendait dans sa chambre d'hôtel, à sa vie réglée et si monotone établie par sa dame de compagnie, sans le souci de ce qui pouvait la rendre plus attrayante.

A dix-sept ans, elle était devenue infirme à la suite d'un accident d'automobile, il y avait six mois de cela, et, depuis, il lui fallait subir, comme un petit enfant, la dépendance d'une femme qu'elle connaissait à peine et dont tout l'éloignait. Il y avait des moments où elle trouvait son état si douloureux qu'elle ne se sentait plus le courage de vivre. Ses lèvres se pincèrent sur une moue de détresse.

— Là, là, dit M^{me} Larnois, je commence à vous connaître, c'est votre heure. Vous êtes comme les enfants qui ne veulent pas rentrer de promenade. Heureusement je ne me laisse pas

impressionner. Il n'y a pourtant rien de pénible à retrouver une chambre confortable et, ce qui est mieux encore, un goûter que votre estomac réclame.

— Le réclame-t-il réellement? interrogea Danièle interloquée.

— Sans aucun doute, après une journée de plein air; et il faut qu'il en soit ainsi. Du reste, leur thé est excellent. Quant à la confiture d'oranges, j'en ai rarement mangé de meilleure.

M^{me} Larnois passa sur ses lèvres une langue gourmande.

Elles descendaient le long du port. De nombreux yachts y étaient amarrés, bercés par une légère houle. Ils grinçaient en se frôlant les uns les autres, et leurs mâts élancés dessinaient une dentelle noire et mouvante dans le ciel clair. Du fond de sa voiture, Danièle en remarqua la fine trame, la forme élégante. Elle y fut sensible, comme elle l'était à toute beauté.

Prenant la route de Fréjus, M^{me} Larnois la remonta pendant une centaine de mètres. Elle ne disait plus un mot. La côte était raide, et il lui fallait rassembler toutes ses forces pour pousser le chariot de sa malade. Elles arrivèrent bientôt devant un jardin clos de grilles au milieu duquel était bâtie une grande villa transformée en hôtel.

Une végétation extraordinaire le masquait en partie; des palmiers d'espèces variées, des magnolias au feuillage doublé de velours brun, mêlés aux mimosas qui fleurissent toute l'année et à ceux qui attendent janvier pour se couvrir d'or, des géraniums comme des arbustes. Ça

et là des bouquets d'eucalyptus dont les feuilles ressemblent à des faucilles de druides, et des roses, une profusion de roses ensevelissant tout sous le réseau de leurs fleurs, s'accrochant aux troncs géants pour retomber éplorées, s'enroulant autour des aloès, aux chèvrefeuilles et plumbagos qui eux-mêmes poussaient là sans contrôle. L'allée que suivait maintenant M^{me} Larnois en était tout embaumée.

— Ouf ! dit-elle. Nous y voilà enfin. Cette côte est raidè, mais je m'y habituerai.

.Et, regardant sa montre :

— Nous ne sommes pas trop en retard ; j'espère que Lina aura attendu pour servir le thé.

Avec l'aide d'un domestique, elle prit dans la voiture la civière sur laquelle Danièle était étendue, et ils la transportèrent dans sa chambre.

C'était une grande pièce donnant de plain-pied dans le jardin par deux larges portes-fenêtres. Elle communiquait avec celle de M^{me} Larnois par une salle de bains. Une tapisserie à grands ramages couvrait les murs ; aux fenêtres des rideaux de mousseline blanche diffusaient une lumière douce ; le soir ils mettaient une note fraîche et gaie. Le mobilier était très simple, en acajou ; les fauteuils, tendus de cretonne claire.

La première chose que Danièle aperçut en entrant fut un grand vase rempli d'œillets. Il occupait le centre de la table. Ainsi, chaque jour, depuis leur arrivée, la femme de chambre lui réservait l'accueil d'une fleur nouvelle.

— Cette Lina est parfaite, dit M^{me} Larnois d'un ton satisfait; elle nous a attendues. Notre thé sera ce qu'il doit être.

Et, s'affairant autour de la table, elle prépara avec des gestes heureux l'emplacement nécessaire au plateau du goûter. Il arriva enfin, porté par une accorte fille du pays. Alors, l'agitation de M^{me} Larnois ne connut plus de bornes. Elle mit ses lunettes, pencha sa haute taille sur la table pour voir si rien ne manquait, remua la théière, sentit le lait, le beurre, et avec soin prépara les tartines.

Quand elle eut servi sa malade, elle s'installa à son tour.

L'heure du thé était pour elle un rite inexorable auquel rien ne pouvait la faire manquer. Elle le consommait avec un plaisir qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Et cela étonnait toujours un peu Danièle; elle ne comprenait pas que l'on donnât tant d'importance à une chose qui, d'après elle, en méritait si peu. Il lui arriva de regarder sa dame de compagnie avec curiosité, comme si elle la voyait pour la première fois. Celle-ci était assise de trois quarts, sous le feu du lustre qui répandait dans toute la chambre un éclairage cru. Son visage avait des traits accusés, mais ne manquait pas d'un certain charme. Ses yeux gris, du ton de sa chevelure, pouvaient être assez beaux; derrière ses lunettes ils paraissaient sévères et froids. La bouche était dure et ne souriait jamais; le sourire venait des yeux; ils n'en étaient pas prodigues.

M^{me} Larnois avait une façon à elle de vous regarder fixement, sans ciller des paupières et

sans que l'on sût vraiment ce que signifiait ce regard. La tête un peu penchée sur le côté, il lui arrivait de dévisager sa jeune malade pendant de longs instants. Sa contemplation se terminait par un soupir qui ressemblait à un gémissement. Elle était grande et forte, et on ne lui donnait pas d'âge. Elle en avait trente-cinq; rien ne pouvait laisser penser qu'elle en eût plus ou moins.

En ce moment toute son attention était concentrée sur ses tartines et sa tasse de thé qu'elle buvait à petites gorgées, comme on savoure un nectar. Elle ne songeait pas à autre chose.

Quand elle eut terminé, elle resta un long moment en face de sa tasse vide, le regard perdu au loin, puis se levant brusquement :

— Danièle, je vous laisse, quelques lettres à écrire...

Danièle connaissait la formule. Elle répondit par un geste évasif. Elle avait prié M^{me} Larnois d'éteindre le lustre avant de se retirer et de le remplacer par une lampe de chevet. Elle poussa un soupir de contentement quand elle se trouva seule dans la mélancolie des demi-teintes.

En entrant dans sa chambre, M^{me} Larnois alla directement à une armoire dont elle avait la clé dans son sac. Elle l'ouvrit et, avec des gestes nerveux, en retira un grand portefeuille en cuir, lui-même fermé à clé. Elle le tenait précieusement serré contre son cœur. S'asseyant dans un fauteuil, elle attira auprès d'elle une table basse sur laquelle elle déposa l'objet de ses soins, et, avant de l'ouvrir, resta quelques instants immobile, comme si elle savourait à

l'avance la minute à venir. S'en saisissant enfin avec brusquerie, elle en retira une photographie dont la contemplation parut l'absorber entièrement. M^{me} Larnois la tenait à deux mains, près de son visage, de temps à autre l'approchait de ses lèvres. Elle lui parlait avec ferveur sans que l'on entendît le son de sa voix; puis, la replaçant dans le portefeuille, elle en sortit un cahier. Elle y écrivit quelques lignes d'une écriture fine et serrée; des larmes qu'elle ne pouvait contenir roulaient le long de ses joues. Elle les essuyait avec impatience. Ayant terminé, elle se pelotonna dans son fauteuil, le regard fixé droit devant elle. Son visage avait pris une expression froide et résolue.

Dans la chambre à côté, Danièle, forme allongée, immobile et muette, semblait dormir.

II

C'était une vieille demeure du xviii^e siècle. On y arrivait par une longue avenue encadrée de bois épais. Derrière elle, s'étendait un parc centenaire. Ainsi la Touraine cachait en son sein des perles précieuses. Ce parc était un coin du Paradis. Tout y poussait dans un désordre voulu et charmant. De grands étangs limpides renvoyaient au ciel l'image des vieux arbres

qui s'y miraient depuis si longtemps, laissant leurs branches trop lourdes y tremper le bout de leurs feuilles. Une couronne de roseaux aigus abritait des familles entières de poules d'eau. Au printemps, on voyait les petits poussins noirs, au bec de corail, rider de leur léger duvet la surface unie.

Les bois, que traversaient des filets d'eau, étaient tapissés de violettes, d'anémones et de tulipes. Le propriétaire en voulait partout, parsemées au hasard, comme si la nature les avait jetées là, et c'était un émerveillement que ces notes vives et multipliées dans l'ombre verte.

Une balustrade vétuste bordait la terrasse des communs. Les plus belles roses du monde en avaient pris possession, lui faisant une parure royale. Il n'était pas de liens pour les guider et les retenir; elles se mêlaient, s'accrochaient, retombaient en grappes épanouies, jonchant de leurs larges pétales la prairie qui descendait jusqu'aux étangs. Et c'était encore le désir du propriétaire, que respectaient les jardiniers, de laisser à leurs belles pensionnaires la liberté des fleurs sauvages.

Tout cela visait une seule personne, la petite fée de la vieille demeure, Danièle Guibert.

Sa mère était morte peu de temps après sa naissance, et son père n'avait plus vécu que pour elle. Il était impossible de s'entendre mieux que cet homme et sa fille. Ils se comprenaient d'un regard, partageant les mêmes idées, avaient peu d'amis, pas de voisins proches. Leur solitude leur assurait le bonheur.

M. Guibert apprit d'abord à jouer avec Danièle, il connut ainsi l'âme de son enfant. Plus tard il fut son seul professeur, il connut son esprit. Quand ses goûts se formèrent, il connut enfin son cœur. Ces découvertes le ravissaient.

Danièle avait voulu avoir une faisanderie, bien que la chasse fût interdite dans la propriété. Elle y élevait des perdreaux, des faisans au fier plumage, pour le plaisir de se sentir entourée de vie heureuse. Tous ces oiseaux la connaissaient sans la craindre. On avait construit cet enclos en plein taillis; les grilles disparaissant sous des plantes grimpantes, la sauvagerie de ces jolies bêtes y trouvait son compte.

Danièle avait voulu également quelques biches en liberté dans le parc. Ainsi son existence coulait douce et paisible, dans le paradis créé par ses goûts délicats et l'adulation de son père.

Brutalement se produisit le cataclysme qui devait rompre cet harmonieux équilibre. Un accident d'auto, banal entre tous; un dérapage sur une route glissante, alors que M. Guibert lui-même conduisait. Il n'avait pas tué sa fille, mais peu s'en fallait.

Des paysans les avaient ramassés sur le bord d'un fossé : elle, sans connaissance, lui paraissant avoir perdu la tête; hébété, il contemplait le corps inerte de Danièle. C'est ainsi qu'elle devait rester.

Transportée dans une clinique de Tours, les médecins avaient diagnostiqué une fracture de

la colonne vertébrale et une double fracture du col du fémur. Le père, qui aurait donné mille fois sa vie pour protéger sa fille, n'avait que des contusions sans gravité.

Il sut alors qu'il n'avait jamais souffert. Il se trouvait blessé dans ses fibres secrètes qui ne sont pas faites de chair, mais dont la sensibilité, par cela même, n'a pas de bornes. Il ne put quitter la clinique tant que Danièle dut y rester. Quand il apprit que les médecins, appelés en consultation, conseillaient Berck pour des années peut-être, M. Guibert devint, en quelques heures, un vieillard.

Il ne pouvait accompagner Danièle, son usine le retenant en Touraine. Il fallait donc la confier à une tierce personne. Ce fut une cause de cruels soucis. Abandonner à une inconnue ce corps malade, plus précieux encore qu'il ne l'était bien portant, et le cœur si tendre de son enfant. Cette pensée le déchirait.

Il fit paraître des annonces dans les journaux et reçut un nombre considérable de réponses, dont quelques-unes si déconcertantes qu'il renonça à y donner suite. Alors une vieille cousine, habitant Paris, lui écrivit pour lui recommander M^{me} Larnois. Elle l'avait rencontrée chez des amis communs et la trouvait fort à son goût. Les éloges ruisselaient de sa plume, couvraient quatre pages de papier grand format et étaient si persuasifs que M. Guibert se décida à faire venir M^{me} Larnois.

Tout de suite elle arriva et sut se montrer si maternelle avec Danièle qu'il reprit confiance. Il ne lui parlait que de sa fille, l'accablant de

recommandations. M^{me} Larnois l'écoutait avec déférence, prenait des notes, lui prodiguait des paroles de consolation et d'espoir.

Dès que Danièle fut en état de supporter le voyage, ils partirent tous trois pour Berck, M. Guibert voulant les installer lui-même dans un hôtel choisi par lui. Au bout de quelques jours, il les laissa...

Depuis qu'elle avait repris connaissance après le choc affreux qui venait d'en faire une infirme, la vraie nature de Danièle s'était révélée. Personne ne l'entendit se plaindre; on ne lui vit pas une larme, mais son petit visage changea d'expression. Danièle était née avec beaucoup de joie en elle, qui se traduisait par un rire argentin et perlé fusant à tout propos. Danièle riait au milieu de ses faisans; elle riait aux fleurs de son parc, aux poussins d'eau de l'étang en les prenant dans ses deux mains en coupe. Ce rire était la vie de la propriété. On lui prêtait une mystérieuse puissance; il n'y avait pas de musique plus suave. Il apaisait la souffrance, endormait les peines, éveillait la joie. Les jardiniers, en l'écoutant, se regardaient en hochant la tête avec ravissement; les domestiques se mettaient à leurs besognes avec plus de courage, et son père lui-même interrompait ce qu'il faisait pour prêter une oreille attentive à la voix de son enfant; elle épanouissait son cœur.

Tout le visage de Danièle accompagnait ce rire : sa bouche très petite, aux coins retroussés, poussant les joues dans lesquelles se creusaient des fossettes; ses larges yeux gris de fer,

légèrement bridés, et son nez mutin aux narines frémissantes.

Le jour où sa bouche se ferma sur ce rire, il ne resta plus de vivant que les yeux dans cette physionomie mobile et presque enfantine, les yeux immenses et douloureusement expressifs. En peu de temps, elle prit le faciès de ces malades incurables, qui leur enlève toute beauté.

En voyant partir son père, elle eut une petite moue vite réprimée; ce fut son unique défaillance. Mais, quand elle se trouva seule avec M^{me} Larnois, cette moue silencieuse fut le reflet constant du désespoir qu'elle gardait jalousement enfermé au fond d'elle-même.

Elle prit à Berck l'habitude de vivre dans un chariot; tout mouvement lui était interdit. La dépendance de M^{me} Larnois se fit complète, et ce fut l'enchaînement des jours succédant aux jours, tous semblables, et d'une désespérante monotonie, sous un ciel gris, devant une mer tragique par ses tons et le grand mouvement de ses vagues.

Le moral de Danièle ne pouvait faire autrement que de sombrer. Le contraste était trop violent. Son état général s'en ressentit d'une façon inquiétante. Rien dans sa manière d'être ne trahissait sa peine; mais en quelques mois elle devint si maigre que sa dame de compagnie sentit sa responsabilité. Elle appela M. Guibert. Une nouvelle consultation décida du départ pour Cannes.

La lumière du Midi exerça très vite son heureuse influence sur la petite malade. Elle reçut presque à son insu le réconfort d'un soleil

déjà chaud. Le ton du ciel la pénétrait. Elle éprouvait la douceur apaisante d'une mer aussi tranquille qu'un lac.

Un nouveau médecin entra dans sa vie, et avec lui une lueur d'espoir brilla à son horizon. Elle lui donna spontanément toute sa confiance. Leur premier contact avait décidé de la chose. Tout de suite ce praticien parut avoir deviné M^{me} Larnois, tandis qu'elle expliquait avec emphase les étapes suivies par Danièle depuis son accident. Comme elle en arrivait à son opinion personnelle, il lui avait coupé net la parole.

— Vous permettez, Madame? Le présent m'appartient.

Il avait posé à Danièle quelques questions précises. Pendant qu'elle répondait, il lui jetait à la dérobée de pénétrants regards bleus, aigus comme des coups d'épée.

Ce médecin était un profond psychologue. Il ne savait disséquer un corps sans que l'âme de son patient lui fût parfaitement connue. Il établissait en même temps, et pour lui seul, son diagnostic sur l'un et sur l'autre. Il avait laissé la jeune fille sur des paroles réconfortantes.

— Mon petit, tout cela se remettra très bien. Je vous demande obéissance et patience.

Ceci était dit avec tant de bonté que Danièle, conquise, voulut croire sans se laisser impressionner par M^{me} Larnois, vexée d'avoir été traitée assez cavalièrement par le docteur.

Ce souvenir lui arracha un petit sourire.

Dans l'ombre douce de sa chambre Danièle venait de revivre une page de sa vie. Sa pen-

sée se fixa sur sa dame de compagnie. Elle la trouvait inquiétante, n'osait en parler à son père pour ne pas augmenter ses soucis et sa peine, mais il y avait en elle quelque chose d'indéfinissable qui la tenait dans une sorte d'angoisse. Il lui parut cependant que, dans sa courte visite, le docteur avait saisi la situation, qu'il avait jugé d'un coup d'œil la qualité d'âme de M^{me} Larnois. Elle se promit de lui en parler et de lui demander conseil quand elle le connaîtrait un peu mieux. Alors elle se sentit moins misérable. Un gros soupir détendit son être toujours si replié sur soi-même depuis le jour fatal.

Un coup discret frappé à sa porte la ramena au présent direct.

C'était la jeune femme de chambre. Elle venait chercher le plateau du thé.

— Mademoiselle est seule, et Mademoiselle n'a rien pour se distraire?

— Je n'ai besoin de rien, Lina.

— Pauvre Mademoiselle!

Lina paraissait peu pressée de s'en aller. Elle arrangea les œillets dans le vase, remit en place les bibelots de la table.

— Enfin, reprit-elle en hésitant un peu. Si jamais Mademoiselle avait besoin de moi... Mademoiselle sait, elle peut compter...

— Je sais, Lina; vous êtes bien gentille... Mais dites-moi, pourquoi cela?

Les joues de Lina ressemblaient à deux pommes d'api, elles étaient vermeilles et bien cirées. La question de Danièle les rendit craquoisies.

— Mais, Mademoiselle, vous n'avez pas d'amies, vous ne voyez personne, et quelquefois... on a besoin d'en avoir.

Elle s'était approchée de la civière et, légèrement penchée vers la jeune fille, semblait attendre sa réponse avec une certaine anxiété. Au même moment M^{me} Larnois entra.

— Ah ! c'est Lina. J'entendais parler et me demandais qui était là.

Jetant un regard circulaire et soupçonneux autour de la chambre :

— Ce n'est pourtant pas l'heure de faire les couvertures, et le courrier ne vient que plus tard.

Mais Lina avait repris le plateau, elle passa fièrement devant la dame de compagnie.

— Je venais chercher ceci, Madame, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

— C'est bien, dit M^{me} Larnois rassurée.

Et, quand la jeune domestique eut disparu :

— Cette Lina est fort brave, mais très bavarde, et je la crois assez curieuse. Je vous conseille de vous méfier, Danièle.

— Oh ! répliqua Danièle, je n'ai rien à cacher, et elle me distrait un peu.

— Si c'est ainsi, tout est pour le mieux, dit M^{me} Larnois d'un ton piqué. Je n'ai plus rien à dire.

Et rentrant dans sa chambre :

— Je comptais sans cette fille, dit-elle pour elle-même; quelle négligence de ma part !

« Que voulait me faire entendre Lina ? se demandait en même temps Danièle. N'importe, je me figure que son dévouement m'est acquis

de préférence à celui qu'elle porte à M^{me} Larnois. »

Et elle sourit pour la seconde fois de la journée.

III

Le lendemain, une grande animation régnait sur la plage quand M^{me} Larnois y mena Danièle. Il y avait plus de monde que la veille; des jeux étaient organisés auxquels prenait part une joyeuse bande de jeunes gens. Un professeur de culture physique longeait la mer, suivi de sa petite école d'enfants de cinq à douze ans, exécutant avec gravité les mouvements qui leur étaient prescrits.

Danièle remarqua de nouvelles venues paresseusement étendues près de son chariot. Elles avaient regardé avec curiosité son arrivée et son installation; puis, replongeant leurs coudes dans le sable et le menton dans leurs mains, elles avaient renoué le fil de leur conversation. C'étaient trois jeunes filles de son âge, dont une blonde comme l'or; les deux autres, très brunes, se ressemblaient.

« Deux sœurs et une amie, ou une cousine », se dit Danièle en examinant avec sympathie le petit groupe.

M^{me} Larnois, ayant confié sa malade à la loueuse de fauteuils, était allée faire quelques courses en ville. Cela lui arrivait fréquemment le matin, et Danièle prenait l'habitude de ses absences; elles la reposaient d'une présence constante qu'elle n'arrivait pas à trouver agréable.

Les jeunes filles parlaient avec entrain, sans se soucier d'être entendues ou non. Leur bavardage était coupé d'éclats de rire.

— Toi, Marianne, disait une des sœurs, avec tes airs de reine, tes grands coups de pattes, tes belles manières, tu feras ton chemin dans la vie; tu arriveras...

— Crois-tu? répliqua en riant la jeune fille blonde. Il ne suffit pas de grands coups, il faut avoir la chance. Qui de nous la possède? Jusqu'à présent on ne sait pas? Mais je suis bien décidée à faire le nécessaire pour qu'elle entre dans ma vie.

— As-tu un moyen? demanda très sérieusement la première interlocutrice.

— Peut-être...

— Bravo! Je parie que tu portes sur toi talismans et amulettes : une bague dont la pierre est loin d'être philosophale, puisqu'elle te permet de régner sur les cœurs; une racine d'un bois des Indes possédant tous les pouvoirs, même ceux que tu ignores. Cela n'est pas sans danger, tu sais?

— Folle, riposta Marianne, je n'aurais garde de m'attacher à semblables balivernes. Non, j'ai remarqué que la chance va à ceux qui s'occupent peu d'elle. Pour qu'elle vous aime,

il faut paraître la négliger, ne pas l'idolâtrer. En un mot : bien vivre avec insouciance.

— Et qu'appelles-tu « bien vivre avec insouciance » ?

— Profiter de tout ce qui s'offre de bon. Ne pas s'encombrer de trop de scrupules. Saisir au vol les plaisirs et les joies. La chance aime les visages gais, ... elle fait grise mine aux faces rembrunies.

— Ah ! dit une des sœurs, les circonstances quelquefois éteignent le rire sans que nous en soyons responsables.

— Il ne faut pas attacher trop de prix aux circonstances.

— Alors il est nécessaire de se composer un cœur insensible et froid.

— Autant que possible. C'est la clé du bonheur.

— Marianne, si je ne te connaissais pas, tu me ferais un peu peur.

Marianne fit entendre un petit rire narquois.

— Se connaît-on jamais ? demanda-t-elle. Ce que je sais de vous n'est rien. Quand tu dégustes un plat, pourrais-tu me dire exactement ce qui est entré dans sa composition et dans quelles proportions ? Depuis le temps que Catherine nous écoute sans donner son opinion personnelle, sais-tu seulement à quoi elle pense ?

— Je fais mon profit de ton expérience, dit Catherine, qui paraissait être la plus jeune des trois. Moi aussi, je veux être favorisée par la chance et connaître les joies de la vie, sans me laisser blesser par elle.

— Toi, dit sa sœur, tu ne peux voir un oiseau mort sans verser une larme.

— Je m'endurcirai, répondit Catherine avec dépit.

— Eh bien ! commence. Entends-tu les cris de Philippe ? C'est certainement lui. Il vient de tomber probablement et s'est peut-être écorché un genou, ou les mains, ou la figure. Il appelle ses tantes à son secours, mais ses tantes ne veulent rien entendre : elles sont bien où elles sont et ont juré de ne plus se laisser attendrir, de vivre pour elles, de se faire un cœur d'airain, accessible aux joies, insensible aux peines.

Aux premiers mots de sa sœur, Catherine s'était redressée. Apercevant un gros garçon de cinq ans environ, qui venait vers elle en poussant des hurlements, elle se leva précipitamment, courut à lui et le prit dans ses bras, poursuivie par les éclats de rire de ses compagnes.

De son chariot, Danièle pouvait voir le petit groupe. Elle avait écouté la conversation des trois amies, en rapportant à son cas tout ce qu'il y avait d'inexact dans les principes formulés par Marianne. La chance aime les visages gais ? Elle l'avait été plus que personne. Ne pas attacher de prix aux circonstances ? Elle était sur une civière pour des années peut-être. Comme il était facile d'avoir des raisonnements de ce genre quand on ne connaissait rien de la vie.

« La souffrance, a dit Montaigne, est un creuset à recuire l'âme » ; celle de Danièle, soumise à cette rude épreuve, prenait une cons-

science des choses au-dessus de son âge. Elle venait de le sentir profondément en écoutant le babillage des jeunes filles.

Une voix grave, près de son chariot, la tira de ses réflexions. C'était celle d'un jeune homme qui interpellait ses voisines.

— Eh ! bien, Fran,... et vous, Marianne, le grand repos, alors ?

— Est-ce une critique ? demanda Marianne.

— Ce n'est pas un compliment, dit le jeune homme en s'asseyant auprès d'elle ; ce n'est pas une critique non plus. Je constate.

— Jacques constate toujours, dit Fran, et on ne sait jamais la conclusion de ses constatations. Il n'aime pas à se compromettre.

— De quoi parliez-vous ? interrogea le nouvel arrivant.

— Nous cherchions la clé du bonheur, répondit intrépidement Marianne.

— Elle est en nous.

— En nous ?

— Et pas en dehors. Notre bonheur, nous le faisons nous-mêmes.

— Là, s'écria Marianne, qu'est-ce que je te disais ?

— Que disiez-vous ?

— Qu'il faut prendre la vie par le bon côté, ne pas s'encombrer de trop de scrupules et qu'un excès de sensibilité nuit au bonheur.

— Nous ne nous entendons plus, dit gravement le jeune homme. Il faut de la sensibilité et des scrupules, mais il faut savoir nous en rendre maîtres et les orienter selon une saine morale qui ne nuit pas au bonheur, loin de là.

Nous devons posséder une mentalité susceptible d'accepter tous les événements de la vie avec courage et je dirai même avec joie, quels que soient ces événements.

Cette opinion suggéra à Marianne et à ses amies des réflexions qu'elles échangèrent à voix basse, en regardant le chariot de Danièle. Le jeune homme se retourna aussi et lui jeta un coup d'œil rapide. Le fin visage de Danièle s'empourpra : elle souffrait de la curiosité dont elle était l'objet. Cela lui rendait plus douloureux encore le sentiment de son infortune. Mais le frère de Françoise, la jeune fille brune, sembla deviner ce qui se passait en elle.

— Ah ! reprit-il, comme s'il désirait qu'elle l'entendît, nous ignorons tous de quoi sera fait demain. Nous ne savons quelles surprises, bonnes ou mauvaises, nous attendent. Si nous ne pouvons faire face aux unes et aux autres, nous ne sommes pas dignes de vivre.

— Je sais, dit Marianne, que je n'aurais aucune résignation en cas de malheur. Ce n'est pas une vertu à mon usage. La vie ne mérite d'être vécue que dans la joie.

— Quelle profonde erreur !

Et la voix de son interlocuteur vibra d'indignation :

— Ne savez-vous pas que tout s'achète ou se paye en ce monde, que les grandes douleurs préparent aux grandes joies, que, pour bien vivre, il faut avoir souffert ? Tout a été établi en vertu d'un équilibre immuable, croyez-moi ; il ne sert à rien de vouloir aller contre cet équilibre. Tôt ou tard il prend sa revanche. Toute

révolte est vaine. La plus grande forme du courage réside dans l'acceptation.

— Voilà qui est bien grave pour moi, dit Marianne.

Et, se levant, elle s'étira avec la souplesse d'un jeune chat.

— Votre morale met de la tristesse dans cet air si bleu; je préfère ne pas envisager les catastrophes qui m'attendent pour me mener au bonheur. Allons jouer au ballon; viens-tu, Françoise?

Mais, comme Françoise ne se décidait pas assez rapidement, à son gré, elle partit en courant rejoindre Catherine et le petit garçon.

Un vol de mouettes passa entre Danièle et le soleil, et le silence qui suivit ce qu'elle venait d'entendre lui parut chargé de pensées profondes. Les cris des enfants lui arrivaient de très loin, accompagnés par le doux murmure des vagues, et c'était comme une conversation qui s'échangeait entre les mortels et l'infini, la même depuis toujours : cris de joie, cris de douleur, auxquels répondait l'immuable indifférence de la nature.

Tout à coup la voix sympathique résonna de nouveau près d'elle.

— Tu ne joues pas au ballon, Fran?

— Si, j'y vais, et toi, tu ne viens pas?

— Aujourd'hui, je me repose; tu sais que je suis ici pour cela. Dans deux mois, je dois rejoindre *le Requin*. Il faut que je sois à la hauteur.

— Et tu vas reprendre ta vie sous l'eau? Je ne m'y ferais jamais.

Danièle leva la tête pour voir la grande nappe bleue. Alors elle imagina ce que devait être cette vie sous l'eau. Quelques hommes enfermés dans un tube d'acier dont ils sont les animateurs et l'intelligence : autour d'eux, un élément menaçant; sous eux, l'abîme.

Curieusement elle regarda le jeune homme. Il s'était allongé sur le sable, les deux mains sous la nuque. Il était grand et mince, très brun avec des yeux étonnamment clairs, des traits assez réguliers. Sans être beau, il avait un masque énergique qui devait plaire. Non loin de lui, ses sœurs et Marianne jouaient au ballon avec des cris et des éclats de rire. Il paraissait ne rien voir et entendre.

Était-il sur la plage ou au fond de l'eau, emprisonné dans les parois étroites du *Requin*? Danièle aurait bien voulu le savoir.

Comme elle laissait retomber sa tête sur le coussin de son chariot, M^{me} Larnois arriva.

— J'ai été un peu longue, dit-elle. J'espère que vous ne vous êtes pas ennuyée. Je suis passée à l'hôtel en revenant, et je vous apporte une lettre de votre père. Il y en avait une aussi pour moi. Il me donne de bonnes nouvelles de sa santé et me charge de prendre toutes les décisions nécessaires concernant la vôtre.

— La mienne! Mais il me semble que cela rentre dans les attributions du docteur.

— Évidemment, répliqua M^{me} Larnois d'un ton amène, en ce qui concerne les grandes lignes de votre état, mais les détails me regardent.

Danièle s'efforça de rire.

— Ce cher père ne se souvient plus de mon âge, et il oublie que, cet accident m'ayant donné dix ans de plus, je suis capable de prendre moi-même la responsabilité des détails.

— Là, lisez donc votre lettre, dit sèchement sa dame de compagnie.

S'asseyant sur son pliant, elle prit son ouvrage.

— Quand on est malade, il faut se résigner à dépendre des autres. C'est une habitude à contracter, le temps vous y aidera.

Elle ne vit pas les larmes que ces derniers mots firent jaillir des yeux de Danièle, larmes furtives et vite essuyées; mais l'arrivée de M^{me} Larnois avait tiré le jeune homme de sa méditation. Il s'était levé. Lui aussi avait entendu ses répliques, prononcées sur un ton acerbe. Instinctivement il jeta un regard à la petite malade. La moue de détresse, le visage humide n'avaient pas échappé à ses yeux de marin habitués à tout saisir. Mais, inspectant le ciel, l'horizon bleu, il alla, sans se presser, rejoindre les joueuses de ballon. Danièle le vit seulement quand il s'éloignait, mince et désinvolte, et elle conçut un peu d'inquiétude à la pensée qu'il avait peut-être été témoin de sa défaillance.

Elle ne le revit plus de la journée et pensa ne plus le revoir. A la plage, on se rapproche, on se perd, on se retrouve selon le temps, les occasions, les sympathies qui se nouent et se dénouent. Elle jugea que sa voiture de malade n'était pas faite pour créer autour d'elle un cercle de plaisirs et de jeux.

Elle suivait pourtant avec intérêt les parties des autres, qui la distrayaient. Elle oubliait M^{me} Larnois et son triste état, mais il semblait que tout se liguaient contre elle pour le lui rappeler; la pauvre Danièle se demandait avec angoisse si son courage ne flancherait pas avant la fin de sa longue épreuve.

La journée se termina tristement; M^{me} Larnois ne disait mot ou répondait sèchement à ce que lui disait sa malade:

Ce fut dans sa chambre solitaire que Danièle reprit un peu de confiance en l'avenir.

IV

Cette journée fut suivie de plusieurs jours de pluie qui retinrent Danièle à la chambre. Elle vécut sous le contrôle austère de M^{me} Larnois et sentit le poids des heures. Son chariot était placé près d'une des portes-fenêtres. Le beau jardin fleuri ployait sous le déluge; les roses s'effeuillaient, la végétation florissante paraissait accablée.

Le ciel était lourd d'eau grise qui s'écoulait en torrents, transformant les allées en ruisseaux, les pelouses en marécages, écrasant les fleurs fragiles.

La verdure méridionale n'a pas, sous la pluie, la même réaction que celle des régions du centre qui reprend teinte et vie. La couleur un peu grise des palmiers, des oliviers, se ternit sous l'effet de l'eau. Tout est triste.

Cinq jours durant, Danièle contempla derrière sa fenêtre, l'aspect désolé que prenait le jardin. Elle essaya de lire, commença un tricot. M^{me} Larnois ne la quittait pas. Elle n'eut même pas la compensation des petites visites de Lina dont la gaîté et le gentil sourire changeaient le cours de ses pensées.

Et puis, un matin, le ciel lui apparut resplendissant de pure lumière. Le soleil brillait, il n'était pas une vapeur dans l'air léger et profond, et Danièle fut surprise de l'éclat qui transformait son jardin. C'était un jaillissement de fleurs fraîches épanouies, se dressant orgueilleusement sur leurs tiges. Les feuilles semblaient vernies, et dans tous les bosquets les oiseaux faisaient un tapage de fête.

Quand Danièle arriva à la plage, elle retrouva la même atmosphère joyeuse. Cinq jours de réclusion faisaient doublement apprécier la liberté d'un plein air tout baigné de soleil.

M^{me} Larnois se tenait invariablement aux habitudes qu'elle prenait dès le début d'un séjour. Jamais elle n'aurait eu l'idée d'aller tantôt à une extrémité, tantôt à l'autre de la plage. Quand le temps était calme, elle retrouvait le matin les traces des roues laissées la veille par le chariot de sa malade et l'arrêtait toujours à la même place. Il en était de même

pour les heures qu'elle observait, à une minute près.

Ce jour-là, elle arriva exactement à l'endroit choisi par elle un mois plus tôt. Il se trouva qu'il était occupé par la petite bande ayant si fort intéressé Danièle à sa dernière séance de plage. Ils étaient tous là, les trois jeunes filles, leur frère et ami et même le gros garçon de cinq ans qui faisait des pâtés avec une gravité recueillie. Les grands jouaient au ballon toujours, et la partie battait son plein quand M^{me} Larnois arriva au beau milieu, poussant avec autorité la voiture de sa malade.

Danièle avait bien essayé, en vain, de l'arrêter un peu plus haut. Elle se sentait le trouble-fête et en souffrait. Les jeunes gens n'y prirent garde et, sans interrompre leur jeu, s'éloignèrent de quelques pas. Ils souriaient en regardant M^{me} Larnois, mais elle ne songeait qu'à installer Danièle pour aller faire sa promenade matinale dans les rues de Cannes.

Elle quitta bientôt la jeune fille et s'en fut, de sa démarche lourde qui semblait prendre possession du sol. Alors Danièle respira plus librement. Elle se sentit plus à l'aise et constata avec un peu de tristesse que la cause de ses plaisirs était aussi modeste que ses plaisirs eux-mêmes.

« Pauvre Danièle, se disait-elle. Où sont tes oiseaux, tes fleurs et le meilleur ami de ta vie? Où est ton beau parc et ses étangs limpides? Où est tout ce bonheur qui t'enveloppait comme un voile, et ce rire qui en était l'écho? »

Elle pensa aux petits poussins d'eau qu'elle

aimait prendre entre ses mains, à sa faisanderie perdue au milieu des bois et toute bruyante du rappel des faisans et du caquetage des perdrix. Elle les entendait de sa chambre, le matin à l'aube, avant que les merles aient jeté leurs premiers cris. Ces bruits familiers accompagnaient tous les actes de son existence, ils faisaient partie de sa vie; elle les aimait. Comme cela lui semblait bon!

Avait-elle réellement vécu de telles délices? N'était-elle pas le jouet d'un rêve, d'une hallucination? Depuis combien de siècles avait fui ce temps heureux? Elle se sentait vieille comme le monde, beaucoup plus vieille que M^{me} Larnois qui prenait un plaisir enfantin à ses promenades dans Cannes et que l'heure du thé suffisait à remplir d'aise. Maintenant tout lui était indifférent. Elle ne connaîtrait sans doute plus jamais ces grands élans de joie faisant éclater son rire.

Sa vie était brisée. Il lui fallait renoncer au bonheur.

Si profondes étaient ses réflexions qu'elle ne voyait plus ce qui se passait autour de son chariot. De grosses larmes roulaient le long de ses joues. Elle ne les sentait pas.

Tout à coup un choc violent la fit tressaillir. Le ballon, maladroitement lancé, venait de tomber sur elle. Presque en même temps le jeune homme, qui passait-sa-vie-au-fond-de-l'eau, était à ses côtés.

— Mademoiselle, pardonnez-nous. Je suis navré. N'avez-vous pas eu mal?

Il regardait avec compassion le petit visage mouillé de larmes.

— Non, non, dit Danièle avec un sourire.

Et il semblait que sa joie pleurait, tandis que ce sourire venait de sa tristesse.

— Et voilà votre ballon. Il est très lourd, ajouta-t-elle en le lui rendant.

— Justement, je crains que son poids ne vous ait blessée.

— Non, il n'est pas tombé sur moi, mais sur ma voiture. Je suis très encombrante; s'il ne dépendait que de moi, j'aurais aimé aller beaucoup plus loin, en un endroit isolé de la plage.

— Pourquoi? ce serait plus triste pour vous.

— Jacques!... le ballon!... crièrent au même moment les jeunes filles qui attendaient.

— Voilà! répondit-il.

Et il le jeta dans leur direction.

— Vous permettez que je vous tienne un peu compagnie? Vous êtes seule?

— Je ne suis pas gaie et vous allez peut-être manquer à la partie qui se joue?

— Voilà deux raisons qui ne sont pas suffisantes; en avez-vous une autre meilleure?

— Non, dit Danièle en souriant.

— Alors, je reste et je me présente : Jacques Marden, enseigne de vaisseau à bord du sous-marin *le Requin*, en congé de convalescence pour accident arrivé en service commandé.

Il attendit en regardant gravement la petite malade.

— Danièle Guibert, dit-elle, en état d'infir-

mité peut-être incurable, a la suite d'un accident d'auto datant de six mois.

— Peut-être incurable? Qu'avez-vous donc eu? demanda-t-il brusquement.

Et se reprenant :

— Excusez-moi; les marins sont parfois très mal élevés. Il n'y a pas de curiosité de ma part, mais de l'intérêt; autrement, je ne vous aurais pas imposé ma présence.

Danièle fit un petit geste indifférent.

— Fracture de la colonne et fracture du col du fémur. Je suis dans un appareil orthopédique. J'ai peur d'y rester toujours.

Jacques Marden attira à lui un fauteuil de paille et, s'asseyant près du chariot :

— La fumée ne vous gêne pas? demanda-t-il en prenant son étui à cigarettes.

Sur la réponse négative, il alluma son briquet.

— On guérit très bien d'une fracture de la colonne, encore mieux d'une fracture du col du fémur. Tout dépend du degré, de la forme et de la qualité de ces fractures. Avez-vous un bon chirurgien?

— Je le crois; il m'inspire beaucoup de confiance.

— C'est capital, et que dit-il?

— Que tout s'arrangera avec de la patience.

— Il ne faut pas en douter. Mais la patience est une dure épreuve pour une jeune fille de votre âge. Elle nécessite un grand courage.

— Oh! ce courage me manque parfois... On ne se résigne pas en un jour.

— Je suis persuadé que, quand vous serez

arrivée à un état de résignation complète, vous n'aurez plus besoin de lui.

Et se penchant vers Danièle :

— Vous aide-t-on au moins à acquérir cet état? demanda-t-il avec brusquerie.

Et comme elle ne répondait pas :

— Je suis terriblement indiscret, mais cela va avec ma mauvaise éducation; il ne faut pas m'en vouloir. Qui est cette personne qui vous accompagne toujours?

— Une dame de compagnie, dit Danièle. Je n'ai plus de mère, et mon père est retenu en Touraine par ses affaires.

— Vous la connaissez depuis longtemps?

— Non. Auparavant, je vivais avec mon père, naturellement, et je n'avais besoin de personne; mais, quand il a fallu que je m'éloigne, après l'accident, à Berck d'abord, ici ensuite, je ne pouvais me passer de quelqu'un. Une de mes tantes, à Paris, connaissait M^{me} Larnois. Depuis cinq mois elle ne me quitte pas.

— Si, le matin..., et nous voilà déjà de très vieux amis.

Il regarda la jeune fille, et un sourire brillait dans ses yeux.

— A moins que cela ne vous déplaît? Je suis ici pour deux mois, la plage peut nous réunir tous les jours. Voulez-vous de mon amitié, très loyalement?

— Oui, dit Danièle, je veux bien; mais, je vous le répète, vous trouverez beaucoup plus de gaieté auprès de ces jeunes filles avec lesquelles vous jouiez.

— Ce sont mes sœurs, dit gravement Jacques

Marden. Mes sœurs et une amie que nous avons amenée de Toulon où réside sa famille. Nous sommes ici avec ma mère et le fils aîné de ma troisième sœur qui est mariée. Elle est restée à Toulon avec ses autres bébés.

Il avait eu une intonation spéciale, respectueuse et tendre, en parlant de sa mère. Sa voix s'était faite très douce. Quelques instants ils gardèrent le silence.

— Il n'y a pas que la gaieté qui compte dans la vie, reprit-il enfin. Ne croyez-vous pas que la découverte d'une belle nature, d'un joli caractère, d'un cœur ferme et généreux, ne vous procure un monde de joies? Je suis très curieux, beaucoup plus attiré par ces découvertes-là que par une partie de ballon, car elles répondent à un besoin de mon esprit et de mon cœur.

— Ne craignez-vous pas d'aller quelquefois au-devant de déceptions douloureuses?

— Je suis prudent, dit-il et reconnais assez rapidement la qualité du terrain sur lequel je m'aventure. Je n'aime pas les sables mouvants, ni le sol pierreux, ni les grands champs déserts. Avant de m'engager, je tâte du bout du pied et ne me risque que lorsque j'ai reconnu une terre digne d'intérêt.

— Où en suis-je? interrogea Danièle avec un léger rire.

— La période d'hésitation est passée... Je vois, dit-il.

— Bravo! C'est très courageux de votre part. Mais n'avez-vous jamais rencontré de pièges que vous ne soupçonniez pas et dans lesquels les chutes peuvent être redoutables?

— Cela m'est arrivé. Ce sont les leçons de la vie, elles forgent les cœurs.

— A ce compte-là, et votre curiosité aidant, vous devez avoir des quantités d'amis?

— Détrompez-vous. Il en est comme de ce sable au travers du tamis de mon neveu. Quand il a bien secoué, il ne trouve qu'une ou deux petites coquilles de nacre. Tout le reste est passé.

Il regarda Danièle avec une expression malicieuse.

— Mettrons-nous votre dame de compagnie dans le tamis?

— Pourquoi pas? s'écria-t-elle, et vous me ferez part de vos impressions personnelles.

— Elles arriveront un peu tard. N'importe, ma curiosité ne connaît pas de bornes, et voyez, continua-t-il, comme les circonstances me favorisent, voilà cette dame.

M^{me} Larnois revenait en effet avec quelques paquets dans les mains. Danièle lui présenta son nouvel ami, mais elle parut à peine s'apercevoir de sa présence. Elle avait l'air préoccupé.

Dès qu'il se fut éloigné :

— Danièle, dit-elle, je me vois dans l'obligation de vous laisser tout l'après-midi..., une affaire urgente m'appelle en dehors de Cannes. Je serai là pour le dîner. Je suis bien ennuyée de vous abandonner ainsi, mais n'en suis pas entièrement responsable. J'espère que votre père ne sera pas contrarié.

Un peu surprise, Danièle regarda M^{me} Larnois.

— Je ne le pense pas, répliqua-t-elle. Je res-

terai donc à l'hôtel, car je ne vois personne pouvant m'accompagner ici à votre place.

— Ce sera plus prudent, dit vivement M^{me} Larnois. Le jardin vous recueillera pour une fois. J'espère que le temps ne vous paraîtra pas trop long et que cet événement — elle s'efforça de rire — ne se renouvellera pas.

— En effet, répondit Danièle, c'est presque un événement. Je ne vous savais pas de relations dans le voisinage.

M^{me} Larnois parut gênée; elle hésita avant de répondre, puis brusquement :

— Oh ! je n'en ai qu'accidentellement, et je ne l'ai su que ce matin. Vous voyez, ajouta-t-elle, qu'il n'y a rien de prémédité dans mon absence.

— Mais j'en suis sûre, dit Danièle avec un gentil sourire. Du reste, vous n'êtes pas esclave du rôle que vous remplissez auprès de moi, et s'il vous plaît de prendre, de temps en temps, des moments de liberté, vous êtes libre de le faire.

M^{me} Larnois se pinça les lèvres, et baissant le nez sur son ouvrage :

— Non, répliqua-t-elle sèchement, je ne suis pas libre, et il ne dépend pas de moi de prendre les moments de liberté qui me plaisent. Mais j'ai accepté ce rôle et je le remplirai aussi scrupuleusement que je dois le faire.

Elle prit un tricot et se mit à travailler avec fureur.

Jacques Marden était allé rejoindre ses sœurs et son amie. Il les entraîna en une lente pro-

menade à la limite des petites vagues ourlées de blanc qui dessinaient sur le sable un feston transparent.

V

Avant de partir M^{me} Larnois avait installé Danièle dans le jardin de l'hôtel, au cœur d'une végétation exotique et odorante qui lui plaisait par son exubérance et la désinvolture avec laquelle elle envahissait tout. Dans le ciel lumineux les martinets exécutaient leurs vols acrobatiques et pleins de joie. L'air était saturé de parfums poivrés et doux.

— Je pense que vous serez bien là; voici vos livres, votre ouvrage. Lina viendra de temps en temps voir si vous n'avez besoin de rien. Je ne rentrerai que pour le dîner. Je ne crois pas pouvoir le faire avant. Ne vous étonnez pas si je suis même un peu en retard.

M^{me} Larnois parlait vite; elle paraissait nerveuse et agitée.

— Si vous sentez la fraîcheur, appelez Lina; demandez-lui de vous ramener dans votre chambre. J'ai donné des ordres pour le thé. Allons! j'espère que tout se passera bien pendant mon absence.

— Certainement, répondit Danièle que cette agitation amusait. Je voudrais que vous n'ayez aucun souci et passiez vous-même un après-midi qui en soit exempt.

— Cela ne fait aucun doute. Qu'allez-vous chercher là?

M^{me} Larnois parut contrariée. Elle regarda un instant sa malade d'un air soupçonneux et s'en alla avec un hochement de tête.

Danièle se retrouva seule. La chaleur commençante montait de la terre, mêlant le parfum des herbes à la fraîcheur de l'air. Délivrée de l'obsédante présence, elle se sentit mieux vivre. Il lui sembla qu'elle était en congé, mais sa dame de compagnie représentait son mal qu'elle ne pouvait, hélas ! oublier ; incorporés l'un dans l'autre, il lui fallait subir l'un et l'autre. Elle soupira en songeant que sa guérison, dont elle ne voulait pas douter, la libérerait de tout. Elle résolut de se pénétrer de cette conviction ; le ciel de Provence incitait à l'espérance, aux pensées douces. Et puis elle était seule, dans son beau jardin fleuri dont elle pouvait profiter sans contrôle.

Un petit pas sur le gravier lui causa un instant d'inquiétude, mais elle sourit en apercevant Lina.

— M^{me} Larnois m'a recommandé de prendre soin de Mademoiselle.

— Vous êtes bien gentille, Lina. Vous voyez, je ne manque de rien.

— Le jardin est plus triste que la plage.

— Oh ! non, il est si beau ! Rien n'est triste sous un ciel bleu.

Lina lui jeta un regard compatissant.

— Ce n'était pas l'opinion de M^{me} Larnois ce matin, après la visite qu'elle a reçue.

— M^{me} Larnois a reçu une visite? interrogea Danièle avec surprise.

— Oui, Mademoiselle, un monsieur et un drôle de monsieur. Des cheveux trop longs, les pieds nus dans des sandales de cuir, sans chapeau, naturellement. Ils ont longuement discuté dans la chambre de Madame, et, quand il est parti, Madame pleurait. Je l'ai bien vu, malgré le soin qu'elle prenait pour qu'on ne s'en aperçoive pas. Et elle était agitée, presque hors d'elle. Je ne pensais pas que cela puisse lui arriver. Peu après, du reste, elle est sortie à son tour.

Danièle réfléchit un moment :

— Il était Français, ce monsieur?

— Je n'en suis pas sûre... Il avait un accent, mais je ne pourrais pas dire lequel. Peut-être un Russe. Il y en a beaucoup dans la région.

— Et il est resté longtemps?

— Une demi-heure, pas plus. En tout cas, M^{me} Larnois ne s'attendait pas à cette visite. Elle a eu l'air bien surprise et tout de suite inquiète en le voyant. Elle l'a fait entrer précipitamment dans sa chambre.

Danièle resta un moment silencieuse.

— Plaignons-la, dit-elle enfin, si elle pleure. Sa vie n'est peut-être pas ce qu'elle devait être. Sait-on jamais?

Lina effeuillait une rose d'un air détaché.

— Je ne peux plaindre M^{me} Larnois, et je plains Mademoiselle. Quand on est bien por-

tant, on peut tout supporter, et la vie près de Mademoiselle est douce et facile.

— Oui, mais sa vie privée? Sa raison d'être près de moi? Je ne la connais pas. Elle me soigne parfaitement et remplit avec beaucoup de conscience le rôle qui lui est assigné. Que puis-je demander de plus?

Lina s'était appuyée au tronc d'un palmier. Elle hésita avant de répondre et, pour se donner une contenance, arracha les petites mousses incrustées dans les interstices des palmes.

— Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, dit-elle, sans interrompre son occupation, mais il y a quelque chose d'un peu bizarre dans les habitudes de M^{me} Larnois.

— Quoi donc?

— Tous les matins, après avoir conduit Mademoiselle à la plage, elle revient ici, s'enferme dans sa chambre et en ressort un long moment après avec un paquet qu'elle porte à la poste ou à la gare. Naturellement, cela pourrait être très naturel, continua Lina avec un peu d'énervement, si, un matin, la croyant sortie, je n'étais entrée dans votre appartement pour le faire. M^{me} Larnois avait oublié de s'enfermer à clé, comme elle en a pris l'habitude depuis...

— Et alors? interrogea Danièle, en feignant l'indifférence.

— Alors, reprit Lina, M^{me} Larnois est entrée dans une colère dont je n'ai pu m'expliquer la raison. Elle a prétendu que je l'espionnais, qu'elle ne pouvait l'admettre, et elle m'a dit toutes sortes de choses inexactes et très blessantes. Oh! je n'étais pas contente, moi non

plus, et je lui ai répondu que, quand on n'avait rien à cacher, on ne craignait pas une pauvre femme de chambre comme moi. Là-dessus, Mademoiselle imagine ce que j'ai pu entendre. Je préfère ne pas le répéter. M^{me} Larnois était déchaînée. J'ai peut-être été un peu vive, mais cela ne motivait pas une pareille scène, poursuivit-elle, et si ce n'était pour Mademoiselle, j'aurais refusé de continuer le service de M^{me} Larnois.

Lina parut hésiter avant de continuer, puis, brusquement, avec une lueur malicieuse dans le regard :

— Quand on essaye devant sa glace un pantalon d'homme, et cela à l'âge de M^{me} Larnois, on s'enferme si on ne veut pas être vu, et si le pantalon ne va pas comme on voudrait, je n'en suis pas responsable.

— M^{me} Larnois... en pantalon d'homme? s'écria Danièle.

La jeune domestique éclata de rire.

— Ce n'était sûrement pas un pyjama de plage, ... et il y avait même le veston étalé sur le lit, et, ce jour-là, M^{me} Larnois est sortie avec un paquet volumineux sous le bras. Depuis, chaque matin, elle s'enferme à double tour dans sa chambre.

Danièle sourit.

— Lina, dit-elle, avant de venir près de moi, M^{me} Larnois a vécu, vous le pensez bien; elle a certainement eu son intérieur, un foyer, peut-être une famille. Alors il n'y a rien qui puisse nous étonner dans sa conduite. Respectons ses petites manies, et si parfois elle est un peu dif-

ficile d'humeur, il faut bien nous dire que nous serions peut-être comme elle à son âge et dans sa situation.

— Là, dit Lina, Mademoiselle trouve de bonnes raisons à tout et elle ferait un ange du diable. Moi, je veux bien, mais il ne faut pas me demander de plaindre cette dame. C'est un sentiment que je ne puis avoir pour une personne que je n'aime pas.

Et, déposant sur la civière de Danièle un bouquet de fleurs qu'elle avait cueilli tout en causant, elle retourna sans hâte à l'hôtel.

Immobiles et silencieux, un groupe d'eucalyptus géants enveloppaient la jeune malade de leur ombre parfumée. Un nuage blanc, transparent comme un voile de gaze, traversa le ciel. Danièle se retrouva dans sa solitude fleurie et chargée de senteurs. Elle ressentit la même impression de délivrance.

Ses pensées se concentrèrent sur ce que venait de lui apprendre Lina. M^{me} Larnois n'avait jamais parlé de sa famille. Aux questions discrètes de M. Guibert, elle s'était contentée de répondre qu'elle était entièrement libre. D'autre part, la tante de Danièle ayant servi d'intermédiaire ne lui connaissait aucun parent. Comment expliquer cette attitude troublée, inquiète, ces vêtements d'homme? Au premier abord, M^{me} Larnois paraissait être une femme équilibrée, positive, très prosaïque, uniquement préoccupée de questions matérielles, et voilà que Lina la lui révélait toute différente, accablée par une autre vie dont elle ne soupçonnait pas l'existence.

Jusqu'à ce jour, elle avait reçu avec reconnaissance les soins vigilants dont sa dame de compagnie l'entourait, sans souci de sa peine; mais elle n'était pas arrivée à la trouver sympathique. Sans le savoir, Lina venait de toucher une fibre secrète du cœur de Danièle. Elle comprenait toutes les formes de la souffrance et savait compatir, parce qu'elle-même souffrait.

« Toute une âme est dans une larme », a-t-on dit : celle de M^{me} Larnois lui apparaissait à cette heure, et le fossé qui jusqu'alors les séparait lui sembla moins infranchissable.

VI

Dans la soirée, Danièle reçut la visite de son docteur. Lina venait à peine de la ramener dans sa chambre.

Elle avait tenu à rester dehors le plus longtemps possible. Elle aimait cette heure indéfinie et mourante qui précède le retour de la nuit, où l'on entend les derniers chants d'oiseaux, chants du soir qui traînent dans les longs crépuscules et les rendent mélancoliques comme tout ce qui prend fin. Lina l'avait arrachée à la nuit verte du jardin, au parfum décuplé de toutes les fleurs.

Peu après, le docteur était arrivé.

C'était un homme dans tout ce que ce mot comporte d'énergie, de droiture, de noblesse de sentiments. Il considérait sa profession comme un sacerdoce et aimait ses malades comme un père aime ses enfants. Jeune encore, il était déjà célèbre; les cas désespérés venaient à lui des quatre coins du monde. S'ils ne repartaient pas complètement guéris, c'est que la nature les avait accablés au-delà de la science.

Il cachait sous un abord un peu brusque un cœur sensible et bon, une compassion profonde pour toutes les misères. Comme il savait le remède à porter au mal, il savait apaiser une inquiétude, calmer un cœur plein d'angoisse, faire luire l'espérance dans un horizon barré d'un trait profond. Ses paroles aidaient à l'action de son bistouri.

Il n'avait pas le temps de s'attarder auprès de ses malades, mais ses courtes visites laissaient des cœurs mieux trempés, un courage qui dominait la douleur, parfois un rayon de gaieté.

Son intelligence vive et profonde imposait à tous. Son érudition, qui s'étendait sur toutes les branches de la science et de l'art, établissait entre sa clientèle et lui un contact spirituel du plus heureux effet. Son cœur le rapprochait de ceux qui ne savaient rien... que souffrir.

Une perspicacité, doublée de finesse, lui avait permis de comprendre tout de suite les relations unissant Danièle à sa dame de compagnie. Il avait senti l'isolement moral de sa petite malade et fut heureux de la trouver seule.

— Votre patience est-elle à la hauteur de ce que je lui réclame? demanda-t-il en examinant l'appareil plâtré dans lequel était emprisonné le corps de Danièle.

— Je le crois, répondit-elle, depuis que vous avez donné à l'espérance une forme précise. Mais je ne vous cache pas que j'ai des moments de défaillance.

— La vie est un courant, toute eau stagnante se corrompt. Une âme bien trempée cherche son équilibre et ne peut éviter ces alternatives. Joie et douleur : tout est là.

— La joie, s'écria Danièle, je l'ai connue si complète ! Elle était en moi, autour de moi, elle faisait partie de moi-même. Je ne doutais pas de sa fidélité.

Des larmes jaillirent dans ses yeux.

— J'allais au-devant de la vie bercée dans ses bras, nourrie de son lait. Elle veillait sur moi nuit et jour, je ne savais que rire et aimer. De grands élans de reconnaissance exaltaient mon âme vers un Ciel tellement disposé à me plaire. Malgré une jeunesse exempte de peines, je ne pouvais trouver cela absolument naturel. J'avais des instants de trouble, il me semblait que les nuages ne sont pas faits seulement pour voiler le soleil et que le cœur des hommes connaît aussi ces horizons bas, au ras de terre, sans éclaircie. Mais je me rassurais en songeant que ce n'était pas pour moi. Tout pouvait arriver aux autres, je devais être épargnée.

Elle essuya du bout du doigt une larme qui coulait le long de sa joue.

— Un jour, reprit-elle, jour plus sombre que

la mort, la joie me quitta sans retour. De ma jeunesse, de ma gaiété, de mon corps sans entrave, il ne devait me rester que le souvenir, et ce souvenir me déchirait. Si ce n'eût été mon père, j'aurais appelé à grands cris la délivrance dans la mort. Son désespoir fut pour moi le verre de rhum que l'on offre au condamné. J'y trempai mes lèvres et puisai à cette source amère le courage de tenir.

Le docteur s'était assis près de la civière. Religieusement, il écoutait une douleur qui se livre, sachant qu'elle se faisait moins lourde à mesure qu'elle se dévoilait.

— A ce moment, continua Danièle après un court silence, je n'avais devant moi que le vide. Toute ma vie, je la voyais étendue sur une civière, avilie par la nécessité de ne rien devoir à moi-même. Tout demander est affreusement pénible quand on a connu sa liberté d'action.

Tournant la tête, elle regarda le docteur, et un sourire éclaira son mince visage traversé d'ombre.

— Aujourd'hui, l'espoir est en moi. Je vous le dois. Vous me forcez à y croire.

— Il ne faut pas craindre la souffrance, répondit-il, et je vais vous paraître bien exigeant en vous disant que je la veux joyeuse chez mes malades. La joie est une puissance, elle fortifie; la tristesse nous abat et détruit en nous nos moyens de lutte. Or, la vie est une lutte constante, morale ou physique, souvent les deux. Tâchons de savoir combattre, la victoire ne vient qu'à ceux qui sont bien armés. Vous avez en vous tout ce qu'il faut pour m'aider à triom-

pher. Je compte que vous ne manquerez pas à votre tâche, pas plus que je ne faillirai à la mienne.

Il se leva et, plongeant son regard clair dans les yeux de Danièle :

— Je vous crois assez forte pour lutter seule, sans autre appui moral que le mien. Il me semble que sous ce rapport vous n'êtes pas spécialement privilégiée par votre entourage. Me tromperais-je ?

Prenant la main de Danièle, il attendit sa réponse.

— Depuis très peu de temps, je sens près de moi un devoir à remplir, une peine se cachant dont je ne soupçonnais pas l'existence. Peut-être se révélera-t-elle et aurai-je l'occasion de donner ce qui me manque... Alors ma faiblesse se sentira forte d'un mal à guérir qui ne sera pas le mien.

Le docteur serra doucement la petite main qui s'abandonnait. Il parut ému.

— Allons, dit-il brusquement, je vous laisse, et je suis content. Courage et joie : voilà mon ordonnance de ce jour. Dans un délai proche, je vous opérerai de la colonne. Ce sera un premier pas vers la guérison promise.

Après son départ, Danièle laissa la nuit envahir sa chambre. Elle voyait au travers de sa fenêtre la pâleur laiteuse d'un jour qui s'achève et les grandes ombres des palmiers se fondre dans un tout obscur.

Bientôt une étoile scintilla et attira son regard avec une puissance d'aimant. Il lui sembla qu'un échange doux à son cœur s'établissait

entre elle et cette étoile au reflet bleu. Beaucoup d'autres sortirent de l'ombre. Quand le ciel en fut tout pailleté, M^{me} Larnois arriva. Elle entra directement dans la chambre de Danièle.

— Danièle, vous m'excuserez de ne pas dîner ce soir. Je n'ai pas faim et suis un peu fatiguée.

Elle avait allumé une lampe de chevet et se tenait à contre-jour; malgré cela, Danièle découvrit un visage ravagé, des yeux brillants dont l'expression n'était plus la même. Une angoisse cherchant à se dissimuler. M^{me} Larnois avait cet air de bête traquée acculée au bord du gouffre. Une grande lassitude émanait de sa forte personne. Elle se laissa tomber pesamment dans un fauteuil.

— Je suis vraiment très lasse, une journée fatigante...

Mais, se ressaisissant, elle se leva brusquement :

— C'est accidentel et, je l'espère, sans retour. Demain, il n'y paraîtra plus.

Et, sans laisser à Danièle le temps de placer un mot :

— Je vais donner à Lina les ordres nécessaires pour votre dîner. Vous n'aurez qu'à me sonner quand vous voudrez vous coucher. Je vous laisse, Danièle.

Elle sortit toute droite, se raidissant sur sa peine, l'enveloppant d'une cuirasse d'airain aussi rude qu'elle-même.

Au travers de la fenêtre, le ciel diamanté renoua avec Danièle son contact apaisant.

VII

Le matin suivant, M^{me} Larnois entra chez Danièle avec un visage normal. Elle mit plus de douceur dans les soins qu'elle avait à lui donner. Il semblait qu'un élément étranger venait de s'ajouter à son état habituel, mettant de l'huile dans les rouages. A quoi était dû ce changement? Danièle, plusieurs fois, se le demanda, sa dame de compagnie gardant sur la journée de la veille une impénétrable réserve. Pourtant, au moment de partir pour la plage, elle parut saisie de lassitude et, bien que tout fût prêt, elle s'assit et tout de suite sombra dans de profondes pensées. Danièle attendait. Tout à coup, M^{me} Larnois tourna lentement la tête vers elle et, reprenant conscience de sa situation, se leva avec effort.

— Partons, dit-elle, le temps passe... Il passe effroyablement.

— Heureusement! répondit Danièle d'un air enjoué. J'attends beaucoup de l'avenir.

— Tant mieux pour vous, mais l'avenir est une menace plus qu'une promesse.

— Ah! Madame, ne diminuez pas mon courage!

— Le vrai courage sait faire face à tous les événements.

— Je crois que j'en manquerais si j'avais la perspective de passer ma vie sur une civière.

— Bah ! répliqua M^{me} Larnois, il ne vous manque que la santé. Il y a des cas plus douloureux.

— C'est possible. Peut-être me trouverais-je moins à plaindre si je les connaissais.

Le visage animé de M^{me} Larnois se ferma brusquement.

— Gardez votre belle ignorance des horreurs de la vie, répliqua-t-elle avec amertume, ce n'est pas là que vous trouverez le réconfort. Du reste, vous guérirez, ajouta-t-elle d'un ton plus léger, et nous nous séparerons sans espoir de revoir.

— Pourquoi ? s'écria Danièle. Je ne pourrai oublier les mois vécus ensemble.

— Las !... Le souvenir des heures mauvaises s'efface devant un présent heureux, et je resterai attachée à ce souvenir. De plus, acheva-t-elle entre ses dents, je finirai peut-être mes jours là où commence l'enfer, et vous ne viendrez pas m'y chercher.

Elle emmena Danièle à la plage sans ajouter un mot, son énergie dominant une fatigue qui ne voulait pas s'avouer.

Un ciel couvert répandait sur la mer des tons laiteux, pas une ride n'en troublait l'uniforme surface. Une grande douceur était dans l'air ; le bruit soyeux des vagues engourdissait par sa monotonie. De temps en temps, un cri ou

un rire d'enfant traversait cette nappe de calme et n'avait pas d'écho.

La première personne que Danièle aperçut en arrivant fut Jacques Marden. Il se promenait gravement au bord de l'eau.

Dès qu'il la vit, il fit un geste joyeux et vint au-devant d'elle d'un pas alerte.

— Vous me voyez solitaire : mes sœurs et leur amie sont toutes occupées par la bataille de fleurs qui doit avoir lieu cet après-midi, mais elles vont venir et je vous les présenterai si vous le permettez. En attendant, nous pouvons bavarder un peu.

Il jeta un regard de côté à M^{me} Larnois.

— Ce matin, dit-elle, je ne quitte pas ma malade. Que cela ne vous empêche pas de lui tenir compagnie, ajouta-t-elle avec un sourire contraint.

— Au contraire, répliqua-t-il, légèrement narquois, c'est une raison de plus pour que je reste.

Il s'assit, alluma une cigarette.

— On a besoin de se renouveler; vivre sur soi n'étend pas le cycle de ses connaissances. On apprend toujours quelque chose à un contact étranger.

— Ne vous attendez pas à apprendre de moi rien de bien intéressant.

— Détrompez-vous, Madame : chaque être humain possède en lui un monde inconnu dans lequel il est passionnant de pénétrer.

— Je vois que vous êtes un curieux de psychologie.

— Étendez ma curiosité à tous les domaines,

répondit-il en riant, et vous saurez ce que je suis. Je reste convaincu, reprit-il sérieusement, que l'étude des êtres vous élève toujours. Une âme bien trempée en retire de précieuses leçons de vie.

M^{me} Larnois fit entendre un rire cassé :

— Oui, si vous vous attaquez à des êtres qui en vaillent la peine, mais un chenapan, un voleur, par exemple, un bandit dénué de scrupules, de sentiments, vous estimez vraiment puiser à son contact une élévation morale?

Interrompant son tricot, elle se pencha vers le jeune homme et le dévisagea d'un regard aigu.

— Certainement, répondit-il avec force. La question de l'hérédité joue un grand rôle dans les tares. Si je suis ce que je parais être, il m'est infiniment doux de le devoir à mes parents, cela me donne une raison de plus de les aimer. La comparaison m'y oblige.

Danièle écoutait avec un vif intérêt.

— Oui, dit-elle, mais vous ne basez pas l'amour que nous devons à nos parents sur ce qu'ils nous ont légué?

Jacques Marden resta un moment pensif.

— Pourquoi pas? dit-il. Il ne faut pas nier la responsabilité qui incombe à des parents fondant une famille sur des bases douteuses.

— Ah! dit M^{me} Larnois, on peut toujours espérer qu'une éducation morale et physique saine, adaptée à l'état que l'on redoute de retrouver dans son enfant, combattra victorieusement les tares morales ou physiques. Un cerveau d'enfant est une cire molle; aux parents

de l'imprégner de ce qui est beauté. Hélas ! l'hérédité dont on n'a pas voulu reconnaître la puissance est souvent plus forte, mais la tendresse, l'amour de tous les instants qui, nuit et jour, a veillé sur cet être fait de vous, peut-il l'oublier ? Est-il possible que son cœur n'en garde pas un souvenir ému dans les heures de trouble ?

Elle parlait avec passion, tellement prise par son sujet qu'elle ne voyait plus l'étonnement peint sur le visage de Danièle.

— Est-il admissible, reprit-elle, qu'il réponde par de la haine à un excès d'amour ? Qu'il renie les soins les plus vigilants et que, seul, un désir de vengeance remplace chez lui les autres sentiments ?

Jacques Mardén dévisageait M^{me} Larnois de ses yeux clairs. Il paraissait lire en elle, son regard intelligent la traversait.

— Il est irresponsable..., dit-il enfin, en articulant chaque mot.

— Evidemment, s'écria-t-elle avec élan. Irresponsable ! A la mère de porter le poids de ses fautes que le pauvre enfant n'aurait pas commises si elle ne l'avait mis au monde. A elle de payer pour lui. Son rôle consiste à l'aimer, à pardonner, à réparer...

Elle se leva, et une joie fébrile mettait de la maladresse dans ses gestes.

— Vous permettez, Danièle. Je vais faire quelques pas le long de la mer. Cette conversation était fort intéressante, ajouta-t-elle avec un pauvre sourire, et, bien qu'elle ne me touche en

aucune façon, je me suis laissée prendre par un sujet inépuisable.

— Et inépuisé, répliqua Jacques. Nous le renouons, si vous le voulez bien.

Et, la regardant s'éloigner :

— Vous connaissez la famille de M^{me} Lar-nois? demanda-t-il à Danièle.

— Mais je ne sais pas même si elle en a. Elle a toujours laissé entendre le contraire.

— Elle parle en mère douloureuse, répondit-il. Femme ou mère? Je ne crois pas me tromper en vous disant qu'elle cache un lourd secret.

Et, après un court silence :

— Quand j'affirme que tout être humain est un monde inconnu!...

— Oui, mais il est des vies plus simples, plus limpides.

— La vôtre, la mienne! Alors l'intérêt est dans les êtres eux-mêmes. Une peine, un accident révèlent leur vraie nature. Voyez pour vous. Je suppose que vous avez été très gâtée par un père pour lequel vous étiez tout. Cette éducation n'était pas faite pour développer votre courage, l'oubli de soi. Ces qualités dormaient en vous, il fallait une occasion. Elle fut douloureuse. Plus tard, vous ne la regretterez pas, et mieux qu'une autre vous saurez faire le bonheur de ceux qui vous seront chers.

Danièle le regarda; ses larges paupières battirent comme les ailes d'un papillon, le feu lui monta au visage.

— Je chasse de ma pensée tout ce qui me paraît trop bon pour l'avenir. Je ne veux pas

risquer d'aller au-devant d'une déception cruelle et je pense que, même étendue sur une civière, je pourrai peut-être contribuer au bonheur de mon père.

Jacques Marden ne répondit pas tout de suite. Penché sur le sable, il dessina du bout du doigt des figures imprécises.

— Vous pensez rester à Cannes jusqu'à votre guérison? demanda-t-il soudain.

— Oui, répliqua-t-elle.

— J'en suis heureux. Nous y avons une villa dans laquelle nous nous réunissons le plus souvent possible. Il me sera donné de suivre les étapes successives par lesquelles vous allez passer.

Il parlait avec émotion, d'une voix chaude et caressante.

— Personne plus que moi, parmi vos amis, ne se réjouira des progrès qui vous attendent et dont vous ne devez pas douter. Je veux espérer qu'entre temps vous ne me laisserez pas sans nouvelles. Je voudrais pouvoir vous aider dans la mesure du possible.

Une grande douceur était en lui malgré l'expression sérieuse qui dominait sur son visage.

— C'est cela, répondit Danièle d'un ton enjoué. Nous nous écrirons. Grâce à vous, je m'évaderai dans des régions inconnues et j'aurai sous les yeux l'élément qui est le vôtre. De plus, nous ferons mieux connaissance; les lettres sont le reflet de soi-même, ainsi nous nous retrouverons de très, très vieux amis.

— Scellons le pacte, dit joyeusement le jeune homme en lui tendant la main.

Et, comme il pressait entre ses doigts la petite main pâle :

— Voilà Jacques, le misanthrope, le jeune ancêtre, l'homme aux cent prêches, cria une voix moqueuse.

— Mes sœurs et leur amie de Sassy, dit-il en se levant tout d'une pièce.

VIII

Catherine et Françoise Marden arrivaient avec Marianne de Sassy, les deux sœurs encadrant leur blonde amie. Toutes trois étaient vêtues de robes claires. Elles formaient un groupe harmonieux et charmant. De longs corps souples, entraînés à tous les sports, de frais visages. Une impression de vie émanait d'elles. Leur démarche était un défi aux pièges du destin; elles allaient droites, sûres d'elles, de l'impression flatteuse qu'elles pouvaient produire, et dont les échos ne leur déplaisaient certainement pas.

Les présentations faites, elles s'assirent autour du chariot de Danièle.

— Vous voilà donc, dit Marianne en s'adres-

sant au jeune homme. Je suppose que nous allons vous réjouir en vous annonçant que nous avons retenu les places pour la bataille de fleurs de cet après-midi. Vous êtes des nôtres, bien entendu ?

— Mais pas du tout, répondit-il d'un air contrarié. Ces manifestations n'ont pour moi aucun intérêt. Je m'y ennuie. Il me semble que mes opinions à ce sujet ne vous étaient pas étrangères.

— Allons, soyez aimable pour une fois, et, si vous ne venez pas pour les fleurs, venez au moins pour nous. Je me suis fait faire, pour la circonstance, une toilette dont j'attends beaucoup de succès.

— Je vous le souhaite, puisque vous le recherchez, répliqua Jacques avec ironie, mais, vous le savez, mes goûts vont à tout ce qui est naturel. Un champ de roses, dans la région de Grasse, a pour moi infiniment plus de charme qu'un mauvais fiacre décoré de ces mêmes roses. La petite robe que vous portez avec votre élégance habituelle a toutes mes faveurs. J'aime la nature pour sa sincérité. Je voudrais la retrouver dans les êtres.

— Vous raisonnez comme Machiavel, répartit Marianne. Je parie que vous n'avez pas épargné vos sermons de carême à Mademoiselle.

— Nous philosophons, dit Danièle avec un sourire. J'ai besoin de beaucoup de philosophie.

— Pas autant que vous le croyez, reprit Jacques. Votre courage suffit à tout.

— Il en faut tant dans la vie, dit sentencieusement Catherine.

— Mais vous n'aurez pas celui de nous accompagner, s'écria Marianne en s'adressant à Jacques. Vous savez pourtant qu'il prend toutes les figures.

— La mienne serait maussade, je ne veux pas vous l'imposer.

— Grand Dieu ! dit Marianne en faisant la moue, j'avais la fatuité de penser que je vous intéressais. Votre indifférence est ma plus grande ennemie.

— Ce n'est pas de l'indifférence, interrompit Françoise en se mettant à rire. Je connais Jacques, il ne veut pas avoir l'air...

— Un cœur de feu dans un corps de glace, continua Catherine. Mais parlez-lui du *Requin*, de ses plongées au fond de la mer ; la glace fond, le cœur se révèle, et nous voyons enfin notre frère.

— Fi du *Requin* ! Fi de la mer ! cria Marianne, et vivent les fleurs ! J'ai l'intention de m'amuser royalement cet après-midi ; tant pis pour les absents.

— Amusez-vous, amusez-vous, répliqua Jacques. Foin de la vie bête ! Pendant ce temps, nous ne nous ennuiérons pas ; M^{lle} Guibert et moi sommes un peu à la même enseigne et n'avons pas tout dit.

— Vous voilà bien lancés, dit Marianne en jetant à Danièle un regard qui n'était pas tendre. Arrivera-t-il un jour où vous serez enfin au bout de vos dissertations ?

— Il n'est pas encore prévu, répondit gravement Jacques.

— On n'est jamais au bout de rien dans ce domaine, pas plus qu'on ne se lasse de voir des fleurs, de danser et de rire quand on peut le faire.

Danièle s'arrêta court, resta un instant pensive, puis reprit :

— Il y a temps pour tout quand rien ne vous arrête, mais, d'une façon ou d'une autre, je crois qu'on peut toujours remplir sa vie.

— Évidemment, répliqua sèchement Marianne, mais il y a façon et façon de la remplir.

— Tout dépend des cerveaux, dit Jacques. Les uns sont de jolies bulles de savon sur lesquelles se jouent tous les reflets du prisme. C'est brillant, coloré, cela attire comme un miroir à alouettes. D'autres me font penser à une boule de cristal bien travaillée, traversée d'ombre et de lumière. D'autres encore sont comme une goutte d'eau de mer. A l'analyse tout ce qui est vital s'y rencontre. Elle en possède les merveilleuses propriétés.

Il parlait avec animation, d'une voix émouvante.

— Je pourrais continuer ainsi à l'infini. On ne peut demander à une bulle de savon les vertus de l'eau de mer, pas plus que vous ne pourriez incorporer un peu d'air dans une goutte d'eau.

Regardant fixement Marianne de Sassy :

— Vous n'êtes pas de mon avis?

— Mon cher, répondit-elle en se levant brusquement, j'ai peur d'avoir trop bien compris.

Vous n'avez pas le don des demi-teintes. Aujourd'hui, vous ne vous piquez guère d'amabilité; heureusement que les jours se suivent...

Elle avait le feu aux joues; ses yeux lançaient des flammes.

— Mais vous allez réparer, et tout de suite, s'il vous plaît, continua-t-elle en essayant de sourire, vous allez nous offrir un cocktail chez Pamy. Ils sont délicieux, vous nous devez bien ça.

S'adressant aux deux sœurs :

— Vous ne trouvez pas? Après nous avoir accablées, il nous doit un réconfort.

— Et vous espérez le trouver au fond d'un verre de cocktail? demanda Jacques avec malice.

— Cela dépend. Avez-vous mieux à nous offrir?

— Peut-être, mais vous ne sauriez l'apprécier.

— Alors, exécutez-vous, le plus docte, le plus grondeur, le plus épineux, le moins commode et le plus épilogueur des hommes,... et nous oublierons tout, ajouta-t-elle en lui tendant le bout des doigts.

Et, se tournant vers Danièle :

— Mille regrets de vous laisser, mais je crois entendre que vous êtes au-dessus de tous les réconforts du monde.

— M^{lle} Guibert puise les siens dans la goutte d'eau de mer, dit Jacques en se levant à son tour.

L'après-midi le ramena auprès de sa nouvelle amie.

IX

Et le temps passa, resserrant chaque jour les liens d'amitié qui s'étaient formés entre Danièle et Jacques. Ils allaient l'un et l'autre au-devant de découvertes qui les ravissaient. Leurs esprits se rencontraient dans tous les domaines. M^{me} Larnois avait pris l'habitude de les laisser le matin, après avoir installé sa malade à la plage.

— Je suppose que ma présence n'ajoute rien à vos entretiens. Elle ne pourrait que les troubler.

Son ton était sans réplique.

Systématiquement, elle fuyait Jacques et n'avait jamais cherché à renouer la conversation dont le sujet troublant semblait la préoccuper douloureusement. Toujours aussi ponctuelle et méticuleuse dans son service, elle restait rude et tranchante dans ses rapports avec Danièle. Cela n'influençait plus la jeune fille. Elle s'était promis de ne rien demander à M^{me} Larnois qu'elle ne pût donner. La devinant malheureuse, elle lui réservait toutes les formes de son indulgence.

M^{me} Larnois gardait bien son secret. Mais il ne se passait pas de jour que Danièle n'eût l'occasion de constater à quel point il devait être lourd. C'était une fois un regard tout brûlant des larmes répandues la nuit; une autre fois une nervosité excessive. De temps en temps, elle avait d'inexplicables crises de lassitude, et Danièle se demandait si elle pourrait continuer à la promener dans son chariot au maniement difficile. A ces moments-là, elle ne pouvait s'empêcher de faire une réflexion dictée par son bon cœur.

— Madame, ne sortons pas. Installèz-moi dans le jardin. Je m'y plais beaucoup; ainsi vous pourrez vous reposer.

— Je n'ai nul besoin de repos. A quoi voyez-vous cela? En voilà une idée!

— Mais il peut arriver à tout le monde d'être fatigué.

— Je n'ai pas le droit de me passer cette fantaisie, et vous m'obligerez en ne me parlant plus de mes fatigues.

Un jour, Danièle eut l'occasion de pousser plus avant ses investigations. Au moment de sortir, M^{me} Larnois avait eu une courte défaillance. Le courrier venait d'arriver dans lequel se trouvait une lettre pour elle. Fébrilement, elle en avait pris connaissance. Cette lecture eut un effet spontané, imprévu. Elle était restée toute droite, le regard fixe et si pâle que Danièle eut peur d'une syncope.

— Madame, asseyez-vous, je vous en prie, rien ne nous presse.

M^{me} Larnois l'avait alors regardée sans pa-

raître la voir, puis elle s'était laissée tomber dans un fauteuil. Elle voulut parler, ses lèvres tremblaient, elle ne put articuler aucun son.

— De mauvaises nouvelles? demanda Danièle après un court silence.

— Oui, très mauvaises, répliqua-t-elle dans un murmure.

— Pauvre Madame, dit Danièle avec douceur et compassion. Il n'est pas de vie humaine qui n'ait de croix à porter.

Sans répondre, M^{me} Larnois s'était essuyée le visage avec son mouchoir; elle se cacha les yeux quelques instants et puis se redressant :

— Tout cela n'est rien, dit-elle. Il est temps de partir à la plage.

— Remettez-vous, insista Danièle, nous avons le temps. J'aimerais que vous acceptiez de prendre quelque chose. Un doigt de porto, par exemple?

— Du porto? Et pourquoi, je vous en prie? Je vais très bien. On ne peut aller mieux.

Son expression douloureuse s'était fermée une fois de plus. D'un air rêche, elle avait emmené Danièle.

En racontant cette scène au jeune officier, Danièle n'avait pu s'empêcher de déplorer la nature froide et butée de sa dame de compagnie.

— Sa peine est plus lourde de la tenir ainsi cachée. Il est si doux, parfois, de pouvoir se confier. J'en parle par expérience. Tout m'a paru facile du jour où nous nous sommes connus. Vous et le docteur de Lignerolles, vous ne

pouvez savoir à quel point vous avez allégé mon mal.

— Il est des maux que l'on peut avouer.

— Vous croyez vraiment que c'est la raison expliquant sa froide réserve?

— Je ne sais pas, ... je le suppose.

— J'aurais presque de la joie à la sentir confiante près de moi. J'ai l'impression que je pourrais lui faire du bien. Mais elle a élevé un mur entre nous, et je suis condamnée à la voir souffrir en conservant une apparente indifférence. Au fond de moi-même elle a toute ma pitié.

— Elle le sent, n'en doutez pas. Malgré elle, elle subit le charme de votre douceur compréhensive. Un jour viendra, ... croyez-moi.

... Et le temps passait. Les heures solitaires de Danièle étaient peuplées du souvenir de toutes ces choses. Sa mentalité mûrissait et gagnait au contact d'hommes supérieurs comme le docteur et son ami Marden.

Les sœurs de celui-ci et Marianne de Sassy ne restaient jamais longtemps sans lui faire de courtes visites. Cette dernière avait paru prendre son parti des moments que Jacques consacrait à Danièle. Elle avait ses heures de revanche quand, les soirs de galas aux Ambassadeurs, le jeune officier les emmenait toutes les trois. Marianne n'ignorait pas l'éclat que les lustres donnaient à ses dix-huit ans. Elle se sentait jolie et l'était réellement. Dans ces instants, une femme est bien forte. Jacques n'avait d'attentions que pour elle et ses sœurs dont Marianne ne pouvait être jalouse. Hormis

ce trio charmant qu'il ne chaperonnait pas sans fierté, il ne regardait personne.

Marianne de Sassy n'en faisait pas autant, ses yeux étaient partout. Les hommages venaient à elle comme les abeilles sur un gâteau de miel. Elle se gardait de les repousser, cela la chatouillait agréablement. Comme elle ne manquait pas d'esprit, ses bons mots se colportaient, revenaient toujours aux oreilles de Jacques qui en faisait son profit. Il aimait la regarder danser. Marianne avait des ailes aux talons; son corps souple et bien fait suivait le rythme de la danse avec une aisance parfaite. Elle savait s'habiller et, si ses robes la paraient, elle ne demeurait pas en reste.

Mais ce bon temps devait prendre fin pour tout le monde. Le congé de Jacques Marden s'achevait avec les jours plus longs, le ciel plus bleu. *Le Requin* l'attendait dans le port de Toulon.

Et le jour qui devait être le dernier arriva un beau matin de juin.

— Nous partons avec l'escadre que nous escortons jusqu'aux côtes marocaines; après, nous ne savons plus. Les ordres ne nous sont jamais donnés d'avance.

— Vous ne savez pas la durée de votre croisière?

— Nous ne savons rien, qu'obéir.

Tous deux contemplaient en silence la mer limpide. Fluide et molle, la ligne d'horizon se fondait dans un lointain éblouissant.

— Ainsi, vous serez là, dit Danièle en la montrant du doigt. Partout et nulle part, des-

sus et dessous, invisible et présent. Rien ne décèlera votre existence, si ce n'est parfois un infime point noir sur l'immense surface.

Jacques sourit.

— Tel que vous le dites. Il en est ainsi du souvenir. Il est en nous, en surface et en profondeur. Partout et nulle part, il remplit l'immensité qu'est l'âme. Un sourire ou une larme révèlent parfois son existence.

Et, regardant Danièle :

— Que les nôtres soient fertiles en sourires. Nous nous retrouverons.

— Je le désire de tout mon cœur.

— Le souvenir est périssable, reprit le jeune homme, si on ne l'entretient. La vie est un renouveau constant. Nous donnerons au nôtre l'aliment qui lui est nécessaire sous la forme de lettres.

— C'est promis ! s'écria joyeusement Danièle, et je ne vous cacherai rien.

Le soleil dardait ses rayons d'or et tout était lumière.

— Les lettres, dit Jacques en se levant, peuvent être très remplies ou très vides. Il faut y mettre un peu de son cœur, pas trop cependant, car les mots écrits portent double.

— Et on ne joue pas de son cœur, répondit gravement Danièle. J'ai subi sans mourir le plus terrible des accidents, mais il n'atteignait que mon corps. Peut-être, continua-t-elle en hésitant, n'en serait-il pas de même...

Elle se tut brusquement et rougit.

— Oui, dit Jacques en laissant errer son regard sur la magie des vagues. Aussi ne doit-

on pas l'engager à la légère, sans bien se connaître. Ce n'est pas du temps perdu.

Il prit la main de Danièle, la regarda un instant de ses yeux sérieux, reflets d'une pensée mûrie dans les profondeurs de l'eau, et s'en alla.

Danièle, un peu pâle, ne voyait plus que l'or du ciel, la blondeur du sable et, devant elle, la nappe mouvante, impénétrable de la mer.

X

Une forte odeur d'éther emplissait la petite chambre de Danièle. On venait de la ramener de la salle d'opération; elle reprenait lentement possession de ses sens. Une douleur sourde, profonde, était en elle, mais elle ne la réalisait pas encore complètement.

Elle regarda presque sans les voir deux infirmières penchées à son chevet et, devant elle, le bon visage de son père, tout meurtri par l'angoisse.

Le chirurgien était venu aussitôt sa tâche terminée.

— Je suis très content, avait-il dit. Tout va bien. Je réponds de sa guérison.

Après avoir donné ses instructions pour atténuer les souffrances qui allaient suivre le remaniement des os auquel il venait de se livrer, il était parti vers d'autres malades avec la promesse de revenir le soir même.

Maintenant, Danièle se trouvait face à face avec son mal. De minute en minute, il se développait, s'étendait à toutes les fibres sensibles de son corps. Elle le sentait maître de sa chair, elle ne pensait plus, elle souffrait atrocement. Un sourd gémissement s'échappait à intervalles réguliers de ses lèvres pâles sans qu'elle essayât de le retenir. Elle ne songeait même pas à faire un effort quelconque : son mal la dominait. Elle se sentait toute prise par lui et impuissante à le vaincre. Il lui arrachait ce cri, son chant à lui, et la petite chambre, silencieuse quelques instants auparavant, en était toute retentissante.

M. Guibert ne put tenir. Cela lui déchirait le cœur. Sur le conseil d'une infirmière, il sortit. Le temps restait le seul remède du moment. Il fallait savoir attendre.

Quand il revint dans la soirée, sa fille le reconnut, essaya un fugitif sourire, mais, toujours la proie de sa souffrance, reprit sa plainte douloureuse. La nuit passa... Le lendemain amena une légère détente. Danièle ne se sentait plus terrassée; son mal était bien là toujours, mais elle osait se mesurer avec lui. Une nuit encore, et la volonté de combattre et de vaincre prit le dessus. Danièle se défendait. Sa jeunesse, le désir de vivre et de revivre ce qu'elle était avant le terrible accident furent

les plus forts. Elle sortait victorieuse de cette lutte ardente à laquelle son chirurgien l'avait préparée par des mois de plein air et une éducation raisonnée de sa volonté.

Alors commença une lente convalescence, puissante école de patience et de courage.

Après un mois de clinique, le docteur avait permis le retour à l'hôtel. M^{me} Larnois reprit son rôle actif. M. Guibert regagna la Touraine.

Une vie nouvelle commença pour Danièle. Son corps entier était emprisonné dans un appareil plâtré ne lui laissant que l'usage des bras. Elle devait y rester quatre mois après lesquels il lui serait permis de se lever un peu chaque jour et d'essayer ses premiers pas avec l'aide de béquilles. Cette perspective l'enchantait, et elle ne trouvait pas trop cher de l'acheter par un traitement plus sévère encore que le précédent.

Elle songeait avec douceur à la joie éprouvée par son ami Jacques en constatant les progrès acquis pendant leur séparation, et cela lui donnait un courage et une résignation sans bornes. Danièle n'était pas sans mérite. Ce nouvel appareil de plâtre, en lui interdisant tout mouvement, provoquait des crises de douleur aiguës, dans ses membres et articulations, qui la laissaient faible et abattue de longues heures durant. Sa volonté de vaincre dominait toujours.

Pendant cette période cruelle, M^{me} Larnois se révéla compatissante. Elle quittait rarement sa malade, paraissant s'absorber dans les soins constants dont elle l'entourait. Mais un changement se produisit dans son physique.

M^{me} Larnois maigrissait malgré sa vie de recluse, sa silhouette se transformait, s'affinait. Son expression elle-même avait changé. Une profonde tristesse adoucissait les angles de son visage, et l'ombre qui était en elle ne quittait plus son regard. Elle restait muette sur son secret.

Cependant, voyant un jour Danièle en proie à une crise douloureuse, elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Pauvre enfant ! Je suis là à vous voir souffrir et je ne puis même pas vous apporter le soutien d'une âme jeune et joyeuse. Que n'ai-je votre courage !

— Mon mal est peut-être plus supportable que votre peine, répliqua Danièle.

— Ma peine ?

M^{me} Larnois sembla suffoquée ; elle resta un moment silencieuse, puis :

— Vous avez donc vu que j'avais de la peine ?

— Quand on souffre soi-même, la sensibilité se développe. Rien ne vous échappe, on devient réceptif. Il y a comme un échange de misère à misère. Jamais d'indifférence, mais une grande pitié pour ce que l'on devine vouloir se taire. Hélas ! je ne puis même pas vous rendre ce que vous me donnez sans compter.

Un long silence s'établit entre elles deux. Penchée sur son ouvrage, M^{me} Larnois travaillait sans lever les yeux. Pourtant, elle le rompit la première :

— Je ne demande rien, dit-elle. Du reste, il est des choses si cruelles...

Elle se tut brusquement. Danièle, étendue, ne pouvait voir que le haut de sa tête obstinément courbée sur son travail. Sa petite voix persuasive se fit entendre à nouveau :

— Je sais bien qu'il faut être malheureux tout bas. Les cris ne soulagent pas, mais on croit parfois avoir atteint le sommet de la douleur. Une plainte vous échappe; si elle ne tombe pas dans le vide, qu'elle tombe au moins dans un cœur compatissant. C'est une douceur. On ne peut vivre toujours replié sur son mal. Il finit par vous ronger.

Elle fit un léger mouvement pour essayer de mieux voir M^{me} Larnois. Ce geste réveilla sa souffrance et lui arracha un gémissement. Tout de suite, M^{me} Larnois fut près d'elle.

— Voyez, dit Danièle avec un faible sourire, ce que vous êtes pour moi confirme tout ce que je viens de vous dire. Vous partagez ce qui m'atteint.

— Ah! s'écria M^{me} Larnois en lui serrant convulsivement les deux mains, que ne puis-je le faire en réalité! Mais ne me demandez rien. Je ne peux rien dire. Ce qui me torture n'est pas à moi. Danièle, il a fallu que vous sachiez déjà cela. C'est beaucoup, et c'est beaucoup pour moi aussi, croyez-le; mais là doit se borner votre élan charitable.

Elle se tut quelques instants et reprit d'une voix sourde :

— Votre cœur généreux ne sait pas, ne peut savoir...

A dater de ce jour, elle fut moins rude. Son regard fermé sur une douloureuse vie inté-

rieure devint plus expressif quand il se posait sur Danièle. Il laissait passer un peu de son âme. La réponse, muette toujours, était apaisante; les grands yeux gris, profonds et tendres, disaient beaucoup de choses.

Si cette période fut pour Danièle plus pénible physiquement, elle connut des satisfactions morales très grandes. Son courage y puisa un heureux réconfort.

Le docteur ne l'abandonnait pas. Il venait plusieurs fois par semaine. Ses courtes visites orientaient sa pensée sur des sujets nouveaux et toujours intéressants. Il entretenait en elle l'espoir sans lequel toute guérison est douteuse.

Mais ce qui contribua, plus que tout le reste, à la maintenir dans un bon état d'esprit furent les lettres que lui adressa Jacques Marden. Il sut deviner et compatir avec sa mâle énergie aux souffrances non avouées; sans s'y appesantir, il dit le mot qui porte et, tout de suite, l'entraîna dans ses plongées au fond de l'abîme. En le lisant, Danièle connut la puissance séductrice du métier de marin, son empire sur les hommes. Avec lui elle parcourut le fond des mers, les côtes marocaines. Elle comprit son enthousiasme de la vie et la façon dont il en savourait toutes les joies dans le recueillement d'une cellule blindée, emprisonnée par l'eau. Ses lettres se terminaient toujours sur une pensée profonde d'où le sentiment qu'il portait à Danièle n'était pas exclu. Elle y répondait avec son cœur, sa simplicité toute franche, parlant peu de son état physique, mais beaucoup de ce qu'elle voyait et

pensait. Son esprit restait curieux de toutes les choses. Elle les jugeait avec un sens qui mettait du bonheur dans le cœur de son ami.

Et les longues journées chaudes passèrent, immuablement imprégnées de bleu et d'or.

XI

Vint l'automne. La luminosité du ciel se fit plus intense à mesure que la chaleur, diminuant, n'emprisonnait plus la terre de ses brumes. Allégrement, les Alpes piquèrent dans les nues la blancheur immaculée de leurs cimes, et le samedi revit les départs des skieurs pour les pistes neigeuses. Le mistral donna le dernier coup d'époussette. Sous sa violente caresse, la mer prit des teintes diaprées et profondes, les lointains s'appliquèrent en relief sur un horizon dépouillé. Le Midi renoua ses habitudes d'hiver.

Arriva enfin le moment prévu par le docteur, qui devait libérer Danièle de son appareil plâtré et lui permettre de reprendre, à courts intervalles, la position verticale. Elle l'attendait avec impatience et un peu d'anxiété. Mille fois elle se l'était imaginé, sa pensée s'y arrêtant sans cesse. Serait-elle joyeuse,

émue? Le résultat ne la décevrait-il pas violemment? Son père était revenu passer quelques jours auprès d'elle. Lui aussi attendait cette heure avec anxiété.

Les premiers pas de sa fille lui arrachèrent des larmes de joie; cependant Danièle ne pouvait se passer de béquilles. Elle marchait en traînant deux jambes trop lourdes, qui répondaient avec peine à l'effort qu'elle leur demandait. Son pauvre corps pesait de tout son poids sur les béquilles, remontant ses épaules, et, dans son mince visage, on ne voyait plus que les yeux douloureusement expressifs. Elle devait, progressivement, augmenter ses instants de marche, toujours aidée de ses béquilles. Le docteur comptait la mener ainsi jusqu'à une seconde opération dont il attendait un résultat définitif.

Danièle, qui avait espéré tant de joies de cette nouvelle étape, en était presque à regretter la précédente, qui ne lui avait demandé aucun effort personnel. Là, il lui fallait payer beaucoup d'elle-même; elle sentait l'écrasante fatigue de ces premiers pas dont elle avait perdu depuis longtemps l'habitude. C'était une réduction de tout son être.

Une fois de plus la pensée de Jacques Marden l'aida à surmonter cette passe. Elle voulait pouvoir lui montrer, à son premier séjour à Cannes, un acheminement vers une guérison qu'elle espérait complète. Au fond de son cœur une étoile brillait, elle osait à peine en reconnaître l'existence.

La croisière du jeune officier prenait fin.

L'escadre de la Méditerranée regagnait Toulon. Sa dernière lettre, tout en paraissant se réjouir d'un retour près des siens, laissait percer le regret d'un abandon momentané de cette vie large, au sein d'une nature mouvante, tour à tour séduisante et redoutable.

Dans quelques jours, lui disait-il, je retrouverai Toulon, sa vie mondaine. Quel contraste avec ce que je vais quitter. Je connais à mon bord les moyens dont je dispose, nous luttons contre les éléments, en toute loyauté. Rien de semblable ne m'attend...

Et plus loin :

Il m'est infiniment doux de vous savoir hors de votre civière, mais je sais combien ces progrès s'achètent durement. Courage. Tout effort a sa récompense. Je pense aller à Cannes pour les fêtes. Que de choses à entendre et à dire? Je prévois d'heureux instants tout remplis de ce lien d'amitié qui met entre nous tant de joie.

Celle qui suivait son retour à Toulon était ainsi conçue :

CHÈRE PETITE AMIE,

Depuis un mois me voici redevenu l'homme des salons. Bridges, bals, soirées, cinq à sept, tout cela se succède, s'enchaîne, se suit, sans laisser le loisir de beaucoup penser. On est pris dans la ronde. Il faut danser!

Où est la musique des vagues sur la coque de mon bateau? Et le bruit caressant ou rageur dont elles berçaient ma vie? Où est ce silence parlé de la mer, et du vent? Où est ce mobile sans repos et sans fin dans lequel, mobile lui-même, *le Requin* allait, cô-

toyant des monstres muets, une flore inconnue? Et ces levers de soleil sur un miroir d'eau qui prenait toute l'étendue visible, la teintant de rose, puis de rouge, puis de feu et bientôt laissant le ciel s'y mirer, tout en bleu? Et ces couchers de jour? et la lune toute nue dans un ciel pailleté? Où sont ces sensations fortes et pures? Où est ma pensée tranquille reposant si doucement en vous? Tout cela a sombré dans une vie chaotique et bruyante et je me cherche.

Je chaperonne mes sœurs et Marianne de Sassy. Cette vie comble leurs vœux. Elles sont moins exigeantes que moi. Les jazz, la danse les enchantent et suffisent à leurs joies; peut-être sont-elles dans le vrai? J'estime que ce que nous sommes nous appartient seulement et je ne suis vraiment moi-même que sur mon bateau...

Il terminait en parlant d'un revoir certain dont la pensée l'aidait à supporter les exigences mondaines auxquelles il ne pouvait se soustraire.

Danièle y répondit avec sa sensibilité comme elle savait le faire. Elle aussi attendait avec bonheur le revoir de l'ami.

Ses progrès étaient lents. Si elle pouvait se tenir plus longtemps debout, cela venait plus de ses bras, pesant sur ses béquilles, que des jambes qui restaient lourdes et malhabiles à lui obéir. On éprouvait, à la voir marcher, une impression pénible, presque douloureuse, dont elle ne se rendait pas compte. Elle prenait l'habitude de son état et ne redoutait plus la curiosité qu'il soulevait partout.

Le mois de novembre amena une période de pluies, coupée de jours lumineux et ensoleillés, mais la plage restait humide, le sable, impré-

gné d'eau. Danièle lui préféra le jardin toujours vert et fleuri. Elle y pouvait marcher jusqu'à sa chambre et retrouvait avec une joie profonde l'indépendance dont elle avait, si longtemps, été privée. Se servir elle-même lui paraissait le comble du bien-être.

M^{me} Larnois ne l'encourageait pas à la gaîté. Voyait-elle même les efforts patients de sa malade vers une amélioration difficile à atteindre? Toujours absorbée et triste, penchée sur son ouvrage, en dehors des siens qu'elle avait à donner et dont elle s'acquittait avec un dévouement parfait, elle parlait de moins en moins. Sa rudesse des premiers mois se changeait en mutisme.

De temps en temps, elle avait comme un élan affectueux pour Danièle. Il se déclanchait avec brusquerie et en restait là.

Un matin, la toilette terminée, elle s'arrêta devant Danièle étendue sur sa chaise longue. La tête penchée sur le côté, le regard fixe, elle parut s'absorber dans une courte contemplation, puis, avec un soupir :

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez eu des nouvelles de M. Marden?

— Un mois, six semaines, répondit la jeune fille.

— Savez-vous quand il pense venir à Cannes?

— Pour Noël et les fêtes, du moins il l'espérait.

M^{me} Larnois parut hésiter :

— Danièle, reprit-elle en parlant bas et un peu vite, j'ai vu dans un magasin une robe

qui m'a paru jolie. Je crois qu'elle vous irait très bien. Voulez-vous la voir? Je l'ai fait envoyer à tout hasard. Ne trouvez-vous pas qu'il serait bon de penser un peu à votre coquetterie, maintenant que vous commencez à marcher? Si elle ne vous plaisait pas, je pourrais en faire envoyer d'autres.

Danièle rougit de plaisir.

— Je n'osais vous le demander, répondit-elle. Vous devancez mon désir. Voyons cette robe.

C'était un ensemble de lainage, choisi dans les tons préférés de Danièle. M^{me} Larnois y avait ajouté une écharpe qu'elle se proposait d'offrir à sa malade. Le tout était présenté avec goût et une certaine recherche. On sentait le souci d'éveiller de la joie. Danièle en fut touchée. Il n'en fallait pas plus pour faire éclore en son cœur mille pensées heureuses.

Jacques Marden allait venir; elle l'accueillerait debout, entre ses béquilles il est vrai, mais le progrès ne s'en tiendrait pas là, et elle serait parée comme il lui était agréable de l'être. Pour compléter cette petite fête, l'attention de M^{me} Larnois mettait sa note sensible dans un esprit tout disposé à la recevoir. Le fin visage de Danièle se transfigura, un sourire jeune l'épanouit, mais elle ne put remercier sa dame de compagnie : le courrier venait d'arriver. Sans lui laisser le temps de parler, M^{me} Larnois lui remit une enveloppe.

— Tenez, dit-elle brusquement, c'est une lettre de M. Marden. Je vous laisse, et, puisque cette robe vous plaît, n'en parlons plus, tout

est pour le mieux. Vous la mettrez quand vous voudrez.

Elle sortit précipitamment, emportant elle-même des journaux et une revue.

Le cœur un peu battant, Danièle ouvrit sa lettre. C'était de Jacques, en effet :

Pardonnez mon long silence, disait-il, nous venons de mettre sur pied une comédie dont je suis répétiteur, acteur, compère. Nous la jouons cette fin de semaine à la préfecture maritime. Marianne de Sassy est ma commère. Elle se tire avec brio d'un rôle chargé, elle est étincelante d'esprit, de verve et d'entrain. Sa beauté, j'en suis sûr, donnera à la pièce l'étincelle qui assure le succès. De nombreuses répétitions ont été nécessaires et je suis fier de mon élève. Vous la trouverez, du reste, bien changée; elle est bonne et sensible. Elle a des qualités sérieuses qui complètent heureusement une nature spontanée et brillante, appelée à séduire. Vous constaterez tout cela bientôt, chère petite amie, nous irons dans une quinzaine à Cannes nous reposer près de vous d'une vie très remplie et vous porter les lauriers glanés sur la scène de la préfecture. Il me sera doux de vous les offrir. En ma pensée, je les associe à votre guérison vers laquelle chaque jour est un pas...

Comme M^{me} Larnois rentrait un peu plus tard dans la chambre à grands ramages et aux rideaux légers, elle parut frappée de crainte en voyant le visage de Danièle d'où la joie semblait éteinte.

— Avez-vous eu de mauvaises nouvelles? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Non, dit Danièle en s'efforçant d'être

naturelle. Je pense à cette robe. Croyez-vous vraiment, Madame...

— Quoi donc? interrompit-elle avec rudesse.

— Croyez-vous que ce n'est pas un peu prématuré? S'il m'arrivait de ne jamais pouvoir m'en passer de mes béquilles...

— Eh bien! quoi? Faudrait-il pour cela renoncer à vous habiller? Enfant que vous êtes. De toutes façons, il vous faut remonter votre garde-robe. Une femme ne gagne jamais à se laisser aller.

Et, la regardant fixement :

— Je ne m'attendais pas à retrouver ainsi Danièle, la courageuse. M. Marden vient-il ou non?

— Il arrive dans une quinzaine de jours.

— Que voulez-vous de plus? Que vous manque-t-il pour être heureuse? Vous avez tout. Allons, je sors pour vous encore. Puissent de joyeux projets vous tenir compagnie.

Elle partit, laissant Danièle sur sa chaise longue. Par la porte-fenêtre entr'ouverte, le chant d'un oiseau lui arriva, pur et monotone, mais, dans la chambre claire, une ombre demeurait.

XII

Pendant les quinze jours qui suivirent, Danièle luttait contre l'angoisse née de cette dernière lettre. Elle croyait connaître suffisamment Jacques Marden pour avoir la conviction d'un sentiment profond. Ce n'est pas en trois mois que Marianne de Sassy avait pu le détruire. Elle interrogeait, sondait son cœur, calculait ses chances, se représentait tous les hasards possibles, et en arrivait cependant à penser que, s'il n'était pas aveuglé par une passion naissante, le jeune homme ne lui aurait pas écrit comme il l'avait fait.

Plus d'une fois l'aube la surprit, raisonnant encore avec elle-même, essayant d'écarter d'elle un doute dont le poison la torturait. Le jour la trouvait apaisée, mais, avec le crépuscule, sa mélancolie douloureuse renaissait et, regardant dans une glace son image d'infirmes, elle retenait difficilement ses larmes. Pourtant elle marchait, les progrès étaient évidents et la guérison sûre; malgré cela, l'heure à venir la remplissait d'anxiété.

Il est des moments dans la vie où le subconscient précède les événements. On se demande

pourquoi, devant un ciel sans nuages, on ne voit plus le soleil, pourquoi une immense clarté troue une nuit obscure? On prévoit le fond de l'abîme ou la crête des cimes, alors que l'on est sur un chemin de plaine. Danièle en était là.

Jusqu'à ce jour, son esprit, vivant de souvenirs, encouragé dans le présent, la laissait en repos, et voilà que, devançant le temps, il l'enveloppait de brumes malgré les apparences.

Elle n'avait jamais voulu donner trop d'importance à cette étoile mise au fond de son cœur par le jeune officier lui-même. En dépit d'elle, et Danièle s'en apercevait à cette heure, l'étoile avait fait du chemin. Elle était vraiment le but de sa vie, son courage, sa patience, son désir de souffrir pour guérir, mais si ce qu'elle redoutait arrivait, si cette clarté, devenue toute lumière, s'éteignait, que lui resterait-il?

Elle était saisie de vertige à cette pensée et n'osait s'y arrêter. Alors elle luttait, ne voulant donner aucune interprétation à la lettre dont chaque mot était gravé dans sa mémoire.

Elle s'efforçait, mais en vain, de l'oublier.

Pendant ce temps, M^{me} Larnois avait pris à cœur l'élégance de sa malade. Elle tenait à remonter sa garde-robe, et, le matin, la toilette achevée, elle partait en courses pour revenir, quelques heures plus tard, chargée de paquets. C'était une fois un choix de pull-over; une autre fois des robes de plages, ou plus habillées. Les tons étaient heureusement assortis avec le souci de mettre en valeur le teint, les cheveux de Danièle.

Cette dernière laissait faire; cela paraissait distraire M^{me} Larnois de ses sombres pensées, cette raison lui semblait suffisante. Pour elle-même, ne sachant plus ce qu'elle pouvait espérer, elle attendait. Sa patience était traversée de découragement et de grands éclairs de joie. Par instants, elle se croyait à la veille de la contempler; à d'autres, tout l'en éloignait.

Pourtant ce moment redoutable, mais désiré, arriva, car il faut que tout arrive. Un matin M^{me} Larnois lui dit en revenant de ses courses habituelles :

— La villa des Marden est ouverte, j'ai reconnu la femme de chambre qui rentrait des bagages. Je suppose que vous les verrez dans l'après-midi.

Elle avait dit cela en défaisant un paquet et tournait le dos à Danièle; ne recevant pas de réponse prévue, elle regarda la jeune fille.

— Dieu ! que vous voilà pâle. Je ne vous croyais pas si impressionnable. Je pensais vous faire plaisir.

— Mais je suis ravie, répondit Danièle. Ce retour va mettre une note gaie dans notre vie monotone.

— Je le souhaite pour vous, répliqua M^{me} Larnois, car pour moi la gaieté n'est plus de mise.

Elle pliait avec soin un papier d'emballage.

— Ne pouvant vous en donner moi-même, je compte beaucoup sur la famille Marden. Depuis quelque temps je vous trouve absorbée, Danièle, et je m'en tourmente. Il me semble cependant en comprendre la raison. A votre âge, on

se lasse de souffrir et la patience est une dure épreuve.

— Peut-être, dit Danièle. Vous le voyez, je ne suis pas très courageuse, puisque je ne suis pas capable de prendre suffisamment sur moi.

— Là, dit M^{me} Larnois en s'asseyant avec lassitude, ne parlons pas du courage. Je sais que c'est un compagnon de route qui manque parfois. M. Marden saura vous le rendre.

Elle soupira.

— Je compte beaucoup sur lui.

Jusqu'alors, Danièle croyait connaître l'attente, elle se trompait. Commencèrent pour elle les heures longues.

Profitant d'un instant de solitude, elle était allée devant son miroir. Attentivement elle s'était regardée comme on regarde une inconnue. Ses béquilles la choquèrent moins, elle en prenait l'habitude, et sa robe bleu pastel, choisie par M^{me} Larnois, lui plut. Ce ton convenait à la délicatesse de son teint, à ses grands yeux gris, à ses cheveux mousseux encadrant son visage d'un reflet sombre. Se trouvant jolie, elle reprit confiance en elle; en même temps, sa hâte de l'instant désiré ne fit que croître. Chaque pas sur le gravier du jardin faisait battre son cœur. Une porte s'ouvrant, une voix d'homme, soulevaient en elle une émotion intense. Une courte déception suivait toujours ces fausses alertes, elle s'en remettait rapidement, sachant qu'elle allait au-devant d'une certitude.

Mais sa patience, à force de se renouveler, finit par agir sur son système nerveux. Le pre-

mier jour d'attente la laissa assez calme; la seconde journée porta atteinte à son appétit; vers le soir, elle eut une légère défaillance et resta éveillée une partie de la nuit.

Le lendemain, sentant l'usure d'une résistance qui faisait effort pour se cramponner, elle prit la décision de renoncer. Jacques Marden serait pour elle une relation, pourquoi chercher en lui autre chose, puisqu'il ne venait pas à elle? Cette grande joie du revoir, dont elle avait savouré à l'avance toutes les phases, se transformerait en plaisir; elle ne voulait plus rien demander à la vie.

Cependant, quand elle entendit la voix du jeune officier, ses résolutions fortes sombrèrent dans un sentiment confus. L'amertume de l'attente, les délices de l'espérance, le désordre d'une imagination ravie, un reste d'angoisse et cette joie longtemps caressée, qu'elle voulait complète, tout cela se lisait sur sa figure quand Jacques Marden entra dans sa chambre. Elle l'attendait debout, toute fière de se montrer à lui comme il ne l'avait encore jamais vue. Il parut surpris, mais vint à elle spontanément, la main tendue.

— Je crois vraiment que c'est vous, dit-il. Assurez-moi que je vois clair.

— C'est déjà bien moi, répondit Danièle avec un joyeux sourire. Pas tout à fait cependant, mais on m'affirme que cela viendra.

— Rien ne permet d'en douter, dit-il en l'aidant à s'asseoir. Le Ciel nous fit un don précieux en nous livrant l'espérance.

— Oui, répliqua-t-elle d'un ton grave, mais

on ne doit pas s'y abandonner à la légère. La sagesse serait de ne rien attendre.

Jacques Marden lui jeta un regard de côté, puis alluma une cigarette.

— Il est en nous quelque coin de folie. Il est parfois agréable de la laisser parler. Ce n'est pas votre cas, reprit-il après un court silence, elle n'a rien à faire avec votre guérison.

— Je la laisse aux gens bien portants, dit Danièle avec un petit rire. Mais parlons de vous, votre croisière, vos succès.

— L'une et l'autre sont de bonnes pages de ma vie, mais faites-moi la grâce de penser que je ne suis pas aussi épris de gloire que vous avez l'air de le croire. Je vous l'ai dit, j'ai la curiosité de l'âme humaine. Je me suis aperçu qu'un jugement, pour être sûr, ne pouvait être rapide, que les vertus profondes sont les plus cachées, qu'un être qui semble frivole ne l'est pas nécessairement.

— Ne le saviez-vous déjà?

— Je le savais... mal. Je parlais de ce principe que la première impression est la bonne et qu'on devrait s'y fixer. C'était faux. L'apparence est un leurre. J'étais naïf, j'ai fait souffrir et je m'en veux.

Chaque parole de Jacques retombait lourdement sur le cœur de Danièle. Il lui semblait entendre sa condamnation, mais l'effort qu'elle faisait pour s'immoler dépassait les bornes de sa résistance naturelle. Elle agissait presque en dépit d'elle-même.

Il arrive que, parfois, on se grise de son désespoir. La force du malheur exalte l'âme. Le

courage de la première heure est le plus facile; on se précipite hardiment dans la douleur sans voir les détails cruels qui peuvent suivre.

Elle se fit violence pour répondre avec naturel :

— Il vous reste toujours le pouvoir de réparer.

— Naturellement, mais une réparation, quelle qu'elle soit, effacera-t-elle les marques laissées par un mot dur, une phrase cinglante ou ironique, une attitude généralement blessante? Les plaies faites à un être sensible, à la suite d'un jugement erroné, sont-elles guérissables?

— Tout dépend de la qualité du remède.

— Certes, répliqua-t-il, et je suis heureux de pouvoir parler de cela avec vous. Vous êtes bien jeune, cependant, voyez le prix que j'attache à votre conseil. Je sais à quel point votre esprit, mûri dans la souffrance, est clair et lucide et de précieux avis.

Son regard chercha celui de Danièle. Ce qu'il vit le fit tressaillir, il baissa les yeux.

— Quel singulier devoir vous m'imposez là ! riposta la jeune fille.

Sa voix ne tremblait pas, mais elle parlait d'un ton saccadé.

— Vous donner un conseil? Votre conscience est, je suppose, plus à même que moi de le faire. Il me semble pourtant que le dénouement que vous cherchez est tout trouvé, que vous ne pouvez y manquer sans vous mal conduire. Si les reproches que vous vous faites sont tels que vous dites, le remède doit être à la hauteur. Il ne faut pas être en dessous de soi-même; d'au-

tant plus, continua-t-elle avec une légère ironie, qu'en l'occurrence, la conclusion ne paraît pas spécialement pénible.

— Vous avez une raison supérieure, dit Jacques Marden en s'efforçant de sourire, et votre avis, dont je comprends le sens, me paraît dicté par un sentiment loyal. Cependant, je ne le suivrai pas sans le méditer sérieusement.

Il se tut un instant et reprit d'un air plus dégagé :

— Mes sœurs et leur amie doivent venir me chercher. Elles ont le désir de vous voir, mais, ne sachant si cela vous dérangerait, je dois le leur faire savoir avant cinq heures.

Il regarda sa montre.

— Voilà bientôt l'heure. Ayez la bonté de me dire si je puis les laisser venir.

— Sans aucun doute, répondit Danièle. Rien ne m'empêche de les recevoir.

Quand les jeunes filles arrivèrent, tous deux parlaient avec détachement de cette croisière sur les côtes marocaines, dont Jacques gardait un souvenir heureux.

Danièle fut frappée de la beauté de Marianne. Elle avait un éclat éblouissant, un teint sans défaut. Sa chevelure poudrée d'or, ses yeux brillants et un sourire découvrant la blancheur de dents bien alignées la rendaient parfaitement séduisante. Elle était vêtue très simplement, en sportive, sachant adapter ses toilettes au sport pratiqué, leur réservant toutefois une note féminine du plus heureux effet.

En arrivant, elle échangea avec Jacques un

regard complice, ne s'occupa que de Danièle, lui posant avec intérêt mille questions sur sa santé, insistant plus qu'il ne fallait peut-être, sur la triste nécessité où elle se trouvait de se servir de ses béquilles. Peu à peu la conversation devint générale. Des éclats de rire fusèrent. Courageusement Danièle soutint son rôle.

Ils partirent enfin avec promesse d'un revoir proche, bruyants, joyeux, faisant de nombreux projets.

Dans la chambre tranquille, Danièle, mesurant le vide de son cœur, se retrouva solitaire.

XIII

Le lendemain, quand elle s'éveilla, il faisait grand jour. Le sentiment de la vie rentra en elle et lui fit l'effet d'un poison répandu dans ses veines. Quand on souffre, on se félicite d'avoir un corps imposant à l'âme ses faiblesses. Le sommeil est un refuge. Qu'importe de vivre?

Danièle avait pensé, pendant un temps, qu'un état heureux ne dépendait que d'un corps sain, mais le jour où elle commença à croire à sa guérison fut celui où Jacques Marden entra dans sa vie. L'espoir de guérir, celui d'être aimée ne firent qu'un. Elle ne sut distinguer lequel

lui donnait cette force de souffrir, ce courage sans défaillance. Maintenant que les circonstances venaient de scinder ces deux rêves, elle ne savait plus. Son réveil la trouvait devant un abîme sans fond.

Doucement, la porte de la chambre s'ouvrit; M^{me} Larnois apparut avec un visage tourmenté.

— Ah ! dit-elle, vous voilà éveillée. Je suis venue plusieurs fois. Cette nuit, vous avez eu le délire, de la fièvre. Je m'y attendais.

Danièle la regarda avec étonnement.

— Je ne comprends pas. Que se passe-t-il ?

— Hier soir, répondit M^{me} Larnois, après le départ de vos amis, vous avez eu un moment de prostration inquiétant. J'ai pensé qu'habituee à notre silence, tant de bruit, de rires et de cris avaient pu vous épuiser. Votre état de santé est fragile, bien que meilleur. Vous n'avez pas diné et je vous ai couchée presque sans que vous vous en rendiez compte. Cette nuit, je vous ai entendue parler. Je suis venue. Oh ! continua-t-elle avec un geste rassurant, vous ne disiez rien de compréhensible, des mots sans suite, mais ce n'est pas votre habitude. Votre sommeil était fiévreux, agité. Vers le matin, il est devenu lourd, accompagné de plaintes. J'ai mandé le docteur, je pense qu'il ne tardera pas à venir.

— Mais je ne suis pas malade. Je n'ai rien qu'un peu de fatigue.

— C'est possible, dit M^{me} Larnois avec une douceur qui n'était pas feinte. Pour ma tranquillité, je préfère cependant que le docteur sache à quoi s'en tenir.

Elle regarda la jeune fille d'un air pensif :

— Vous n'êtes pas encore très résistante. Il faudrait avoir la sagesse de doser vos efforts.

Elle rentra dans sa chambre, laissant ouverte la porte de séparation. Danièle entendit les pages d'un livre que l'on tourne avec régularité. Ce bruit monotone la ramena au sentiment du réel.

Contrairement à ses habitudes, elle n'était pas levée. Sa lassitude venait d'un état moral datant de la veille. Saurait-elle se résigner? Tant de songes heureux avaient bercé sa vie de recluse. Une porte ouverte, et ils s'étaient enfuis à tire-d'aile. Ne lui resterait-il donc que l'âpre vertige d'une réalité exempte de la douceur d'aimer? L'aliment nécessaire à son courage de vivre lui faisant faute, aurait-elle l'énergie de puiser en elle seule la force de guérir?

Il faut vouloir. Cela ne s'achète ni ne se donne.

La pensée de son père amena quelques larmes au bord de ses paupières, mais ne suffit pas à détourner le cours de ses idées. Elle avait l'impression que tout lui manquait et ne voyait dans son destin que déception amère. A qui profitaient ses souffrances?

Un remue-ménage dans la cour la prévint de l'arrivée du docteur. Il ne venait pas souvent, mais c'était toujours la même agitation le précédant. Elle entendit son pas rapide sur le gravier, une porte s'ouvrir brusquement. Peu après, il était dans sa chambre. Son visage reflétait l'inquiétude :

— Vous n'êtes pas bien? On me dit que

vous avez de la fièvre. Vous vous plaignez? Où souffrez-vous?

— Je crains, répondit Danièle, qu'on ne vous ait dérangé pour peu de choses.

— Mais encore?

— Je ne peux préciser la cause de mon mal. Il est en moi, ce qu'il atteint n'est pas définissable.

Le docteur la regarda attentivement :

— Nous allons le savoir, dit-il.

Un bref examen le rassura sur ce qu'il redoutait.

— Tout est bien. Je réponds de ce qui me regarde.

Il s'assit près du lit, et, les yeux fixés sur le jardin que l'on voyait au travers des fenêtres :

— Votre dame de compagnie m'a dit au téléphone que vous vous étiez trouvée fatiguée à la suite d'une visite d'amis. Est-ce cela? Ne l'étiez-vous pas auparavant?

— Depuis quelques jours, je n'étais pas très bien.

Danièle parlait bas, cherchant ses mots; une légère hésitation marquait la reprise de ses phrases.

— Je crois que cela atteignait plutôt mon système nerveux. Et puis hier, oui, j'ai eu des amis, mais je les attendais.

— Vous les attendiez, interrompit vivement le docteur, depuis quelques jours?

— Oui, dit Danièle, j'étais donc prévenue. Ce ne fut pas une surprise.

— Et tout de suite après leur départ vous avez ressenti cette fatigue dont M^{me} Larnois s'est alarmée?

— Oui, répondit Danièle d'un ton las.

Un moment de silence passa entre eux. Danièle ne disait mot. Le docteur regardait les arbres du jardin doucement agités par une brise au souffle court. Brusquement il tourna la tête. Ce qu'il vit sur la figure de sa malade compléta sa pensée.

— Il rentre dans ma profession de tout savoir, dit-il avec autorité. Un cœur joyeux est le plus précieux de mes collaborateurs. Il me semble comprendre que le vôtre, en ce moment, m'abandonne; je ne répons plus de rien. Mais je ne suis pas homme à capituler, et, s'il n'est en mon pouvoir de donner au vôtre ce qui lui manque, du moins pouvons-nous voir ensemble à remédier à ce qui l'atteint.

— Ce qui l'atteint est sans remède, s'écria Danièle. Après ce terrible accident, il battait peut-être, je ne le savais pas. Un jour, il s'est mis à palpiter et vivre, et le sentir ainsi en moi me procurait des joies délicieuses. Je ne pouvais penser que sans cela la vie méritât d'être vécue. Mon temps était rempli des plus douces pensées, je ne le voyais plus passer. Je pouvais attendre. Je pouvais souffrir. Rien ne m'atteignait directement. Tout venait à moi à travers un voile bleu plein de soleil, plein de lumière. Petit à petit, ce voile s'épaississant, je ne me voyais plus moi-même. J'en étais arrivée à oublier que j'étais encore une infirme privée de l'usage de ses jambes.

Elle prononça ces paroles sur un ton où respirait toute l'amertume de son âme.

— Mon petit, écoutez-moi. On ne comble pas le vide du temps avec son cœur. Quand on possède, comme vous, un esprit profond, une intelligence ouverte à ce qui peut remplir une existence, la vie de sentiment ne suffit pas. Ah ! défiez-vous des leurre et de l'exaltation de l'enthousiasme. On s'aperçoit, un jour, qu'on s'est laissé aller à rêver de félicités impossibles. Tombant de vos nuages sur vous-même, vous vous blessez cruellement. Je suis le médecin de votre corps, je veux l'être aussi de votre âme : elle le mérite, je la sens supérieure. Vous débutez dans la vie, je ne veux pas que vous partiez sur une illusion remplie de chimères.

A ces mots, Danièle se voila le visage de ses deux mains.

— Bientôt le moment viendra où il faudra rassembler toutes vos forces pour vaincre la destinée, continua le docteur. Nous combattons ensemble. Sans vous je ne puis rien. De votre raison dépend notre victoire, et je la veux complète. Préparez-vous donc maintenant à être en état de subir ce combat d'où vous sortirez en possession de la santé du corps et de l'âme. Mon enfant, songez-y : la santé, c'est la force, et la force fait un cœur bien réglé.

— Mais le vide de ma vie ? murmura Danièle en étouffant ses larmes. J'espérais tant l'avoir comblé !

— Si, méprisant mes conseils, vous vous obstinez à ne vivre que par le cœur, voilà le véri-

table vide de la vie. Si vous refusez à votre intelligence l'aliment qu'elle réclame dans la réflexion et l'étude, vous serez pour toujours condamnée à de stériles agitations, à ces fièvres qui sont la mort de l'âme, à la perte de votre volonté. Mon enfant, croyez-moi, nourrissez votre esprit égaré dans de vaines promesses de joie. A force d'aimer, vous oubliez de penser et de réfléchir. Je vous le dis, un jour viendra où vous sentirez en votre poitrine un souffle fécondant. Votre défaillance se trouvera subitement ranimée et vous regarderez avec étonnement ce qui vous environne, vous demandant comment vous avez pu passer sans voir.

— Mais je voyais, et tout me semblait beau.

— Justement, vous regardiez au travers de ce voile bleu plein de lumière, qui n'était pas la réalité. La vraie intelligence consiste à donner aux choses leur propre valeur. La vie n'est pas faite de beauté seulement, vous en avez la preuve.

— Alors, je dois renoncer au bonheur? Peut-on vivre sans aimer?

— Loin de là. Le principe de la tristesse réside en nous plus que dans les choses. Mon petit, vous aimerez. Sans sortir de votre nature, mais vous transformant de jour en jour, vous connaîtrez que votre âme est capable de renaissance inattendue. Vous saurez aimer, ayant souffert pas l'amour. Croyez à la splendeur du soleil et à la rosée rafraîchissante du ciel. Vous en goûterez un jour les célestes dons.

Prenant une main de Danièle, il ajouta :

— Songez que la recherche de la vie heu-

reuse, c'est la recherche du bien, et qu'on fait son bonheur en s'occupant des autres. Plus tard, je vous l'assure, vous vous épanouirez à votre tour de tout ce que vous aurez donné.

Il se prit à sourire en la regardant.

— Je ne vous quitte pas sans une promesse.

Danièle l'interrogea de ses yeux tristes.

— Vous ferez assez confiance à votre chirurgien pour lui téléphoner vous-même, dans huit jours, le résultat de vos pensées. Préparez-vous, je le veux, à subir prochainement l'opération qui doit vous rendre ce que vous étiez. Il faut que votre cœur ait retrouvé ses forces.

— Mais après? demanda Danièle.

De l'angoisse était dans sa voix.

— Après? dit le docteur. Je n'ai aucun souci pour vous de l'avenir. En ce moment, un nuage voile votre horizon, mais ce n'est qu'un nuage. Je vous ai dit de croire au soleil.

Il fit un geste joyeux et, lui montrant la fenêtre :

— Il est partout, dit-il.

Et Danièle revit les pastilles du soleil se jouant sur le lierre de ses bois, sur l'eau des grands étangs dans lesquels se miraient les arbres au lourd feuillage, dans les plumes multicolores de ses faisans.

Elle resta quelques minutes les yeux clos. Quand elle les rouvrit, le docteur était parti; alors elle se vit évoluant dans le cadre qui avait été pour elle le domaine de la joie, près d'un père dont elle était le sourire. Elle songea à la phrase du docteur :



« On fait son bonheur en s'occupant des autres. »

Dans son cœur blessé, elle prit la résolution d'essayer.

XIV

L'occasion ne devait pas tarder à s'offrir bientôt. Pendant la visite du docteur, la porte de communication entre la chambre de Danièle et celle de M^{me} Larnois était restée ouverte. M^{me} Larnois ne s'était pas montrée. La jeune fille pensa qu'elle l'avait fait par discrétion.

Revivant en pensée ce qu'elle venait d'entendre, elle laissa passer un moment qui lui parut assez long. Elle rêvait à la tâche qu'elle allait essayer d'entreprendre. Donner du bonheur et le donner joyeusement, cela lui paraissait bien difficile quand le fond de son cœur était plein d'amertume. Sur la foi d'une erreur, elle s'était donnée sans réserve; cette erreur d'un jour lui paraissait avoir dévoré sa vie. Le souvenir reste fidèle au premier amour. Elle savait qu'elle n'oublierait jamais Jacques Marden, que sa pensée serait une souffrance dont elle ne chercherait pas à se délivrer, qu'elle

cheminèrait désormais, dans la vie, aux côtés de cette souffrance. Le docteur avait raison : seul le^e souci des autres la sauverait d'elle-même.

Elle aurait voulu se sentir entourée d'une foule ayant besoin de ses soins, lui permettant de brûler ainsi des heures dont elle redoutait la longueur. Mais, hélas ! cette foule désirée se limitait à M^{me} Larnois.

Étonnée de ne pas la voir déjà près d'elle, Danièle l'appela. Ne recevant aucune réponse, elle sonna. Ce fut Lina qui répondit :

— Mademoiselle voudrait se lever, mais M^{me} Larnois est sortie, à peine le docteur venait-il d'arriver. C'est toujours le même homme qui est venu la chercher.

Devant le silence étonné de Danièle, elle ajouta :

— Madame a dit de prévenir Mademoiselle que son absence serait courte.

Et Danièle attendit, intriguée de ce que venait de lui apprendre Lina. Qui pouvait être cet homme dont M^{me} Larnois ne parlait jamais ? Que lui voulait-il ? Il paraissait arriver toujours à l'improviste, et ses visites produisaient un singulier effet sur l'humeur de sa dame de compagnie. Cependant, depuis quelque temps, Danièle la sentait plus près d'elle, faisant effort pour lui chercher des distractions, s'intéressant moins par devoir à sa malade.

Un bruit léger dans la chambre voisine lui fit croire au retour de M^{me} Larnois. Encore une fois, elle appela sans obtenir de réponse. Le temps passait, la visite du docteur avait ranimé

son énergie défaillante. Elle résolut de se lever seule.

Les béquilles étaient à portée de sa main; au pied de son lit, sa robe de chambre. Avec beaucoup de peine, en s'y prenant à plusieurs reprises, elle arriva à se mettre debout. Cela représentait pour elle un véritable succès dont elle se sentait fière. Elle s'enveloppa de sa longue douillette et, à tout petits pas, gagna la salle de bains qui séparait sa chambre de celle de M^{me} Larnois. Elle allait commencer sa toilette quand le même bruit bizarre souleva sa curiosité. Il venait bien de la chambre à côté; elle voulut savoir.

Ce qu'elle vit la laissa debout, clouée entre ses béquilles, muette d'étonnement : M^{me} Larnois était bien là, mais effondrée dans un fauteuil. Son chapeau, ses gants se trouvaient pêle-mêle, jetés sur le lit. Elle, assise, la tête dans ses mains, pliée en deux sur ses genoux, dans une immobilité absolue.

Pendant un instant, Danièle ne sut quel parti prendre. Devait-elle révéler sa présence ou, au contraire, respecter cette peine muette et qu'elle devinait profonde? Sa douceur naturelle redoutait la brusquerie de M^{me} Larnois, mais la sensibilité de son cœur se sentait atteinte d'une souffrance à soulager. Y manquer lui parut une lâcheté.

Elle entra; M^{me} Larnois ne parut rien entendre.

— Madame, dit seulement Danièle.

Alors elle leva la tête. Son regard était sec et brûlant. Elle ne voyait rien que sa douleur.

Danièle s'approcha de quelques pas, toujours maintenue sous le feu de ces yeux ouverts sur une affreuse réalité. Cela l'impressionnait.

— Madame, redit-elle. Qu'est-il arrivé? Vous avez de la peine?

M^{me} Larnois secoua la tête de droite et de gauche, comme si elle mesurait l'irréparable de son malheur; son visage s'altéra encore. Le voilant à nouveau de ses deux mains, elle laissa entendre un gémissement douloureux et profond. Danièle sentit les larmes lui venir aux yeux. Elle ne cachait plus son chagrin sous une enveloppe de rudesse froide, il la dépassait. Elle le montrait nu comme il arrive aux grands blessés dont la pudeur s'éteint sous l'effet de la souffrance.

— Oh! dit Danièle, je voudrais tant pouvoir vous aider.

Cette fois M^{me} Larnois la regarda en face.

— De quoi parlez-vous? s'écria-t-elle d'une voix étranglée, avec un reste de superbe. Que voulez-vous dire?

Mais tout de suite reprise par la réalité, elle se couvrit les yeux d'une main.

— Ah! laissez-moi. Laissez-moi. Oui, je souffre comme une mère peut souffrir dans son cœur, dans sa chair, dans tous ses sentiments. Depuis des mois, je redoutais cette heure. Elle est là, plus cruelle encore que je ne l'imaginai.

Et, se levant, en proie à une exaltation qu'elle ne pouvait contenir, elle se mit à arpenter la chambre.

— Vous doutez-vous de ce que peut être la vie avec, en soi, un serpent qui vous ronge?

On sent que tous les jours il emporte un peu de votre être, laissant chaque fois une incurable blessure. Il arrive un moment où tout est plaie, tout saigne, les forces s'épuisent. C'est cet instant que choisit le destin pour frapper le grand coup. On croit qu'on va mourir, et vraiment la mort n'est rien. Mais, halte-là ! il n'en est pas question, ce serait trop facile. Ce grand coup fait l'effet d'un vinaigre de feu versé à dessein sur vos plaies. Il faut vivre.

Elle avança un fauteuil et y fit asseoir Danièle.

— Vivre, reprit-elle, et pour vivre il faut manger, se vêtir. Il faut songer à toutes sortes de choses indispensables, tandis que la souffrance immuable et diverse vous tient une étroite compagnie, jour et nuit, Danièle. Cependant, on a un cœur, une pensée. On a près de soi un petit être sensible et courageux qui, lui aussi, a sa part, alors on cache son mal comme une honte. On se raidit pour qu'il ne paraisse pas, on se fait une façade. Et, pourtant, je suis mère. Ah ! Danièle, heureux soit votre père, une fille comme vous est un don du ciel !

A ces mots, elle eut un brusque sanglot. S'asseyant près de la jeune fille, sur une chaise basse, elle contempla longuement son doux visage inondé de larmes qu'elle ne retenait pas. Elle lui prit la main.

— Ma petite enfant, continua-t-elle — et sa voix avait des inflexions tendres, — j'ai compris près de vous les joies de l'amour maternel, ces joies m'ayant toujours été refusées. A vous voir, à vous entendre, à surprendre vos regards

si délicatement expressifs, mon cœur se fondait. J'aurais voulu vous prendre dans mes bras, vous serrer sur mon cœur, vous dire les mots très doux dont une mère est prodigue pour son enfant bien-aimé. Quand je vous voyais souffrir, et toujours si raisonnable, un flot de tendresse me soulevait. J'aurais aimé que vous le sachiez.

Elle lui embrassa la main et, la mettant contre sa joue, garda un instant de profond silence.

— Mais toujours, dit-elle enfin, entre vous et moi, une image se dressait : celle de mon fils. Il paralysait mes élans, glaçait mon cœur. Ecoutez-moi, Danièle : j'ai un fils.

« A dix-huit ans, j'épousai un homme que je n'aimais pas, mais j'étais sans famille, sans fortune. On me montra l'avantage d'avoir un foyer, une situation établie. J'essayai d'être une bonne épouse. A vingt ans, mon mari m'abandonna avec un bébé de quelques mois. En l'attendant, je croyais posséder le bonheur. Je songeais que ce petit être allait me donner tout ce que j'avais désespéré de connaître et je lui vouais déjà, en mon cœur, un amour sans limites.

« Je le mis au monde dans des circonstances douloureuses. Mon mari se lançait dans des affaires assez troubles. Il restait de moins en moins chez lui. Je le savais attiré par une femme de réputation douteuse. Que m'importait, j'avais un fils. Je ne vivais que pour lui.

« Cent fois le jour, cent fois la nuit, j'allais près de son berceau. Je contemplais ses formes

fragiles, infiniment gracieuses. Je lui tenais des discours mêlés d'espoir et de joie.

« Quand nous nous trouvâmes seuls, lui et moi, il fut mon courage. Je marchais dans la vie, les yeux braqués sur lui. Rien ne me coûtait. Pour lui donner le nécessaire, le superflu, j'étais prête aux plus durs travaux. Je devais gagner son pain et le mien. Je le faisais avec joie. Il me semblait que, plus tard, cela nous lierait davantage, qu'il ne m'en aimerait que mieux. Ses premiers pas, ses premiers sourires furent pour moi des heures bénies. »

Sa voix s'étrangla, mais elle se reprit et continua :

— Il grandit, et, à mesure qu'il se développait en force et en intelligence, je constatais cette chose horrible : mon fils ne m'aimait pas. Il me haïssait. J'essayais, par tous les moyens, de gagner sa tendresse. Hélas ! je me heurtais à un cœur desséché. Il n'avait pas de mots assez amers, assez cinglants pour me blesser. Quand il sentait son but vraiment atteint, il saluait sa victoire d'un petite rire qui m'achevait...

« Danièle, dans sa tombe, votre mère doit tressaillir de joie en voyant ce que vous êtes. Moi, je fais mon enfer sur cette terre. »

Et, comme Danièle essayait de lui faire entendre sa pitié :

— Pas un mot, dit-elle. Vous ne sauriez trouver une parole qui me fît du bien.

Après un instant de réflexion, elle poursuivit :

— La situation entre nous devint si douloureuse que nous fûmes obligés de nous séparer,

Il était délicat de santé. Malgré ses dix-huit ans, je le confiai, sur l'avis d'un médecin, à un camp de naturalistes qui vivaient en pleine montagne des Maures, au sein d'une campagne embaumée et sauvage, sous un ciel lumineux. Je pensais que cette vie près de la nature, entouré d'êtres simples et bons, le ramènerait à des sentiments normaux.

Elle resta quelques instants pensive.

— Oui, reprit-elle — et une certaine douceur détendait sa physionomie, — en arrivant ici, j'ai vécu de cet espoir. Je me disais qu'il était impossible que cet enfant, si tendrement élevé, demeurât inaccessible à cette chose très simple en vérité qu'est l'amour maternel. Un petit chat aime sa mère, se réfugie près d'elle, joue avec elle... Mon fils ne m'aimait pas !

Des larmes commencèrent à couler le long de ses joues.

— Peu de temps après notre arrivée ici, j'appris par un des naturalistes vivant au camp des Saulniers, là où était Hugues, qu'il entretenait une correspondance suivie avec un homme de Marseille chez lequel il allait fréquemment. Cet homme circulait beaucoup dans les campagnes. Il entraînait mon fils dans ses randonnées. J'allai au camp. Je vis Hugues. J'essayai de savoir.

« Je ne puis vous dire ce que fut pour moi cette journée. En revenant, j'enviais le sort des mères qui reçoivent le dernier soupir d'un fils adoré. Je croyais être descendue au fond de la souffrance.

« Danièle, cet homme vient d'être arrêté pour

assassinat et vol dans une riche propriété des environs de Toulon. Hugues est accusé de complicité. Depuis hier, il est sous les verrous. C'est ce qu'on est venu me dire ce matin. »

Elle regarda fixement la jeune fille.

— Vous savez tout. A partir de cette heure, je n'ai plus de fils. Mon cœur est mort pour avoir trop battu. La pensée de toute ma vie a cessé d'être.

Mais Danièle, essuyant son visage humide de larmes :

— Non, Madame, s'écria-t-elle avec élan. Vous n'avez pas le droit de parler ainsi. C'est peut-être maintenant que votre enfant a le plus besoin de vous. Il faut essayer de le sauver.

— Pouvez-vous arracher un pendu à la corde qu'il s'est passé autour du cou ?

— Oui, si la mort n'a pas encore fait son œuvre.

— Moi, je n'ai plus de forces. Je suis épuisée. Tout est inutile. Que le destin s'accomplisse.

— La vie est une lutte pour soi et contre soi, mais surtout pour les autres. Ne voulez-vous pas que je vous aide ?

— Pauvre enfant ! N'avez-vous pas compris que tout est perdu pour lui et pour moi ?

— Je crois que tout commence, au contraire. Laissez-moi vous aider, nous avons tant besoin l'une de l'autre !

M^{me} Larnois la regarda avec un pauvre visage qui livrait enfin son âme douloureuse.

— Voyez-vous, dit Danièle : il faut sortir de soi en s'occupant des autres. Je viens

d'apprendre que c'est le seul moyen de ne pas sombrer au premier écueil. Madame, aidez-moi à guérir. Nous sauverons votre fils.

Sans répondre, M^{me} Larnois lui prit une main qu'elle caressa doucement. Elle pleurait en silence.

— Ma petite enfant, murmura-t-elle enfin. Pourquoi ai-je attendu si longtemps? Je ne suis plus seule. Il était entre nous; maintenant, nous serons deux pour lui.

XV

A partir de ce jour, l'intimité de M^{me} Larnois et de Danièle fit encore des progrès. M^{me} Larnois parlait avec réticence de sa vie passée. Danièle comprenait, en l'écoutant, le caractère fermé de sa dame de compagnie, et ce qu'elle ne disait pas lui en apprenait plus encore. Elle n'insistait pas, la laissant venir. Sous la rude écorce se révélait un cœur très tendre, mais qui s'en cachait comme d'une faiblesse.

Le docteur de Lignerolles n'était pas resté longtemps sans revenir près de sa malade. Tout de suite, Danièle lui avait parlé de ce qui déchirait la vie de M^{me} Larnois.

— Il faut sauver ce garçon, lui dit-elle. Je sens que je ne connaîtrai la paix qu'à ce prix.

— La paix? répliqua le docteur, et la paix dans la joie. C'est ainsi que je la comprends.

Danièle fit une moue :

— La joie viendra peut-être à son heure. En l'attendant, que dois-je faire?

— Tâchez de m'avoir les noms des magistrats chargés de cette procédure. J'ai des amis à Toulon. J'userai de mon influence. Comptez sur moi.

— Et, en supposant que nous le sauvions d'une peine quelconque, que ferons-nous de lui?

Le docteur la regarda avec une lueur malicieuse au fond des yeux.

— Après? dit-il, voilà votre grand souci, pour vous et pour les autres. Mais, mon petit, pourquoi vous en tourmenter? Je vous vois, en ce moment, très occupée de cette affaire. J'en suis heureux. Je vois que vous le faites sans efforts, guidée par votre bon cœur. J'en suis plus heureux encore. Après?... après?... les événements nous aideront peut-être pour lui, comme pour vous. Tout s'arrange.

Aussitôt après son départ, Danièle avait appelé M^{me} Larnois pour la mettre au courant de ce que le docteur venait de dire. Elle décida qu'elle irait le lendemain à Toulon. Elle ne pouvait et ne voulait voir son fils. Son déplacement avait un autre but : le sauver.

Elle partit à l'aube, le jour suivant. Danièle l'attendit anxieusement toute la journée. Le soir la ramena nerveuse et fatiguée. On recher-

chait les preuves de la culpabilité de son fils. Si on en trouvait une, il risquait les peines les plus sévères : le bague, la mort. Lui niait tout, mais son complice affirmait avoir eu besoin de son aide. Pour comble de malheur, il avait quitté le camp des naturistes deux jours avant le crime et ne pouvait donner un emploi de son temps. Cependant il se défendait farouchement et sans défaillance. Cela laissait à penser.

M^{me} Larnois n'avait pas essayé de le voir, mais son avocat se chargeait de lui dire sa pensée douloureuse. Elle rapportait les noms demandés par le docteur.

Le soir même, Danièle les lui envoya dans un mot tout rempli de l'angoisse dans laquelle elles vivaient. La réponse ne se fit pas attendre.

CHÈRE PETITE AMIE,

Je suis appelé à Toulon par une urgence et en profiterai pour m'occuper de ce qui concerne M^{me} Larnois. Ayez confiance. Je ne connais pas personnellement l'avocat dont vous me parlez, mais nous avons un ami commun qui m'est très cher. Je tâcherai également de voir le jeune homme en question. Son cas m'intéresse. Il est psychologique et physiologique. Vous avez eu raison de me donner les détails de sa vie. Il y a là quelque chose dont nous devons tirer parti. Je passerai vous voir après les fêtes. D'ici là rien ne presse.

— On désire toujours vieillir, dit M^{me} Larnois après avoir écouté la lecture de cette lettre. La vie vous pousse. Que l'on aille au-devant du bonheur ou du malheur, on attend toujours quelque chose; même dans les périodes étales,

on a la curiosité de l'avenir. Peu de personnes savent profiter des heures heureuses.

Et les jours passèrent...

Le soleil fit un joyeux début de janvier aux hivernants de la Côte d'Azur. La beauté du ciel, l'éclat dont il paraît toutes choses, mirent de la gaieté dans les cœurs, des rires dans l'air léger. Il semblait que l'année s'annonçât bonne pour tous.

M. Guibert vint passer quarante-huit heures près de sa fille. Il ne pouvait disposer de plus de temps, ayant des rendez-vous urgents qui l'appelaient à l'étranger. Il constata avec bonheur les progrès de Danièle, voulut sortir avec elle. Il l'emmena en voiture le long de la Corniche d'Or, parmi les pins, les géraniums roses et les mimosas en fleurs.

L'entente affectueuse qui régnait entre M^{me} Larnois et sa malade parut le remplir d'aise. Cette dernière n'avait pas voulu que Danièle troublât un séjour aussi court par la révélation du drame qui assombrissait sa vie. Il partit donc heureux, plein d'espoir, songeant au moment, dont la perspective le ravissait, où il ramènerait sa fille en Touraine.

Depuis leur première visite, les Marden n'étaient plus revenus.

Danièle ne le désirait pas. Son cœur portait le deuil. Enseveli dans ses funèbres voiles, il y trouvait un apaisement triste, mais non exempt d'amertume. Elle essayait de penser à elle le moins possible, comparant son sort à celui de M^{me} Larnois, arrêtant ses rêveries là où son

« moi » revenait. Il ne lui plaisait plus de quitter le jardin de l'hôtel. Elle avait le sentiment que s'agiter ne faisait qu'agiter sa peine, en la rendant encore moins supportable. L'intimité du jardin était favorable aux confidences de M^{me} Larnois. En l'écoutant, Danièle oubliait sa propre misère.

Cependant, par une journée très pure et lumineuse, sa dame de compagnie lui proposa de l'emmener à la plage.

— Nous reprendrons contact avec la mer, dit-elle. Vous l'aimez bien.

Danièle songea avec angoisse à tous les souvenirs qui allaient être réveillés, d'autant plus déchirants qu'ils avaient été doux. Ainsi se fait l'équilibre des choses. Les grandes joies se payent de grandes souffrances. Elle accepta cependant.

La plage était presque déserte. Quelques groupes disséminés ici et là, comme en plein été, se chauffaient au soleil. Des enfants jouaient au bord de la mer transparente.

Très vite, Danièle aperçut les Marden. Ils étaient, avec des amis, assis en rond sur le sable. En la voyant, Jacques se leva et vint au-devant d'elle.

— Je pensais à vous, dit-il. Nous sommes venus ici tous les jours, espérant vous y rencontrer.

— La mer me faisait un peu peur.

— Vraiment? Que lui reprochez-vous? Regardez-la. N'est-elle pas douce et câline?

— Je sais qu'à cette époque il ne faut pas s'y fier, ses changements sont brusques. Il suf-

fit d'un rien pour les faire naître. La Méditerranée est trompeuse.

Jacques alluma une cigarette, en tira quelques bouffées dont il suivit, du regard, les nuages bleus, vite dissipés.

— On la dit trompeuse, répondit-il enfin. Mais il faut connaître ses raisons profondes, ses courants, les vents qui, tour à tour, la déchaînent ou l'apaisent. Elle n'est qu'une nappe d'eau dont nous, marins, tenons un compte relatif.

— Evidemment, répliqua Danièle, il faut savoir larguer sa voile selon le vent. Malheureusement pour moi, je suis malade et n'ai pas la résistance des gens bien portants. Je sens les coups de mistral et ne sais y parer comme il convient. C'est une habitude à prendre. A moins que, la santé revenue, les vents ne m'épargnent. J'ai entendu dire que tout arrive à la fois.

— Vous auriez tort d'en douter, dit M^{me} Larnois, jusqu'alors silencieuse. Vous êtes si jeune. Vous devez tout attendre de la vie. Encore faut-il que le mari que vous choisirez soit digne de vous, ajouta-t-elle après une légère pause, et je ne connais qu'une Danièle.

Danièle rougit. Au même instant, Marianne de Sassy, qui depuis un moment ne les quittait pas des yeux, se leva d'un bond, et, s'approchant de leur petit groupe :

— C'est ainsi que vous pensez à nous rejoindre, cria-t-elle avec pétulance. Vous faites bande à part, au lieu de venir hurler avec les loups. Cela complèterait bien, pourtant, notre

chœur. Ohé! appela-t-elle. Venez tous. On a besoin de vous!

Danièle, allongée, se vit entourée d'une bande joyeuse. Il y avait Catherine et Françoise Marden, deux de leurs amies et un jeune homme de l'âge de Jacques.

— Holà! vous autres, continua Marianne, après avoir présenté les nouveaux venus, il s'agit de remettre sur le sable la grave question en cours. Qui de vous trouvera la meilleure définition de la vie? Vous, Madame? dit-elle en s'adressant à M^{me} Larnois.

— Oh! moi...

Et, après un instant de réflexion:

— Une partie de cache-cache avec le bonheur.

— Une éternelle mésalliance,... dit à son tour l'ami de Jacques.

— Dieu! que vous êtes déprimants! s'écria Marianne. Et vous? vous?

— Hum! dit Jacques. Mettons un jour de brume traversé de rayons.

— Là, riposta Marianne en lui jetant un regard très tendre, je préférerais le contraire.

— Pourquoi? répliqua Jacques. On apprécie davantage ce qui vous est donné au compte-gouttes.

— Mais toi, Marianne? dirent à leur tour les sœurs de Jacques. Tu fais parler tout le monde. Quelle est ta définition?

— Moi?... Un fox-trott. Un délicieux fox-trott.

— Avec ou sans danseur? demanda le nouvel ami de Marden, légèrement ironique.

— Avec, naturellement, pourvu qu'il danse bien.

— Sinon ?

— Sinon, je te change. Rien n'est plus simple. Ah ! qu'il est amusant de vivre !

Le rire de Marianne fusa dans l'air pur.

— Danièle n'a pas encore parlé, dit alors Catherine Marden. Que va-t-elle nous dire ?

— C'est très difficile, répondit sérieusement Danièle. La vie n'est pas un jeu. La vie, c'est quelque chose de très grand ou... de très petit, suivant les êtres.

Elle se dressa sur un coude, et, les regardant tous :

— C'est une route remplie de pièges qu'on ne devine pas. On essaye d'aller droit, mais, tous, nous avons un bandeau sur les yeux.

— Moi, je vois clair, s'écria Marianne, et, pour peu que mon danseur m'aide, je suis sûre de ne pas faire de faux pas.

A nouveau, elle fixa sur Jacques un regard étincelant.

— A moins, dit l'ami de Jacques, que vous ne le fassiez à deux. Alors, la catastrophe compte double.

— Vous..., reprit Marianne en le menaçant du doigt.

— Il est vrai, soupira-t-il, il y a catastrophe et... catastrophe. J'avoue pourtant qu'en votre compagnie...

— Halte-là ! coupa Jacques en se levant brusquement. Nous déraillons. N'oublions pas que c'est demain le grand départ.

Il tendit une main à Danièle :

— Cette fois-ci ce sont de courtes vacances. Mais nous reviendrons. L'escadre mouillera à Villefranche pour les fêtes du Carnaval. Si je peux, je viendrai vous dire un petit bonjour. A moins que je ne sois en croisière, auquel cas notre revoir est remis à l'été peut-être. Serez-vous encore là? demanda-t-il sur un ton d'aimable politesse.

Danièle fit un geste évasif. Son avenir lui paraissait, plus que pour tout autre, incertain.

Ils s'éloignèrent, joyeux, accompagnés par le rire cristallin de Marianne.

— Cette jeune fille est fort gaie, dit M^{me} Larnois après un moment de silence, et pourquoi ne le serait-elle pas? Tout paraît lui sourire.

Elle hésita un peu avant de continuer :

— On la dit fiancée à M. Marden, mais, d'après ce que j'ai compris, il n'y a rien d'officiel.

Danièle fit un geste qui voulait dire beaucoup de choses. Son regard triste errait sur l'horizon nu, rien n'en troublait la ligne pure. Les bleus du ciel et de la mer se confondaient. Le soleil entre eux projetait ses rayons d'or. Un nuage passa et tout devint sombre.

M^{me} Larnois attendait une réponse qui ne vint pas. Alors elle se leva à son tour.

— Rentrons, voulez-vous?

Et, pendant qu'elle aidait Danièle à se redresser :

— Chaque pas, dans la vie, nous mène vers l'imprévu. Je ne peux croire qu'il soit toujours mauvais. Pour moi, personnellement, j'ose espérer de l'avenir, bien que l'heure soit angois-

sante. Sans vous, je ne connaîtrais pas le docteur. S'il sauve mon fils, je verrai là un enchaînement de faits providentiels. Danièle, croyez-moi, il ne faut pas douter.

XVI

En arrivant à l'hôtel, Lina leur apprit que le docteur avait téléphoné qu'il passerait dans l'après-midi. M^{me} Larnois changea de visage. Dans les heures qui suivirent, elle eut peine à réprimer son impatience. Le moteur d'une auto la précipitait à la fenêtre. Pour se donner une contenance, elle prit son tricot, n'en fit pas dix mailles. A tout instant, elle se levait, s'asseyait, quittait son fauteuil pour une chaise, ou le contraire.

Quand elle entendit sa voix, elle se dressa tout d'une pièce :

— Danièle, je crois préférable de vous laisser avec le docteur. Il parlera peut-être plus si je ne suis pas là.

Elle disparut comme il entraît.

— Vous êtes seule? demanda-t-il en jetant autour de lui un regard circulaire.

Sur la réponse affirmative de Danièle, il s'assit.

— Je n'ai rien à vous annoncer de bien encourageant. J'ai vu M^e Barillet, l'avocat de votre jeune homme. De lourdes charges pèsent contre lui, et la défense n'a pas beaucoup d'espoir; cependant, il compte toujours sur l'imprévu de la dernière heure. Le jeune Larnois nie tout avec une énergie farouche. Il demeure impénétrable quant à l'emploi de son temps... Il n'ignore pas qu'il joue sa tête.

Le docteur garda un instant de silence.

— J'ai pu le voir, continua-t-il, grâce à la complaisance de son avocat. Il y a quelque chose dans ce garçon que je n'arrive pas à comprendre, et cela me trouble. La jeunesse m'intéresse. J'ai un fils de dix-sept ans qui est le rayon de ma vie. Je tâche de le comprendre. Je voudrais qu'il trouvât en moi plus qu'un père, un ami. Jusqu'à présent, j'ai eu toute sa confiance. Pourquoi tout est-il clair pour certains êtres?

— Mais enfin, questionna Danièle, quelle impression avez-vous ressentie en voyant ce jeune homme?

Le docteur haussa les épaules.

— Difficile à définir. Physiquement, c'est un garçon grand et maigre, un nerveux. Il a des yeux superbes et intelligents, mais un regard inquiet, exalté, trouble par instants. En me voyant entrer, il est resté immobile devant moi, comme plongé dans la stupeur, puis il m'a fouillé de ses yeux, me cherchant à travers moi-même. Il ressemble à sa mère, avec une mâchoire terriblement volontaire. Il me paraît avoir en lui, à doses égales, les éléments de

bien et du mal. Je le crois capable du meilleur et du pire.

« M^e Barillet m'avait annoncé comme un médecin chargé de reconnaître les circonstances atténuantes. « Je pense, m'a dit le jeune Lar-
« nois, avoir des tares héréditaires, mais je
« prends la responsabilité de mes actes, bien
« que je ne me sois pas fait ce que je suis. »
J'ai voulu le questionner sur ses parents. Il est resté muet. « Savez-vous, lui ai-je dit, que
« vous risquez votre tête? » Il a baissé les yeux et jouait avec ses mains, machinalement.
« Qu'importe, a-t-il murmuré, la vie est peu de
« chose et mourir est très court. » J'ai essayé de l'attendrir sur sa mère. Il a pris un air froid. Brusquement, il donna bride à sa fougue.
« Pourquoi, s'est-il écrié, existe-t-il, dans le
« monde, des êtres à qui tout manque, dès leur
« naissance? Ce qu'ils entreprennent échoue tou-
« jours. Je suis probablement d'une race de
« niais ou d'inutiles, incapables de jeter en
« terre un seul germe qui prenne vie. Cepen-
« dant, en moi, je sens couvrir un feu ardent.
« Me dévorera-t-il avant que j'aie le temps de
« me trouver moi-même? »

« Je l'ai grondé de son incrédulité, continua le docteur. Il m'écoutait avec une attention sérieuse et concentrée qui ne m'a pas déplu. En partant, j'ai voulu revenir sur cet emploi du temps qui reste dans les ténèbres. Il a observé un mutisme complet. J'ai cependant le sentiment qu'avec un peu d'habileté de ma part... »

Le docteur se tut et resta pensif.

— Pourquoi n'avez-vous pas insisté? fit Danièle. Peut-être, à vous, aurait-il dit ce qui peut le sauver.

— Il ne faut rien brusquer. Je serai obligé de retourner à Toulon pour mon malade. Je reverrai notre jeune homme.

Il se frappa le front du doigt.

— Je trouverai la fissure par laquelle nous arriverons à la vérité.

Puis, regardant Danièle :

— A votre tour. Dites-moi : comment êtes-vous?

— J'essaye de ne plus penser à moi. En ce moment, je n'ai pas beaucoup de mérite.

— J'ai l'impression que, de longtemps, les occupations ne vous manqueront pas. Mais il ne faut pas perdre de vue votre santé. Je vous ai promis de vous la rendre. Dans une huitaine, si vous le voulez, nous tenterons la dernière opération. Il n'y a aucun intérêt à attendre, maintenant.

Au moment où il se levait pour partir, M^{me} Larnois entra. Elle avait pleuré, ses yeux étaient rouges. Devant le docteur, elle se tenait rigide, l'interrogeant de toute la force de son regard. Il eut pitié.

— Votre fils, Madame, n'est pas un assassin. J'en ai la conviction.

Il la toisa un instant, en psychologue averti qu'il était.

— Il vous ressemble, dit-il, mais son expression m'inquiète.

Attentivement il la fixa encore de son regard pénétrant et, brusquement, eut un geste.

— Cela pourrait être..., dit-il, comme se parlant à lui-même.

Et, s'adressant à M^{me} Larnois :

— Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?

— Deux mois, environ.

— L'avez-vous trouvé normal ? Rien en lui ne vous a paru surprenant ?

M^{me} Larnois réfléchit avant de répondre. Elle hésita un peu :

— Il était nerveux, dit-elle enfin, très irritable.

Le docteur se frotta les mains.

— Tout concorde. Je serais bien étonné de me tromper. Me voilà sur la voie ; cela va m'obliger à retourner à Toulon sans délai, mais je veux mettre cette affaire au clair, le plus rapidement possible.

— Ne nous quittez pas sans nous faire partager votre espoir, demanda Danièle en le voyant se diriger vers la porte.

Il sourit.

— Patientez, dit-il. Je vous promets de ne pas vous laisser longtemps sans nouvelles.

... Quelques jours s'écoulèrent sans que l'on entendît parler de lui. Il arriva un soir après le dîner. M^{me} Larnois et Danièle venaient à peine de regagner leurs chambres.

— Je n'ai qu'un instant, dit-il. Je reviens de Toulon, mais je veux être le premier à vous annoncer une chose heureuse.

« Je sais où était votre fils le jour du crime. J'avais demandé à M^e Barillet de me laisser seul avec lui. Il m'a tout avoué. Je dois dire que cette confiance lui fut arrachée par le médecin

qu'il ne pouvait tromper, il s'en est vite rendu compte.

« Je n'ai, du reste, rien à vous cacher, poursuivit le docteur en lisant l'effroi sur le visage de M^{me} Larnois. J'avais été surpris, lors de ma première visite à votre fils, de son regard étrange, fixe par moment, trouble à d'autres, de ses pupilles dilatées. Je n'y aurais peut-être pas prêté toute l'attention voulue si je n'avais été à même de vous le comparer. Il vous ressemble, il a vos yeux. Ce qui est chez vous physiologiquement normal ne l'est pas chez lui. Ce contraste m'a frappé, j'en ai cherché la raison.

« Tout de suite j'ai pensé qu'il devait s'adonner à la drogue. Il en avait tous les symptômes. Ce regard, cette irritabilité, son nervosisme. Je lui ai posé la question, à brûle-pour-point. Il n'a pu nier. Je l'ai alors confessé. Le jour du crime, il fumait l'opium à Toulon même. Il n'a jamais voulu me dire où. Mais la Justice, que j'ai prévenue, le trouvera sans peine... et cela le sauvera.

« L'homme qui l'a dévoyé à ce point a tué pour voler et il volait pour fumer. Votre fils ne manquait pas d'argent, mais il n'a jamais voulu en prêter à cet individu qui l'a accusé pour se venger. »

— Mais enfin, dit M^{me} Larnois, pourquoi gardait-il si jalousement ce secret?

— Ah! voilà! reprit le docteur. J'en étais, comme vous, intrigué. Votre fils, Madame, n'est pas dénué de sens moral. L'argent qu'il recevait, il le tenait de vous, c'était le fruit de votre

travail. Il concevait une grande honte de l'emploi qu'il en faisait. « Alors? lui ai-je demandé. — Je voulais goûter à tout, m'a-t-il répondu. Au début, je le faisais par curiosité, et je me suis laissé prendre. Je me méprisais chaque fois un peu plus en songeant à ma mère. »

— Pour quelle raison ne veut-il pas dire où il faisait usage de cette affreuse drogue? demanda Danièle.

— Là, encore, je l'ai poussé dans ses retranchements. « On m'a fait confiance, m'a-t-il dit, et je ne trahirai jamais. » On le saura tout de même, continua le docteur, probablement par l'assassin en personne. M^e Barillet a son idée là-dessus. Il a le moyen de le faire parler. Mais vous, Madame — et le docteur jeta à M^{me} Larnois un regard sévère, — pourquoi laissez-vous votre fils dans l'inaction? C'était coupable à vous. Un jeune homme de son âge doit travailler, gagner lui-même sa vie. Le désœuvrement fut son premier guide.

— Docteur, le père de mon fils était tuberculeux. J'ai élevé mon enfant, poursuivie par la hantise de le voir atteint de la même maladie. Mais il a fait de bonnes études. Il possède ses bachots et venait de terminer son droit quand il a été pris d'une sérieuse crise d'anémie. Pour la combattre, j'ai cru bien faire en le confiant à ce camp de naturalistes dont on m'avait vanté la situation.

Le docteur se leva, prit les mains de M^{me} Larnois et de Danièle.

— Allons, dit-il, bon courage. Un mal peut

sauver d'un mal plus grand encore. La leçon portera ses fruits, n'en doutons pas.

Il les laissa toutes deux absorbées dans leurs pensées. Celles de M^{me} Larnois se teintèrent d'une espérance douce à son cœur. La soirée s'acheva sur cette heureuse détente.

Danièle employa les jours qui suivirent à se préparer à la dernière opération dont elle attendait sa guérison complète. Sage et courageuse toujours, elle mit de l'ordre dans ses affaires, fit autour d'elle quelques présents dictés par son cœur sensible et bon. Il fallait tout prévoir. Elle se sentait prête à mourir ou à vivre. L'abandon de Jacques Marden avait anesthésié ses sensations. Un grand détachement des choses était en elle.

Un matin bleu et tendre de janvier, frais encore, mais déjà imprégné de molles senteurs, elle pénétra pour la seconde fois dans la salle nue de la clinique où l'attendait son chirurgien entouré de ses assistants.

XVII

Le soleil de juin pesait lourdement sur la Touraine. Le parc, aux arbres centenaires, paraissait assoupi de chaleur. Pas une ride ne ternissait l'eau des étangs. Pas une brise n'agitait les arbres aux lourds feuillages. L'eau, l'air, la nature, tout était figé. Une biche vint se désaltérer. Elle entra dans l'étang jusqu'aux jarrets et, avant de boire, regarda, sous elle, sa fine image comme dans un miroir. Elle déranga une poule d'eau et ses poussins, qui s'enfuirent en laissant derrière eux un imperceptible sillage.

Les rosiers, accrochés aux balustres des communs, pendaient, presque flétris sous la brûlure du soleil, mais, dans les bois, les tulipes rouges et jaunes ouvraient tout grands leurs pétales, offrant au dôme d'ombre les coupes épanouies de leurs fleurs.

Soudain, le roulement assourdi d'une auto ébranla le profond silence, la biche redressa une tête étonnée, regarda autour d'elle, et, lentement, sans imprimer de brisure à la glace unie de l'eau, regagna l'abri paisible de la forêt. Elle disparut dans un taillis. Les roseaux recueil-

lirent les poussins noirs aux becs de corail, et tout retomba dans la même immobilité. Cependant, le roulement de l'auto se fit de plus en plus sensible; à différentes reprises, un klaxon déchira l'air; alors les jardiniers, travaillant parmi les fleurs ou dans les bois, s'interpellèrent.

— Voilà M^{lle} Danièle! crièrent-ils joyeusement.

De la maison, les domestiques répondirent. Ils quittèrent leurs occupations avec des visages heureux pour aller au-devant de la voiture engagée dans la longue avenue bordée de bois épais.

Après deux ans d'absence, Danièle revenait enfin chez elle, guérie, disait-on, mais ils voulaient tous voir si le mal n'avait pas trop changé la fée du domaine, qui leur était rendue.

M. Guibert descendit le premier et sa fille tout de suite après. Elle alla de l'un à l'autre, les mains tendues, si émue que pas un son ne sortit de ses lèvres. Assez lente dans ses mouvements, le regard plus grave, mais jolie comme elle ne l'était pas encore avant de manquer de mourir. De l'accident, il ne restait pas trace. Vivement elle gagna son appartement.

Un peu déçus, les braves gens retournèrent à leurs travaux.

— De corps, c'est bien elle, peut-être un peu plus grande. Mais sera-t-elle aussi gaie? Sa voix, son rire, on les entendait partout, dit l'un d'eux, traduisant la pensée des autres.

Ils se remirent à leur tâche, le front soucieux.

Pendant ce temps, Danièle prenait posses-

sion de sa chambre. Son père venait de l'y accompagner. Il avait peine à contenir sa joie.

M. Guibert était un homme entre deux âges, grand et fort. Une courte barbe noire encadrait une figure expressive. Il avait le front haut et très découvert, des cheveux noirs. L'accident de sa fille les avait traversés d'une mèche blanche. Les yeux gris et bien fendus étaient à la fois perçants et doux. On sentait en lui l'homme d'affaires et le chef, mais aussi un père très tendre. Le rétablissement de son enfant, comblant ses vœux les plus chers, lui donnait une jeunesse qu'il croyait avoir perdue à jamais.

Assis dans une bergère ancienne, il contemplait, sans se lasser, la silhouette gracieuse de Danièle. Elle promenait autour de sa chambre des regards doux et émus. Tendrement, elle passait ses mains sur les meubles, ne se contentant pas de la vue pour reprendre possession des choses qu'elle aimait. Elle allait de l'un à l'autre, les examinant, comme si elle les voyait pour la première fois, les caressant du bout des doigts.

Son appartement, composé d'une chambre et d'un boudoir, occupait une aile du premier étage. Il était meublé en ancien, un Louis XVI très pur. Les murs étaient recouverts de boiseries de la même époque, ornées de quelques œuvres de maîtres.

— Ma fille est bien sérieuse, dit brusquement M. Guibert. Je m'attendais à plus de joie.

Il avait en horreur les larmes, les effusions

sentimentales et un excès de sensibilité, bien que très sensible lui-même.

— Votre fille a vieilli, répliqua Danièle avec gaîté en se remettant promptement de son trouble. Les années qui viennent de s'écouler comptent double, ne l'oubliez pas.

— On prétend que rien ne s'efface plus vite que le souvenir de la souffrance physique.

— Je vous le prouverai bientôt, répondit-elle, mais je ne puis vous assurer de redevenir ce que j'étais.

— M'en donneras-tu la raison?

— On apprend beaucoup de choses sur une civière. J'ai eu le temps de faire, à mes dépens, de sérieuses expériences. Père, je ne me marierai pas.

— Qui t'a blessée? demanda M. Guibert en se levant tout droit.

— Peut-être un homme, peut-être mon imagination, peut-être un rêve, répondit gravement Danièle. Il ne faut en vouloir à personne, c'est ainsi que l'on apprend à vivre. Ne vous en plaignez pas, nous ne nous quitterons plus.

— Mais je veux ton bonheur, s'écria M. Guibert, et je veux de la joie près de moi. J'ai toujours espéré qu'un jour des cris d'enfants rempliraient notre grande maison...

— Et si je n'étais plus de ce monde? interrompit Danièle avec un sourire amer.

Mais, recouvrant aussitôt une apparence de gaîté :

— Nous nous entourerons des enfants des autres, cela reviendra presque au même.

— Tu es bien jeune pour parler ainsi, et je

compte sur un peu de temps pour me rendre ma Danièle d'hier. En attendant, que ferons-nous de ta M^{me} Larnois, à son retour de Toulon?

— Que ferons-nous surtout de son fils, car il sera bientôt libre?

— Je me charge de lui, dit M. Guibert en se rasseyant. J'en ai parlé avec le docteur de Lignerolles. Ce garçon a été élevé par une mère égoïste et jalouse de sa tendresse. Il y a eu entre eux une mésentente qui l'a éloigné d'elle, mais il n'a pas un mauvais fond. Il vient de recevoir une sévère leçon, a eu peur, et ne demande qu'à s'amender, mais il a besoin de se sentir sous une tutelle masculine. Je crois qu'il respectera l'énergie, l'excès de tendresse de sa mère lui apparaissant comme une faiblesse qu'il méprisait. Il fallait mener cet enfant avec autorité et ne rien lui passer.

Danièle s'était assise en face de son père.

— Nous en ferons un homme comme vous, dit-elle, et sa mère, que nous garderons près de nous, connaîtra enfin les joies de l'amour maternel récompensé.

— C'est un projet, répliqua-t-il. Nous en bâtirons peut-être d'autres. En attendant, je te laisse, quelques ordres à donner.

Avant de sortir, il alla près de sa fille et, lui prenant le menton, la regarda dans les yeux.

— Et tes amis Marden? demanda-t-il... Tu m'en parlais beaucoup dans tes lettres. Ne les as-tu pas revus?

Danièle se troubla, le feu lui monta au visage.

— J'ai reçu une carte de Jacques, un peu

avant son départ pour une croisière. Il ne me disait pas grand'chose.

Elle hésita un instant avant d'ajouter :

— Je n'ai du reste pas répondu.

M. Guibert lui donna sur la joue une petite tape amicale.

— C'est bien pour cela qu'il vient te relancer, dit-il avec un sourire malicieux.

Danièle se redressa d'un bond.

— Que dites-vous? s'écria-t-elle cette fois en pâlisant.

Son père retira de sa poche une grande enveloppe.

— Je dis bien. L'expéditeur de cette lettre s'est fait connaître au dos de l'enveloppe. La lettre t'était adressée à Cannes. J'ai préféré attendre ton retour ici pour te la donner. Je soupçonne ce Monsieur d'avoir exercé quelques ravages dans le cœur de ma fille. Il n'a pas ma sympathie. Je tiens à connaître ce qu'il veut te dire et lui répondrai moi-même, s'il ne se conduit pas à mon idée.

Il disparut, laissant entre les mains de Danièle une lourde enveloppe couverte de cachets étrangers.

Elle la contempla rêveusement, la tournant et retournant dans tous les sens. Son cœur battait. Que lui voulait-il? Tout n'avait donc pas été dit entre eux?

Avant de se décider à l'ouvrir, elle alla à la fenêtre, poussa les volets; une grande lumière envahit la chambre aux boiseries vertes. Dehors, tout était calme. Sous les yeux de Danièle s'étendait le paysage aimé dont le souvenir

l'avait baignée de douceur, elle le revoyait pour la première fois. Des bouquets d'arbres sur une immense pelouse comme un tapis de velours. Sur la gauche, la balustrade de pierres grises et sa jonchée de roses. Elle dominait les étangs un peu en contre-bas. La verdure sombre des grands arbres lui faisait un fond de tons mêlés, semblable aux tapisseries du XII^e siècle. Avec bonheur, Danièle retrouvait les moindres détails de cette vue de son enfance, de sa jeunesse. Elle la regarda quelque temps dans un religieux silence, puis, revenant à sa lettre, elle l'ouvrit.

Le sentiment d'être enfin chez elle, entourée de choses dont elle connaissait l'âme, lui donnait tous les courages. Elle ne pouvait plus souffrir autant.

S'installant dans une profonde bergère, elle lut la lettre de Jacques Marden. Voici ce qu'il disait :

CHÈRE PETITE AMIÉ,

Voilà six mois que je vous ai quittée, deux mois que je vous ai écrit, et il me semble attendre votre réponse depuis un siècle. La faute en est-elle à vous ou à moi? A moi qui n'ai pas su garder l'amie que vous étiez, à vous qui n'avez pas senti tout ce que j'avais voulu mettre dans cette petite carte écrite avant mon départ pour le fond de la mer. Aujourd'hui, je ne résiste plus, sans tenir compte d'un orgueil qui est la faute de ma vie. Je tombe en la puissance de mon cœur. Il est mon maître, je le laisse parler.

Il me souvient qu'un jour, je vous ai dit m'être trompé en croyant à la vérité de la première im-

pression. Partant de là, je vous ai fait cruellement souffrir... Il faut me pardonner, j'étais sincère. Je voulais réparer le mal que je m'imaginai avoir fait. Dois-je vous le dire? J'ai servi de pantin. Dès l'instant où je me suis rendu, je n'intéressais plus. A un autre de danser le fox-trott, c'est ainsi, je crois, que telle jeune personne concevait la vie.

Ne supposez pas que je revienne à vous par dépit. Non. Avant ma plongée, j'ai tenu à montrer à Marianne de Sassy que je n'étais pas dupe, je lui ai rendu une parole dont elle jouait avec un sérieux auquel elle-même se prenait. Et puis, ayant mis entre elle et moi un abîme, au sens propre du mot, j'ai regardé en moi. J'y ai vu un goût naturel de l'ordre, l'amour de ce qui est sain, loyal, la passion de la vérité et des sentiments profonds; alors je suis normalement revenu à vous qui incarnez à mes yeux tout ce que j'aime et admire.

Danièle, j'ose espérer que vous ne serez pas sourde à ma prière. Oubliez le mal que je vous ai fait, que je me faisais à moi-même en voulant obéir à un sentiment du devoir dicté par ma conscience. Apprenez que lui seul guide ma vie. Quelle douceur de pouvoir y répondre une fois dans la joie de son cœur.

Je me figure que vous êtes guérie. Votre patience, votre courage ont aidé à la science et obtenu leur récompense. Comptez-moi parmi ceux qui trouvent là leur plus grande joie et ne me faites pas trop attendre pour m'en donner confirmation.

Que votre pensée se reporte aux heures douces et bénies où la liaison qui se fit entre nos esprits fut un germe d'où naquit une douce et charmante habitude. L'amitié à son tour révéla sa puissance à nos cœurs. L'amitié! Est-ce bien elle qui, à cette heure, m'amène près de vous, me jette à vos pieds? Danièle, mon amie, il ne tient qu'à vous de lui donner un autre nom.

Quand M. Guibert rentra dans la chambre de

sa fille, il la trouva dans sa bergère, la lettre ouverte sur ses genoux, riant et pleurant. De temps à autre, pour se convaincre que cette lettre existait, elle la pressait entre ses doigts.

Sa guérison inouïe était suivie d'une résurrection miraculeuse. Tout lui venait à la fois, elle se demandait si elle ne rêvait pas.

— Eh bien ! interrogea-t-il, saisi d'une inquiétude subite. Que te raconte ton marin ?

Sans répondre, Danièle lui tendit la lettre. En la lisant, le visage de M. Guibert passa de l'étonnement à la joie, de la joie à la colère, de la colère à la perplexité.

— Tout cela est très beau, dit-il en la rendant à Danièle, mais si ce jeune monsieur a eu des déceptions amoureuses, ce n'est pas une raison pour que je lui donne ma fille. Cela ne me dit pas ce qu'il vaut.

— Père, s'écria Danièle, il le dit lui-même, il vaut par son devoir, par sa conscience...

— Ce n'est pas sur son opinion personnelle que je puis le juger. Il t'a fait souffrir.

— Il croyait avoir commis une injustice en mal jugeant une jeune fille et voulait la réparer.

— Il la réparait en te sacrifiant après avoir pris ton cœur.

Danièle poussa un soupir.

— Peut-être le lui avais-je donné un peu vite.

M. Guibert fit quelques pas dans la chambre, les mains dans ses poches. Revenant se planter en face d'elle :

— L'aimes-tu, oui ou non ? demanda-t-il d'une voix grondeuse.

— Je l'aime, répliqua Danièle en se levant d'un bond, mais je suis de votre avis. S'il avait eu affaire à un laideron, il ne m'aurait peut-être pas sacrifiée de si bon cœur. Or, cette Marianne de Sassy était une fort jolie personne, très séduisante. Père, les femmes sont vindicatives. Nous allons le mettre à l'épreuve. Vous jugerez de l'homme qui en sortira.

— Je me fie à toi. Et que comptes-tu faire?

— Vous lirez ma réponse, elle vous dira tout.

Un peu plus tard, dans la soirée, Danièle, ayant parcouru ses bois pleins de fraîcheur et d'ombre, revint dans sa chambre. Un sourire mystérieux se jouait sur ses lèvres, tandis qu'elle ouvrait son secrétaire en bois de rose.

XVIII

MON CHER JACQUES,

Votre lettre, après avoir été me chercher à Cannes, me rejoint seulement aujourd'hui en Touraine où je suis revenue cette fois à titre définitif. Sans regrets j'ai quitté le Midi et son soleil pour retrouver celui de chez moi. Il n'a jamais éclairé que ma joie. Je suis surprise de l'impatience avec laquelle vous attendiez une réponse à votre carte. Qu'importe le temps, mon ami, vous savez avec quelle aisance il noue et dénoue les amitiés pour les reformer selon les besoins du cœur. Il fallait lui donner plus de confiance.

Vous me demandez d'oublier le passé. Soyez assuré que, pour peu qu'on m'y aide, je suis la plus grande oublieuse du monde. J'ai l'impression que votre appui ne me manquera pas. A mon âge, on sent le prix d'une amitié sérieuse et dévouée. J'en ai besoin plus que jamais. Mon cher Jacques, la dernière opération, qui devait me rendre mes jambes... et le bonheur, a manqué de m'envoyer dans l'au-delà. Il se trouvait, sans doute, que la barque de Caron était au complet, et ce voyage est remis à plus tard. Je suis donc revenue à la surface, mais dans quel état!... Mon pauvre ami, me voilà condamnée à faire pitié. On est très bon pour moi, mais on me plaint. C'est le plus dur. Mon père essaye de me distraire, de me donner le change, de me trom-

per sur mon avenir. Hélas! je suis infirme et le resterai. Seules mes jambes sont atteintes, mais elles occupent la moitié du corps humain, les trois-quarts de la vie. Jugez de ce qui me reste!

Ma mémoire est fidèle à tout ce que vous m'avez dit un jour, dans un air doux, devant une mer apaisée. Vous aviez su mettre en moi autre chose que mon désespoir, je ne demandais qu'à y croire. Aujourd'hui encore, je ne veux pas douter de la puissance de l'amitié, mais lui donner un autre nom! Mon ami, que demandez-vous là? Il me faut renoncer au bonheur.

Ayant terminé sa lettre, Danièle la mit sous enveloppe, puis, fermant son secrétaire, elle quitta sa chambre, emportant la précieuse missive. Elle chercha son père et le trouva au milieu de ses jardiniers. Lui prenant le bras, elle l'entraîna vers le rond-point de la terrasse. Là, dans un salon de verdure, s'arrondissait un bassin de marbre fendillé par les ans, recouvert de mousse et de fougères sauvages. Une eau pure remplissait cette coupe enchâssée dans le velours de la pelouse. Le canal qui l'amenait dans le bassin se dégorgeait en prêtant une voix à la nature silencieuse.

M. Guibert et sa fille s'assirent sur un banc circulaire qui entourait le tronc d'un cytise dont les grappes d'or exhalaient un parfum exquis.

— Père, dit Danièle en lui tendant sa lettre, voyez si, en matière de vengeance, votre fille s'y connaît.

Attentivement M. Guibert parcourut les pages couvertes d'une grande écriture régulière.

— Ne crains-tu pas, dit-il, sa lecture achevée, d'être prise toi-même à ton propre piège?

— Et quand cela serait? Je connaîtrai ainsi la vraie nature de Jacques.

— Je redoute de te voir souffrir encore.

— Ah! répliqua Danièle d'un ton enjoué. Je suis près de vous, entourée de tout ce que j'aime. Quelques jours de souffrance peuvent ménager une vie entière. Et puis, pourquoi ne pas espérer? Les belles âmes sont-elles si rares?

— Comme la tienne, oui, répondit M. Guibert en souriant. Si Jacques Marden te répond dans le sens que tu désires, j'avoue que, sans regrets, je lui donnerai ma fille... Jusque-là, je réserve mon opinion.

Une fois encore, Danièle connut les longs jours d'attente. Il n'y avait qu'un courrier par jour, la propriété des Guibert se trouvant à quelques kilomètres du village, et, Jacques Marden étant en croisière, Danièle ne pouvait espérer une réponse rapide. Chaque matin la voyait à l'arrivée du facteur, triant ce qu'il apportait, avec une hâte un peu fébrile.

Elle avait repris sa vie d'autrefois. L'action l'aidait à la patience. On la voyait partout dans le parc, qui couvrait un grand nombre d'hectares. Les biches, l'ayant oubliée, s'enfuyaient à son approche, mais, en quelques jours, elles refirent connaissance et l'escortaient silencieusement dans ses promenades à travers bois. Les poules d'eau se familiarisèrent très vite aussi. La petite personne, aux gestes doux, qui restait assise de longs moments aux bords des étangs, ne leur parut pas dangereuse. Escortées de leurs

poussins, elles ridèrent, sous ses yeux, le miroir des eaux. Cependant, les jardiniers, les domestiques attendaient toujours la musique de son rire. Sa gravité les laissait graves eux-mêmes.

Un matin, pourtant, elle reconnut, parmi les lettres, l'écriture précise de Jacques Marden. Elle s'en empara comme d'une proie et s'enfuit dans sa chambre.

Non, Danièle, disait-il. Si tant est que je puisse faire votre bonheur, et je le veux de toute la puissance du sentiment que je vous porte, vous ne devez pas y renoncer. Vous y avez tous les droits, j'en ai tous les pouvoirs.

Vous n'êtes pas guérie, vous resterez infirme; les jambes, me dites-vous, occupent les trois quarts de la vie. Que faites-vous donc de l'esprit, du cœur, des sentiments nobles et profonds avec lesquels je vous ai vue accepter les épreuves physiques et morales qui n'ont cessé de vous frapper et dont je fus, hélas! un des instruments. M'en voudrez-vous au point de ne pas m'accorder la tâche infiniment douce de vous le faire oublier?

Je vous écris de quelques milles au fond de la mer, mais demain, un avion prendra notre courrier, vous fera parvenir cette lettre. Demain, vous connaîtrez ma pensée inquiète, mais où luit l'espérance. Demain, vous déciderez de mon retour à la lumière, à la vie...

Danièle, en peu de temps, je viens de beaucoup vivre. J'ai pénétré, non plus en spectateur, mais en acteur dans l'âme humaine. A mon tour je fus atteint de ce qu'elle vaut ou plutôt de ce qu'elle ne vaut pas. Cependant, je ne pouvais souffrir, votre pensée dominait tout, elle m'était une douceur.

Croyez-moi, vivre n'est pas seulement boire et manger, ou encore danser le fox-trott, les joies de l'esprit et du cœur comptent plus que le reste. Près

de vous, j'ai senti qu'elles pouvaient être complètes et suffire au bonheur.

Danièle, mon amie, vous êtes indulgente. Un jour, dans un air doux, devant une mer apaisée, j'ai mis en votre cœur autre chose que du désespoir, mais, une autre fois, dans le même air, en présence d'un spectacle semblable, je l'y ai laissé revenir; aujourd'hui, les rôles sont changés. C'est à vous de parler, soyez généreuse. Je vous écoute dans la foi de mon cœur.

Danièle lut et relut sa lettre, en épelant chaque mot; plusieurs fois de suite, elle la porta à ses lèvres.

— Je crois vraiment qu'il m'aime, s'écria-t-elle dans un transport de joie.

Elle dut prononcer cette phrase sur un ton bien étrange, le son de sa propre voix la fit tressaillir. Il lui semblait qu'une immense délivrance allégeait son cœur qui battait plus librement. Elle avait l'impression de « nager dans la joie ».

Le premier moment d'émotion passé, elle trouva son bonheur trop facile. Jacques se rendait bien vite, il acceptait son infirmité sans paraître en envisager les conséquences. Elle alla à son secrétaire, mais, se ravisant, revint sur ses pas, reprit sa lettre, la relut une fois de plus, lentement, les sourcils froncés.

— Non, dit-elle enfin, je vais le laisser attendre, il ne sait pas encore ce que c'est. Dans quelques jours je lui répondrai. Ah ! lieutenant Marden, il ne suffit pas de vouloir, il faut mériter !

Ce qu'elle imposait au jeune officier, elle se

l'infligeait à elle-même. Chaque matin, l'envie de lui répondre la mettait en lutte contre son désir. Tantôt elle se reprochait sa dureté, lui en voulait de sa faiblesse, songeait avec amertume à ce qu'elle avait souffert par lui, mais, tout de suite, pardonnait tout, considérant que le devoir est un maître à la poigne de fer, au joug inflexible, et qui vous laisse parfois un douloureux contentement de soi-même.

L'arrivée de M^{me} Larnois l'occupa une journée entière. Elle alla la chercher au train.

— Et Hugues? demanda-t-elle dans l'auto qui les ramenait.

— Je l'ai vu une première fois avec le docteur de Lignerolles. Cet enfant m'épouvante. Il n'a manifesté aucun regret du calvaire qu'il m'a fait vivre. Il était sec, nerveux, brusque, réservant sa bonne grâce au docteur. « Je m'ennuyais, m'a-t-il dit. J'ai cherché à me distraire. » Et, comme le docteur lui parlait de travail : « Je ne suis bon à rien, on m'a toujours dit que je n'avais pas de santé. » C'est ainsi qu'il reconnaît les sacrifices que j'ai faits pour lui. Le docteur, heureusement, a remis les choses au point. « Vous n'en aviez pas, lui a-t-il dit, l'éducation que vous avez reçue vous l'a donnée. Vous n'avez plus le droit de parler ainsi, à moins que vous ne soyez paresseux. J'ai le sentiment du contraire. Quand vous aurez trouvé votre voie, vous serez, j'en ai la certitude, un fervent du travail. Nous vous y aiderons. » Hugues l'écoutait attentivement.

« A la suite de cette visite, le docteur m'a

donné un mot pour votre père. J'en sais le contenu, nous en avons parlé ensemble. Il estime qu'une détente est nécessaire à mon fils, et il demande à M. Guibert de bien vouloir le recueillir quelques jours près de lui. »

M^{me} Larnois s'empara des mains de Danièle :

— Danièle, dit-elle — et des larmes roulaient le long de ses joues, — ne vous sera-t-il pas très désagréable de le voir ici? de m'aider à le rendre meilleur? Croyez-vous que je puisse demander cela à votre père?

— Naturellement, répondit gaiement Danièle, nous l'aurons au milieu de nous. Je crois qu'il s'en trouvera bien. Nous en ferons le modèle des jeunes gens. Je peux même vous dire que père a des projets sur lui... dans son usine. Il en avait parlé avec le docteur de Lignerolles. Tous deux étaient d'accord. Et quand pourrait-il arriver?

— Le plus tôt possible. Rien ne le retient à Toulon, maintenant.

— Voilà qui est parfait. Nous allons décider de son sort, tout de suite.

L'auto s'arrêtait devant la maison. L'attention de M^{me} Larnois fut distraite par tout ce qu'elle voyait. Danièle la conduisit dans sa chambre, puis il fallut que M. Guibert revînt de son usine.

Le soir même, M^{me} Larnois expédiait une dépêche à son fils, lui disant de venir sans retard. Elle avait eu avec Danièle et son père une longue conversation concernant le jeune homme.

— Vous l'avez trop gâté, lui avait dit

M. Guibert. Nous réparerons cela, il en est encore temps. Je compte le traiter en homme.

— Je l'ai vu une seconde fois, avant mon départ, raconta M^{me} Larnois. Nous étions seuls, lui et moi. Je le trouve plus affectueux, mais très mystérieux. Que me cache-t-il? Il parle avec assez d'abandon de son passé. L'avenir le laisse muet. Cependant, sa situation à bien changé. Le docteur de Lignerolles, vous-même, Monsieur, voulez bien vous occuper de lui. Il se trouve entouré de protections efficaces. Le docteur lui propose de le faire entrer dans l'étude d'un de ses amis, avoué à Nice, mais il a toujours eu beaucoup de goût pour les travaux manuels. J'ai voulu aborder ce sujet. Il m'écoutait avec une expression étrange que je n'ai pu définir. Il m'assure que la prison est une excellente école de vie, qu'il y a appris beaucoup de choses. Il ne craint plus la solitude. Il ne regrettera jamais les longues heures qu'il vient de passer en tête à tête avec lui-même. Disant cela, il souriait, et je ne reconnaissais pas mon fils...

« Depuis que je l'ai quitté, je suis poursuivie par ce sourire. Il hante mes nuits et mes jours. Que signifiait-il? »

« En me disant au revoir, il m'a pris par les deux épaules, m'a regardée dans les yeux. « Ma mère, a-t-il commencé... » Mais il s'est brusquement, m'a embrassée, comme il ne l'avait jamais fait. Il semblait ému et m'a quittée très vite. »

— Je le confesserai, s'était écrié Danièle. Il me dira peut-être ce qui l'occupe.

Elle songeait à cela, dans sa chambre verte, tandis que la nuit enveloppait la grande maison d'un silence ouaté. Hugues Larnois, Jacques Marden occupaient sa pensée. Elle s'endormit, bercée par le chant des rossignols auquel le coassement éloigné des grenouilles de l'étang faisait un accompagnement sourd et monotone.

XIX

Peu de jours après, Hugues Larnois arriva chez M. Guibert. La chaleur était ardente. Les bois et les champs semblaient dormir. Il n'y avait pas un souffle dans l'air. Le milieu du jour amène en été un ralentissement de vie dans la nature; seuls les grillons, dans les prés, faisaient entendre leurs grelots. En dehors d'eux, tout se taisait.

Danièle avait laissé à M^{me} Larnois le soin d'accueillir son fils. Ce ne fut que dans le courant de l'après-midi qu'elle fit sa connaissance. Comme elle descendait de sa chambre, elle le trouva dans le hall d'entrée. Il y régnait une pénombre fraîche qui reposait de l'éblouissement du dehors. Hugues était assis sur une

banquette contre le mur. Il se leva avec un geste de surprise en voyant Danièle.

Il lui parut sympathique au premier abord. Une tête de caractère, de grands yeux noirs pleins de feu, le teint pâle. Elle fut troublée par son expression ardente, exaltée, un peu étrange.

Après les compliments d'usage, comme il se lançait dans les témoignages de sa reconnaissance, Danièle coupa net :

— Connaissez-vous la Touraine? demanda-t-elle.

— C'est la première fois que j'y viens.

— Tant mieux, je vous la ferai aimer.

Hugues sourit.

— Je ne crois pas être un fervent de la nature.

— Vous le deviendrez; on aime ce qui est beau.

— Croyez-vous? — et sa voix se fit âpre — je ne viens pas de le prouver. Il me manque ceci : voir. Je n'ai pas appris à voir. C'est pourquoi je cherchais. En cherchant, on ne trouve pas toujours la beauté.

Il eut un rire amer.

— Mais si je n'ai pas trouvé ce que je cherchais, continua-t-il avec plus de douceur, Dieu m'est témoin que ce que j'ai trouvé, je ne le cherchais pas.

— Ne pensez-vous pas que c'est ainsi que l'on fait son expérience? Un cœur bien né sait tirer son profit du bien et du mal.

Hugues resta un moment sans répondre, les

yeux baissés sur sa pensée; les relevant, il fixa sur Danièle un regard étincelant.

— Je ne sais si j'ai un cœur bien né. S'il ressort du bien de tout cela, ce n'est pas à moi que je le dois.

— Qu'importe, répliqua Danièle, du moment qu'il est en vous.

Et, pour mettre la conversation sur un terrain moins épineux :

— Venez, dit-elle, je vais vous faire faire le tour du propriétaire.

Elle le promena dans la maison, lui montra la bibliothèque qui était l'orgueil de M. Guibert, le billard et un petit salon dans lequel se trouvait une collection de tasses à goûter le vin, qui parut fort intéresser le jeune homme. Il posa mille questions à Danièle.

— Nous avons quelques vignobles, lui dit-elle. Puisque cela semble vous occuper, nous vendangerons ensemble et vous verrez comment on fait le vin. Qui n'a pas son pressoir en Touraine? Dans l'air flotte un parfum âcre, mais significatif. Dans les rues, dans les cours, vous vous heurtez à de gros tas de raisins écrasés qui colorent la terre de tons pourpres. Le temps des vendanges est chez nous un temps de fête. Tout est à la joie.

— Le temps des vendanges, répéta Hugues.

Pensivement, il maniait dans tous les sens une des tasses de la collection, regardant Danièle.

— Où serai-je? murmura-t-il.

Mais sa mère arrivant, il remit en place le précieux objet et parut se laisser distraire par ce qu'elle racontait. Danièle les abandonna

tous les deux sous le prétexte d'une lettre à écrire. Avant de les quitter, elle donna rendez-vous au jeune homme pour une promenade dans le parc, quand la chaleur serait tombée. Il accepta avec reconnaissance.

En regagnant sa chambre, elle fit le résumé de ses impressions. Elle avait senti chez Hugues le poids d'un secret. Une réserve brusque, des instants de trouble le trahissaient malgré lui. On devinait son âme travaillée par un tourment qui ne lui laissait point de relâche. Mais il ne parlerait pas devant sa mère, à elle de savoir gagner sa confiance.

En ouvrant son secrétaire, Danièle se demandait comment elle s'y prendrait.

La lettre de Jacques Marden lui fit tout oublier. Sa réponse était prête. Spontanément, elle jaillit de sa plume.

MON CHER JACQUES,

Ne croyez pas que, dans ma décision, il y ait la moindre rancune ou l'envie de vous faire un peu souffrir. Non, cette pensée est bien loin de moi, mais je n'ai pas le droit d'accepter le sacrifice de vous-même que, si généreusement, vous m'offrez. Songez, mon ami, à ce que serait votre vie avec une femme infirme, ne pouvant marcher sans béquilles, allongée le reste du temps. Quelle entrave et quel calvaire. Je ne sais si vous pouvez voir souffrir ceux que vous aimez sans être crucifié. Si je vous juge d'après moi, votre existence serait un long martyre. Restons amis, mais renoncez.

Sachez que votre lettre si désintéressée m'a fait entrer dans un monde de joies. J'ai connu par vous le reflet du bonheur. C'est beaucoup. Si, aujourd'hui, je vous afflige, quel nom donner à ce que je m'impose à moi-même?

Au fond de mes yeux fermés, je vois l'immense nappe mouvante de la mer, au sein de laquelle votre bateau évolue. Quand il vous plaît de reprendre contact avec notre civilisation, à la surface unie des eaux apparaît un cigare long et noir, surmonté d'un cube. Des volets s'abaissent, quelques hommes se montrent. Que de spectacles variés s'offrent à vos yeux. Le retour du fond de l'abîme vous permet de les mieux juger. Mais quel refuge aussi contre les déceptions du monde. A présent, je regarde ce qui m'entoure : de la verdure, des fleurs, une vieille maison patinée par les ans. Les pierres ont pris un ton rosé un peu ocré que le soleil éclaire. Des oiseaux chantent dans les bois et je me sens prisonnière de cette douce nature qui ne veut que me défendre... et me garder. N'y viendrez-vous pas le jour où la mer vous rendra à ceux qui vous aiment, dont je suis, mon ami, n'en doutez jamais.

Sa lettre achevée, Danièle la cacheta et la remit à un domestique qui partait au village.

Pendant ce temps, le soleil avait baissé. Sur la pelouse, les ombres s'allongeaient, une brise légère agitait les feuilles. Les bois semblaient sortir du sommeil de Pan.

Se rappelant l'invitation faite à Hugues Larnois, Danièle alla à sa recherche. Ils étaient restés, sa mère et lui, dans le petit salon des collections. Tous deux parurent heureux de la voir arriver.

— Je vous enlève, dit-elle à Hugues. L'air des bois vous fera du bien.

Ils partirent sous le regard apaisé de M^{me} Larnois.

Danièle l'emmena au bord des étangs, le mit au courant de la vie secrète des eaux, dont il

n'avait aucun soupçon. Il l'écoutait d'un air embarrassé, comme s'il cherchait à se reconnaître dans une situation bien nouvelle pour lui.

Hugues Larnois ne ressemblait à personne. Il y avait en lui quelque chose d'étrange : son air souffrant, ses grands yeux tristes, pleins de feu, cet esprit qui semblait battu par l'orage. Tout faisait de lui un jeune homme à part.

Pendant un moment, il marcha silencieux à côté de Danièle. Elle lui parlait de tout ce qu'elle jugeait susceptible de l'intéresser, et le faisait gentiment, avec amitié; mais, brusquement, il coupa net :

— Ah ! Mademoiselle, vous prenez bien du mal; de mon côté, je voudrais vous suivre, mais je ne suis pas chez moi dans la vie, je me sens étranger partout.

— Les circonstances ne vous ont peut-être pas aidé à vous y sentir à l'aise.

A ces mots, son cœur parut éclater.

— Ma mère a fait ce qu'elle a pu. Dans mon enfance, j'étais d'humeur solitaire, retiré en moi-même : je me cherchais. Pour une mère, un enfant ne grandit jamais. Le malheur est qu'on ne se donne pas les idées qu'on veut. Très jeune, je fus assailli d'étonnements de toutes sortes, mon cerveau se débattait dans un véritable tohu-bohu. Ma mère appelait cela mes folies. Quand j'essayais de lui en parler, elle ne me comprenait pas. Je ne savais probablement pas m'exprimer clairement. Je pris très jeune l'habitude de me taire, de tout concentrer en moi. Il me manquait un maître.

Il parlait avec une chaleur et une émotion communicatives.

— Mais on a besoin de se confier. Il a fallu que je m'engage dans une voie dangereuse, au bout de laquelle je risquais le pire, pour rencontrer de l'aide et de précieuses sympathies. Au lieu de tomber, abandonnant tout espoir, la lumière est venue à moi.

Hugues se tut. Il s'assit avec Danièle au bord d'un de ces filets d'eau qui couraient dans les bois, sur un lit de cailloux blancs, entre la mousse et les fougères. Des oiseaux silencieux volaient de branche en branche.

— Mademoiselle, reprit-il, je sens que je puis vous ouvrir mon cœur. J'espère ne pas vous ennuyer, ce serait un malheur pour moi. Je suis sauvage, insociable. Je ne sais pas vivre. Arrêtez-moi si je saute les bornes.

— Parlez, répondit Danièle. Je vous écoute avec toute mon attention.

Le jeune homme cacha son visage dans ses mains, et, après un silence :

— Je viens de passer de longs mois dans une cellule. Vous ne pouvez savoir le souvenir heureux que j'en conserve. Au début, je restais des heures à regarder le ciel au travers de ma petite fenêtre grillagée. Je cherchais un maître qui voulût de moi, je le demandais par delà les nues, dans le pur éther. Il me semblait le voir apparaître dans sa gloire, je l'adorais déjà sans le connaître.

« Un jour, l'aumônier de la prison vint me voir. C'était un vieillard à la figure vénérable. Il me parla avec une douceur paternelle. Je lui

dis mon tourment, mes désirs. Il me montra le ciel, que je regardais sans voir, et m'enseigna que là était Celui que je cherchais. Chacune de ses visites me rendait son image plus précise, plus claire également ma raison d'être. Depuis longtemps, mon âme avait senti l'ardent besoin de se donner, et ce besoin était une parfaite conséquence de ma vie. Je me suis voué à Dieu, Mademoiselle, j'ai caressé ce projet dans le silence de mon cœur et de ma prison; aujourd'hui, je suis résolu à souffrir, s'il le faut, pour Lui. Aidez-moi à me révéler à ma mère. »

— Etes-vous bien sûr de renoncer sans regrets aux joies de la vie, aux douceurs d'une vie de famille? demanda Danièle.

— Pour aimer le monde, il faut avoir des goûts qui m'ont été refusés. La cellule qu'on ne quitte pas vous devient chère. J'aspire à la paix du cloître, à retrouver la solitude, non plus seul avec moi-même, mais avec Dieu en moi.

Il se leva, tout frémissant de passion.

— La Trappe, ajouta-t-il, est un asile ouvert à toutes les faiblesses. Je me sens faible encore, mais tout ce qui nous aide à nous connaître est bon. Un jour, je serai fort et je saurai aimer Dieu dans la sérénité qu'Il désire.

Le soleil baissait. Lentement ils revinrent vers les étangs que les grands arbres enveloppaient du mystère de leur ombre.

Danièle était tout émue de ce qu'elle venait d'entendre. Le jeune homme marchait près d'elle, les yeux fixés sur un ciel qui passait de l'orange au pourpre.

— Tout mon avenir est là, dit-il en le montrant à Danièle.

Et un tendre sourire donnait à ses traits l'illusion de l'enfance.

XX

Danièle eut quelque peine à gagner M^{me} Larnois au désir de son fils.

— Il m'abandonne, dit-elle, au moment où j'ai le plus besoin de lui.

— Madame, résiste-t-on à sa vocation? Votre fils, je l'ai senti, a une âme ardente. Il brûle la vie qui le lui rend. Ce sont des conditions dangereuses pour se mêler à notre société. Rappelez-vous où cela a failli le mener.

— J'en conviens, mais j'espérais que la leçon aurait servi.

— Elle a servi, n'en doutez pas. Il a trouvé sa voie.

— Et je perds mon enfant.

— Non pas. Il saura mieux vous aimer, sachant que vous avez compris son bonheur.

M^{me} Larnois essuya quelques larmes.

— Nous en reparlerons, dit-elle avec un soupir.

— N'attendez pas, dit Danièle. Il ne

demande qu'à vous témoigner sa confiance, mais il n'ose pas.

Depuis ce jour, M^{me} Larnois et son fils avaient ensemble de longs conciliabules. Danièle les vit une fois revenir d'une promenade dans les bois. Hugues avait passé son bras sous celui de sa mère. Ils marchaient à petits pas très lents. Elle alla à leur rencontre.

— Mère me comprend et m'approuve enfin, s'écria Hugues dès qu'il l'aperçut. Je suis heureux.

— Tout est là, dit sa mère avec un triste sourire.

— Nous parlerons souvent de vous, ajouta Danièle, votre mère et moi, car nous nous quitterons le moins possible, n'est-il pas vrai?

Elle avait pris une main de M^{me} Larnois et attendait sa réponse, légèrement penchée vers elle.

Sans rien dire, M^{me} Larnois l'embrassa avec tendresse. Hugues s'était éloigné de quelques pas. Avec ferveur, il regardait le ciel.

Un matin, cependant, arriva la lettre attendue de Jacques Marden. Elle ne contenait que quelques lignes.

MON AMIE,

J'ai quinze jours de permission. Puisque vous voulez bien me recevoir dans la vieille maison aux pierres roses patinées par les ans, j'arrive, mais non pas en visiteur, comme vous me le proposez. Danièle, je viens demander à M. Guibert la main de sa fille. Je saurai lui faire oublier la tristesse de

son état. Je sais qu'elle me le rendra en joies profondes que le temps ne pourra altérer.

L'effet produit par cette lecture fut imprévu et subit. Danièle éclata en sanglots convulsifs.

— Il m'aime, il m'aime, répétait-elle, comme pour s'en donner la certitude.

Puis, séchant ses larmes, elle descendit en courant chez son père.

M. Guibert était dans son bureau, compulsant ses dossiers.

— Lisez ceci, cria Danièle en lui tendant sa lettre.

Mais, la voyant avec des yeux rouges et gonflés :

— Je l'avais bien prévu, gronda-t-il. Ce garçon est un goujat. Il a joué de ton cœur, mais il ne s'en tirera pas si simplement. Il connaîtra ma façon de penser, mon mépris, ma colère... Ah ! ces marins !

— Lisez ! criait Danièle. Lisez donc, je vous prie !

Et, saisie d'un accès de gaieté, elle partit d'un fol éclat de rire.

M. Guibert parut croire à quelque dérangement de son esprit. Il lui jeta un regard inquiet avant de se mettre à lire.

— Je rétracte, s'écria-t-il à la dernière ligne. Ce garçon me plaît. Il agit, somme toute, loyalement et comme il le doit. Je ne lui en veux plus et suis disposé à le recevoir avec toute la sympathie qu'il m'inspire. Quelle joie et quel étonnement l'attendent.

— Père, interrompit Danièle, c'est vous qui

le recevrez. Vous allez entrer dans mon jeu. Vous lui montrerez que l'état de votre fille est votre plus grand chagrin, qu'il fait preuve d'un courage méritoire en tenant à l'épouser. Vous saurez ce qu'il sait et ne sait pas. Vous le tournerez et le retournerez, le manipulerez dans tous les sens. Quand tout sera dit, j'arriverai.

Là-dessus, elle fit une pirouette et, venant devant son père, elle se dressa sur la pointe de ses petits pieds et l'embrassa.

— Je vous laisse mener cette affaire à votre guise. Voyez s'il ne prend pas pour de l'amour le désir de réparer le mal qu'il m'a fait. Jacques Marden est une belle âme. Il veut traverser la vie sans laisser d'épines dans sa conscience. A vous de savoir si je suis mieux qu'une épine.

— Je te promets, répliqua M. Guibert, de connaître à fond celui auquel je consens à te donner. J'ai l'impression que, pour être digne de toi, il faut incarner la perfection même. S'il ne la représente pas entièrement à mes yeux, que devrai-je faire? demanda-t-il avec un malicieux sourire.

— La lui donner tout de même, s'écria Danièle en se jetant dans ses bras.

Les quelques journées d'attente se passèrent en occupations variées. Danièle aidait le temps à s'écouler en travaillant beaucoup. Son rire musical et perlé résonna de nouveau partout, et, avec lui, la joie pénétra dans les cœurs.

Elle fit de grands bouleversements dans la maison, dans le parc, donnant des ordres qui

se contredisaient quelquefois, laissant ses gens perplexes. Elle mit son personnel sur les dents, mais nul ne songeait à se plaindre. Tous étaient heureux, jusqu'à M^{me} Larnois, qui prenait son parti de la décision de son fils, devant la tendresse avec laquelle il l'entourait. Ils avaient fixé au mois suivant la date de son entrée à la Trappe. En l'attendant, ils ne se quittaient plus et passaient des heures douces.

C'est au milieu de cette atmosphère, dans la détente et la joie, que la dépêche du lieutenant Marden arriva. Il s'annonçait pour le lendemain; alors l'agitation de Danièle ne connut plus de bornes.

Elle décora elle-même la grande maison de sombre feuillage, courut faire ses provisions dans le parc, au grand émoi des biches, en revint les bras chargés de verdure, sentant la menthe et le thym sauvage foulés par ses petits pieds. Plusieurs fois de suite elle recommença chaque vase, jugeant à distance de leur élégance, de l'emplacement qu'ils occupaient, de leur forme et de leurs proportions.

Le soir, son père la trouva épuisée de fatigue, blottie dans le coin d'une bergère avec la grâce alanguie d'une chatte. Il la gronda un peu et admira beaucoup. C'est tout ce que voulait Danièle.

Elle ne dormit pas de la nuit; malgré cela le lendemain la vit dans toute la fraîcheur de ses dix-neuf printemps. Son premier mouvement fut d'aller se regarder dans une glace. Elle y vit une Danièle au petit visage tout creusé par l'angoisse d'une autre attente, soutenue par des

béquilles remontant ses épaules et lui enlevant toute grâce. Ce souvenir la calma brusquement. Ce fut avec gravité qu'elle entendit, quelques heures plus tard, le roulement de la voiture amenant Jacques Marden. Son cœur battit un peu plus vite, une bouffée de sang afflua à son visage et le rendit vermeil, mais un radieux sourire flottait sur ses lèvres et ne les quitta plus. Elle vécut en pensée la minute qui mettait en présence le jeune homme et son père.

— Monsieur, disait au même moment le lieutenant Marden, en observant un garde-à-vous de qualité, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille Danièle.

— Vous m'honorez, Monsieur, répliqua M. Guibert, mais, si j'ai beaucoup entendu parler de vous, personnellement je n'ai pas la chance de vous connaître.

— C'est exact. Me permettez-vous de vous aider à voir en moi ?

Et, sur un geste courtois de M. Guibert :

— Monsieur, physiquement, vous le voyez, je suis un homme comme tous les autres.

M. Guibert lui jeta un regard de côté. Le lieutenant Marden était en civil, vêtu d'un irréprochable complet veston de flanelle blanche, qui mettait en valeur son teint bronzé, ses yeux clairs, sa silhouette élégante.

— Moralement, reprit-il, j'ai toujours cherché à bien agir, mais, en le voulant, j'ai fait souffrir une jeune fille que je vénérâis. Je ne crois pas avoir rencontré un cœur plus noble, un esprit plus élevé. Cette très jeune fille était une leçon et un exemple.

Sa voix s'altéra, mais il poursuivit :

— Je le faisais dans un but louable qui, moi-même, me déchirait. Aujourd'hui, elle m'a pardonné, mais son état de santé reste précaire. Elle sera infirme, sans espoir de guérison. Cela n'atteint que le système osseux de ses jambes. Ce n'est pas suffisant, à mes yeux, pour qu'elle renonce à vivre et au bonheur qu'il me serait infiniment doux de lui donner. En faisant le sien, je ferai le mien.

— C'est très généreux de votre part, dit M. Guibert, qui l'avait écouté avec un imperceptible sourire au coin des lèvres, mais avez-vous réfléchi à tout ce que cela peut entraîner pour vous? Un officier de marine voyage, se déplace, est appelé à mener une vie mondaine, à être reçu, à recevoir : conditions inacceptables avec une femme impotente.

Jacques ne répondit pas tout de suite. Il avait baissé les yeux et semblait peser les termes de sa réponse. Fixant enfin le père de Danièle de son regard loyal :

— J'y ai si bien pensé, dit-il, que, si vous accédez à ma demande, j'ai là en poche ma démission. Je l'expédierai aussitôt au ministre de la marine, et, pour ne pas trop vous séparer de votre fille, j'ai la certitude d'avoir, à Paris, chez un de mes oncles, un portefeuille d'assurances qui nous permettra de bien vivre.

Ce fut au tour de M. Guibert de se sentir ému.

— Cependant, vous aimez votre métier?

— Monsieur, dit Jacques Marden d'une voix émouvante, j'ai toujours pensé que j'étais né

pour lui, mais, vous le savez, l'amour est un choix et une préférence : entre les deux, je n'hésite pas.

— Un jour, vous le regretterez.

— Un jour, si vous le permettez, je saurai l'oublier tout à fait.

— C'est bien, dit M. Guibert après un instant de silence. Danièle vous dira elle-même ce qu'elle pense.

Et, appuyant sur un bouton de sonnette :

— Amenez M^{lle} Danièle, demanda-t-il au domestique qui se présenta.

Ils se tenaient dans le petit salon des collections. On y accédait par le grand salon, la salle de billard et la bibliothèque, toutes pièces communiquant par de hautes doubles-portes qui étaient grandes ouvertes. Comme elles se trouvaient sur le même plan, on pouvait, d'un regard, traverser la maison. Jacques était assis en face de la longue enfilade.

Un petit pas alerte le fit tressaillir. Il se leva; M. Guibert le vit changer de figure.

Danièle venait à lui, légère et gracieuse, aérienne dans une robe de style en mousseline blanche. Le bonheur avait mis la dernière main à ses charmes. Un collier de jade enlaçait son cou blanc fait au tour. Une expression douce et tendre se peignait sur ses traits. Elle avait toujours eu une démarche ailée, qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans que ce fût un régal des yeux. Ce jour-là, ses pieds ne touchaient pas terre.

Elle arriva ainsi devant Jacques Marden, muet, ébloui...

Comme il se penchait sur sa main pour la baiser :

— J'avais juré, dit-elle, de vous punir un peu.

... Il existait dans le parc un amas de roches grises tapissées de mousse. Un ruisseau clair passait dessous, dessus, retombant en cascades avec un bruit argentin, puis il disparaissait sous les fougères.

C'est là que Danièle conduisit son fiancé dans leur première promenade au milieu de ses bois. Ce qu'ils se dirent, les biches seules le surent, car elles étaient toutes là, un peu surprises de la présence d'un étranger, ... rassurées cependant par le rire joyeux qui fusait de temps à autre.

FIN